LE LIVRE

DE

BAUDOYN,

CONTE DE FLANDRE.

Imprimerie de A. Cauvin.


BAVDOIN

LE LIVRE

DE

BAUDOYN,

CONTE DE FLANDRE;

SUIVI DE FRAGMENTS

DU ROMAN DE TRASIGNYES.

PUBLIÉ PAR

MM. C. P. Serrure, professeur, et A. Voisin,
bibliothécaire, à l'université de Gand.

Baudouin de Flandre

BRUXELLES,

CHEZ BERTHOT ET PÉRICHON.

1836.

En Allemagne, en France et en Angleterre, les études littéraires du moyen âge, longtemps dédaignées, ont enfin pris depuis quelques années un prodigieux essor, et l'on a senti le besoin de faire, pour les anciennes productions littéraires des peuples qui succédèrent aux Romains en Europe, des travaux analogues à ceux des érudits des XVIe et XVIIe siècles sur la philologie grecque et latine. En France, au commencement du XIXe siècle, MM. De la Rue, Roquefort, Méon, Pluquet et Raynouard, ont par leurs travaux appelé l'attention sur la littérature des troubadours et des trouvères : après eux ont

paru (*) MM. Monin, Francisque Michel, Paulin Pâris, Montmerqué et plusieurs autres qui ont jeté de nouvelles lumières et un nouvel intérêt sur cette branche de littérature. En Allemagne, M. Bekker, éditeur du célèbre roman français de Fier-à-Bras, MM. Grimm frères, Lachmann, Benecke, Mone ont publié des ouvrages importants, ou rendu dans cette partie d'immenses services. Outre MM. Grimm et Mone, MM. Graeter, Weckerling, Hoffmann von Fallersleben, Kaestner, etc., ont remis en lumière et *illustré* bon nombre de nos premières poésies flamandes qui sont en général plus appréciées en Allemagne que chez nous. A Copenhague, il s'est formé dans ces derniers temps une société historique qui, sans compter différentes chroniques nationales, a déjà publié plusieurs volumes de poésies des Bardes du Nord : les textes en sont accompagnés de traductions polyglottes, et enrichis d'excellents commentaires critiques, qui méritent de servir de modèles. En Angleterre, Walter-Scott lui-même s'est occupé non-seulement de la littérature primitive de son pays, mais encore de celle de la France, à laquelle il a emprunté d'admirables pages.

Un fait que l'on a reconnu depuis quelque temps,

(*) Voyez l'excellent livre publié en Allemand, par M. *F. Wolff* sur *les derniers travaux faits en France pour la publication des anciennes épopées nationales*, Vienne, Beck, 1833, in-8. de 182 pp.

c'est que la Belgique au moyen âge a produit plus de poètes, proportion gardée, que beaucoup d'autres contrées. On sait que Lille, Douai, Valenciennes et Cambrai ont donné naissance à des hommes qui cultivèrent les premiers la poésie française avec succès. Mr Arthur Dinaux dans un article extrêmement intéressant (*) nous a donné dernièrement la liste de tous ceux que revendique cette dernière ville. Tandis que dans la partie française de notre pays, les trouvères cultivaient les muses avec plus de succès que dans le cœur de la France, la partie flamande réclame pour elle presque tous les auteurs qui écrivirent alors dans son dialecte ; elle peut opposer les noms de cinquante auteurs, qui vécurent avant le XVIe siècle, à ceux de deux ou trois que la Hollande compte à cette époque.

Pour nous, moins heureux que les peuples cités plus haut, nous avons pendant longtemps négligé nos propres trésors littéraires, ou nous ne les avons laissé fouiller que par des mains étrangères. Jusqu'à ce jour nous n'avons encore fait que des progrès peu marqués dans cette partie de l'histoire de notre littérature, qui devrait avoir pour nous des attraits si vifs, puisque ces anciens monuments nous retracent avec tant de naiveté

(*) Archives du Nord de la France et du Midi de la Belgique. vol. III 2e et 3e livraisons.

et de *simplesse,* les mœurs de nos pères, beaucoup mieux que pourraient le faire de graves historiens. Et comment y aurait-on pris quelqu'intérêt, quand notre public accueille avec indifférence même les productions contemporaines? Pour qu'on ne nous taxe point d'injustice, hâtons-nous cependant de dire, que de généreux efforts ont été tentés chez nous et que les derniers ont été couronnés de succès. M. le baron de Reiffenberg par des articles spirituels insérés dans des recueils périodiques, a été l'un des premiers à appeler l'attention sur les études du moyen âge; et M. Delmotte, enlevé trop tôt aux lettres, a pris l'initiative par la publication d'un ouvrage complet, appartenant à la littérature de l'ancienne Belgique (*). Après lui, M. Willems, en mettant au jour le poème de van Heelu (**), a rendu non-seulement un service à notre histoire, mais encore à notre vieille littérature. Son beau travail nous fait bien augurer de la Commission Royale d'histoire pour la publication des chroniques belges.

(*) Les Tournois de Chauvenci, donnés vers la fin du XIII[e] siècle, décrits par Jacq. Brétex. 1285. Annotés par feu Philibert Delmotte, bibliothécaire de la ville de Mons, et publiés par M. Delmotte, son fils, bibliothécaire, etc. à Mons. Valenciennes, Prignet, 1835, in-8. édition de luxe.

(**) Chronique en vers de Jean Heelu, ou relation de la bataille de Woeringen, publiée par P. F. Willems, membre de l'Académie. Bruxelles, Hayez, 1836, in-4. de LXIX et 611 pages.

Ce poème forme le premier volume de la collection des chroniques belges inédites, publiée par ordre du Gouvernement.

Pour nous, en donnant la réimpression d'un ouvrage d'un genre jusqu'ici peu apprécié en Belgique, que l'on nous permette de jeter un coup d'œil sur l'utilité que l'on peut retirer de la lecture des anciens romans de chevalerie. Bien que ce sujet ait été traité maintes fois, il est de ces choses qu'il est bon de répéter, afin qu'elles se popularisent.

Le savant père Labbe qui a rendu tant de services à l'histoire ecclésiastique et profane, en tirant de la poussière et de l'oubli une foule de documents précieux, appelait *immondices des bibliothèques, meras bibliothecarum quisquilias,* les meilleurs et les plus anciens romans de chevalerie, tels que ceux de *Lancelot, de Perceforest, de Guiron le Courtois, du bon chevalier Tristan, d'Artus, de Berthe au long pied,* etc. etc. Mais l'opinion de ce savant, dans un matière étrangère à ses études, nous semble n'infirmer en rien le jugement d'un grand nombre d'écrivains célèbres qui nous ont montré quels fruits l'on pouvait recueillir de la lecture de ces mêmes romans, sous le rapport des antiquités, de l'histoire, de la géographie, de la généalogie, des mœurs et coutumes. (*)

(*) Voyez, La Curne de Sainte-Palaye et Gordon de Percel (Lenglet du Fresnoy), *passim.*

Du Cange, dans son glossaire latin, et dans ses savantes dissertations ; Du Chesne, dans ses généalogies ; le père Ménestrier, dans ses divers traités sur la chevalerie, le blason, la noblesse, les tournois, etc ; Pasquier et Fauchet, dans leurs immenses recherches sur tous les points des antiquités de la France; Favin et la Colombière dans leurs théâtres d'honneur et de chevalerie ; la plupart de ceux qui ont écrit l'histoire particulière des provinces et des villes, M. le Président de Valbonnais, D. Vaissette et D. Calmet, tous généralement font souvent usage des anciens romans. Auguste Galland, Catel, Caseneuve, et ceux qui ont écrit avec le plus de profondeur sur les matières féodales, n'ont pas dédaigné de s'appuyer de l'autorité des romanciers, dans les plus grandes questions de la jurisprudence ; et plusieurs nous ont laissé des témoignages formels du profit qu'on peut tirer de la lecture des romans.

L'autorité de Jean Le Laboureur paraît si respectable à La Curne de Sainte-Palaye, qu'il en cite un passage important que nous nous faisons un plaisir de lui emprunter. Dans son *Histoire de la Pairie,* pag. 280, cet auteur, ayant fait mention de la coutume de créer des chevaliers avant et après les batailles ou les assauts, s'exprime ainsi :

« Je parlerai au chapitre suivant de cette distinction

entre les maisons nobles, par la quantité de fiefs : et comme je ne dois toucher ici que la différence entre les personnes, je dirai qu'elle était si grande, que les romans n'ont rien exagéré, quant au respect qu'ils font rendre aux chevaliers par les simples écuyers, qui n'osaient jamais tenir devant eux. Les coutumes des tournois nous ont conservé les marques de cette soumission, parce qu'on en empruntait l'ordre et les cérémonies de ces vieux romans, dont la lecture est justement condamnée à l'égard des ignorants : mais je soutiendrais bien qu'il y a de la honte à un savant de ne les avoir pas lus, ou de les avoir lus sans profit. Il est vrai qu'il y a des amours un peu trop libertines et un peu trop naïvement exprimées : mais c'est un portrait du vieux temps, qui ne doit pas faire plus d'impression que ces restes de sculpture des anciens, dont on ne considère que la perfection de l'art, sans s'offenser des nudités, et sans y faire même aucune réflexion. Je dirai même en leur faveur que leur lecture est moins dangereuse que celle des modernes, où le poison n'est que mieux préparé. Je devais cette apologie à nos vieux romans de chevalier errans, pour le service que j'en ai tiré, et pour faire valoir leur autorité en matière de chevalerie, et même pour la pairie de France, dont quelques-uns nous représentent les droits et les préro-

gatives, telles qu'elles étaient du temps de leurs auteurs.»

Dans le *livre de Baudouin*, les lecteurs les plus scrupuleux n'ont point à redouter le récit de *ces amours trop libertines et trop naïvement exprimées*, dont parle Le Laboureur, et qui en effet donnent une idée fort peu avantageuse des mœurs de ce moyen âge tant vanté, s'il est vrai que la littérature soit l'expression de la société. Notre auteur au contraire est d'une réserve bien rare pour l'époque à laquelle il a écrit : chez lui l'amour joue un role bien secondaire, et il n'en parle, pour ainsi dire, qu'en passant. Il semble n'avoir réservé toutes ses couleurs que pour peindre les combats, les grands coups de cimeterre et de lance que les Chrétiens portaient aux Sarrasins, leur amour sans bornes pour la religion du Christ, leur bravoure dans les combats, leur fidélité à toute épreuve envers leur souverain. Si quelque chevalier félon et déloyal trahit la foi jurée, il reçoit aussitôt son châtiment de la main des hommes, et par l'effet de la vengeance divine. Voyez ce comte de Haultefeuille qui trahit Baudouin et le fait tomber dans les chaînes des Sarrasins : il est aussitôt puni de mort. — La morale de ce livre n'est ni moins importante, ni moins sensible que celle des plus beaux poèmes de l'antiquité grecque et latine dont on forme encore l'esprit et le cœur des jeunes gens.

Sans parler de la géographie, des institutions judiciaires et chevaleresques, de la généalogie et des coutumes, nous emprunterons, pour prouver combien l'histoire peut retirer de profits de la lecture des romans de chevalerie, un passage de La Curne de Sainte-Palaye lui-même :

« On ne peut disconvenir que plusieurs de nos anciens romans ne soient purement historiques, et qu'ils ne tiennent de l'invention que quelques circonstances merveilleuses, souvent exagérées, dont il est aisé de débarrasser le fond de l'histoire, si l'on écarte tout ce qui s'éloignant de la vraisemblance, n'a que l'air d'une vaine parure, et ne s'accorde point avec les autres événements connus par des écrivains plus graves et plus sincères. Mais dans les romans qui sont le plus remplis de fables, il se rencontre des faits qui appartiennent à l'histoire, et qui, pour être déplacés de leur ordre chronologique, ne laisseront pas de pouvoir nous donner quelques lumières. Les auteurs de ces ouvrages ne pouvant rien inventer de leur propre fonds, semblent, à l'aide de quelque lecture, avoir emprunté les faits ou les circonstances dont ils ont orné leurs récits, soit des chansons historiques qui avaient cours, soit des historiens connus de leur temps, et qui se sont perdus depuis (*). »

(*) Voy. mém. concern. la lecture des anc. rom. de chevalerie, p. 219 et 120.

Pour nous, nous irons plus loin que La Curne de Sainte-Palaye ; nous pouverons par un exemple, puisé dans le livre même de Baudouin, que les romans révèlent par fois les causes secrètes de certains événements, dont la connaissance a échappé aux historiens et aux chroniqueurs. Et qu'y a-t-il d'étonnant ? Ne sait-on pas que la plupart des romans étaient composés par des hérauts d'armes et des trouvères qui allaient les réciter, les déclamer, les chanter dans les châteaux des seigneurs? que ces hérauts d'armes, choisis pour raconter les exploits de leurs seigneurs, étaient, selon le père Ménestrier (*Chev. anc. et mod.* Paris, 1683, in-12. *chap.* 5) *des personnes que l'on croyait avoir de l'esprit, du savoir et de l'expérience?* N'est-il pas probable que ces trouvères, parcourant tous les châteaux, admis quelquefois dans l'intimité des cours, et fêtés par les chevaliers qui avaient intérêt à mériter leurs bonnes grâces, n'aient souvent connu des secrets et des intrigues qui ont échappé aux chroniqueurs écrivant leurs histoires dans la solitude de leur cellule? Ouvrez tous les écrivains qui nous parlent de la réception de Ferrand en Flandre et de son épouse Jeanne : ils nous disent que Gand et d'autres villes de Flandre leur fermèrent leurs portes, sans nous dire pourquoi : aussi ne comprenons-nous rien à la conduite des Flamands qui nous parait plus

que déraisonnable. Le livre de Baudouin au contraire, nous dit d'une manière fort claire que les Flamands ne voulurent pas reconnaître pour leur comte un prince qui était serf du roi de France.

« Dame, dit à Jeanne, le sire de Tournay, l'un des chevaliers qui étaient allés offrir un présent au roi de France de la part de Ferrand, Dame, lui dit-il, moult aigrement, vous nous avez laidement servis : car vostre mari est serf du roy de France et s'en vanta le roy en nostre présence à Paris, et que si fut son père et le roy de Portingal qui est à présent. Or est ainsi que nul serf ne peut tenir plain pié de terre que son seigneur n'aist, si luy plaist; ou il le peult faire prendre ou faire noyer, se il mesprent riens envers luy. Dame, prenes vostre serf, qu'il soit mauldit de Dieu et vous en alles en Portingal, où sont les serves gens : car jamais serf n'aura sur les Flamands aulcune mestrise et vueilles bien sçavoir que si Ferrand est encore xv jours par desçà, nous luy ferons coupper la teste. »

Ce langage est un peu cru; mais il peint énergiquement les causes de la répugnance que montrèrent les Gantois pour l'administration de Ferrand, et combien en tout temps ils furent jaloux de leur indépendance. Un autre trait ne nous fait pas moins bien connaître leur fierté de caractère. Lorsque ces

mêmes chevaliers, furent sur le point de quitter la cour du roi de France, après avoir reçu sa réponse, ce prince ordonna au comte d'Estampes «d'allers à ses estables et prandre six de meilleurs chevaulx pour les présenter aux six chevaliers : mais ils ne les daignèrent prandre, mais les reffurent moult orgueilleusement et dirent qu'ils ne le prendroient point et qu'ilz en avoient asses.» Ils ne croyaient pas pouvoir accepter de cadeau d'un monarque qui avait humilié leur amour-propre national.

Le livre de Baudouin renferme des détails extrêmement intéressants et neufs sur beaucoup de points de notre histoire flamande, tels que sur le mariage, les aventures lointaines et la mort de Baudouin ou plutôt de l'imposteur qui avait emprunté son nom, sur la vie de ses filles Marguerite et Jeanne, qui toutes deux ont été si malheureuses ; sur la fameuse bataille de Bouvines, l'emprisonnement, la longue détention et la mort de Ferrand, qui aurait été fils naturel du roi de France ; sur la mort tragique de l'épouse de Robert de Béthune, que celui-ci tua d'un coup de *frein de bride doré*, comme ayant empoisonné son fils Charlon, etc., etc. Ces détails, quoique s'éloignant parfois de la vérité historique, et empreints d'un caractère fabuleux, n'en servent pas moins à nous faire apprécier le véritable caractère de l'époque. Mais l'auteur ne fait pas mention

de l'aventure romanesque qui serait arrivée à Baudouin IX, lorsque ce prince était retenu dans la prison de Joannice, roi des Bulgares, et aurait résisté, nouveau Joseph, aux séductions de la femme de ce barbare, qui voulait l'épouser et se sauver en Flandre avec lui. Notre roman accuse positivement Jeanne d'avoir fait pendre son père, pour jouir paisiblement avec le comte Ferrand du gouvernement de la Flandre. On sait que cet épisode tragique a fourni à plusieurs auteurs modernes des sujets de drame, et que des historiens s'en sont emparés comme d'un fait réel. Nous ne citerons que les *Imposteurs insignes,* par J.-B. de Rocoles, historiographe de France et de Brandebourg. Amst. 1683. « Tous les habitants de la ville de l'Isle croyent, dit-il, page 129, que la comtesse Jeanne fut persuadée, après l'exécution de cet homme, que c'étoit effectivement son père, parce que dans le moment qu'on le menoit au supplice, il déclara que sa fille la comtesse avoit un certain signal en la partie que la pudeur ne veut pas qu'on voye, qui n'étoit connu qu'à luy, à sa femme et à sa nourrice, et dont la connoissance ne pouvoit avoir esté divulgée, cette nourrice estant morte depuis longtemps ; et que, plûtost sur cette dernière déclaration que pour raison de l'instinct naturel au sexe, d'estre inesgal et flottant, elle eust un extrême déplaisir de l'avoir fait mourir de la sorte ; que

pour appaiser ses manes ou plutost la colère de l'éternel pour un tel parricide, et pour faire prier Dieu pour son ame, selon la pratique de ce temps-là, elle fonda un grand hospital à l'Isle qu'on nomme l'*Hospital-contesse*, là où l'on voit des armes et les marques du sujet de la fondation, savoir est une potence aux murailles et aux vitres, voire jusques aux courtines des licts, aux plats, aux assietes, nappes et servietes. Ce qu'assurement les directeurs dudit hospital n'auroient par souffert, si l'acte de la fondation n'authorisoit la croyance du vulgaire; ainsi l'on ne doit pas s'estonner si toute l'Europe resta dans le doute, si ce fut avec justice que la comtesse fit mourir cet imposteur. »

Pour nous, nous regardons comme erronée cette tradition populaire, que l'on s'est efforcé de faire revivre depuis peu.

Il y aurait un bien beau chapitre à faire pour celui qui voudrait décrire l'influence des romans de chevalerie sur les mœurs au moyen âge : quelques auteurs ont déjà traité cette question sous plusieurs de ses faces. Nous nous contenterons de recueillir parmi les noms d'hommes et de monuments de la Belgique les souvenirs qui se rattachent à ces vieilles épopées, pour prouver combien les chants de nos rapsodes nationaux ont dû être populaires dans notre pays.

On remarque que de tout temps la mode a exercé son influence jusque sur les noms des hommes. A l'époque de la révolution française, quand on voulait imiter en tout les Grecs et les Romains, on a vu ressusciter les Thrasibule, les Socrate, les Alcibiade, les Caton, les Brutus, etc. C'était alors une manie politique; des causes bien moins graves ont souvent déterminé les familles dans le choix des noms qu'elles donnaient à leurs enfants. On sait que de nos jours la lecture des ouvrages de Bernardin de S. Pierre, et de MM^mes Cottin et de Stael, ont été la véritable source à laquelle on a emprunté les noms de Virginie, de Corinne, de Malvina, etc. Cette manière d'adopter pour les enfants les noms de héros de romans est loin de ne dater que de nos jours. Au moyen âge la lecture de ce genre de livres a exercé sous ce rapport une influence si sensible qu'elle mérite d'attirer notre attention, parce qu'elle offre une des preuves les plus frappantes du goût de notre pays pour ces sortes de compositions et de la profonde impression qu'elles firent sur les esprits.

Un passage naïf d'un de nos auteurs du XIVe siècle, Jacques de Hémericourt, nous prouve que la lecture des romans de chevalerie formait une partie de l'éducation de la jeunesse. Voici en quels termes il parle de la fille d'un noble de Hesbaie: *Ilh faisoit* (le Sire de

Warfusée) *sa dite filhe, par ses maistresses, nourir en grant estat, aprendre et ensengnier tos ébatemens que nobles damoiselle doyent savoir, de overeir d'or et de soie, et de lire ses hoires, remans de batailhes, joweir az eskas et az tables*, etc. (*)

On voit que dès la plus tendre jeunesse la lecture des *romans de batailles* ou de chevalerie était mise à côté de celle des heures: il devait nécessairement arriver que des esprits, nourris par la lecture et frappés des exemples de prouesse et de courtoisie, ne résisteraient pas au plaisir de donner à leurs enfants les noms de ceux qu'on voulait leur proposer comme modèles de courage ou de vertu.

L'Église était à cette époque peu difficile et l'usage de ne choisir les noms que dans la légende des Saints était loin d'être rigoureusement observé. Chose singulière! les poésies avaient rendu les noms de Charlemagne, de Roland et d'Olivier tellement célèbres, qu'ils avaient fini par trouver place jusque dans les martyrologes. Ce n'est qu'assez tard que le premier en fut généralement rayé, après avoir été pendant longtemps vénéré comme saint dans beaucoup de localités. Quant aux deux autres dont le nom ne se

(*) Miroir des Nobles de Hasbaye. page 6.

trouve dans aucun ancien manuscrit (*) des martyrologes, ils s'y étaient glissés, en France, vers le XIV[e] ou le XV[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque que les livres de chevalerie trouvaient le plus de lecteurs.

Il serait facile, en compulsant nos annales, de rencontrer un nombre considérable de ces noms empruntés bien certainement plutôt aux romans, qu'aux légendes de l'église. Des recherches un peu approfondies dans cette partie nous conduiraient à des résultats assez curieux, qui prouveraient combien les livres de chevalerie ont eu de vogue parmi nous; elles nous permettraient de déterminer avec certitude non seulement l'époque à laquelle ces livres ont trouvé le plus de lecteurs, mais encore le cycle romanesque qui a eu le plus de succès chez nos ancêtres.

On sait qu'au XII[e] siècle, on commença généralement par toute l'Europe à cultiver la poésie dans les langues vulgaires, et que dans les premières années du XVII[e] seulement, la littérature du moyen âge, faisant place aux chefs-d'œuvre de l'antiquité

(*) Molanus, qui dans les premières éditions de son martyrologe n'avait pas parlé de nos deux paladins, a fini par leur accorder une place dans sa dernière, et Solerius en reproduisant ce passage, a eu soin de dire que c'était une addition de Molanus. Voici ce qu'on y lit à leur égard : *In Galliis Rolandi Comitis Cenomanensis, Oliverii et sociorum, qui juxta Pampelonem, sub Pyreneis montibus, pro Christo pugnantes, Carolo Magno imperante, occubuerunt.*

et raillée par le spirituel Cervantes, tomba dans l'oubli avec les Amadis. Eh bien! c'est précisément durant cette période que nous trouvons cette grande quantité de noms empruntés aux romans. Qu'il nous suffise d'éveiller l'attention sur ce point et de citer un très-petit nombre d'exemples à l'appui de ce que nous venons d'avancer.

Même avant la découverte d'un fragment flamand des Nibelungen, M. Mone avait préjugé, d'après la simple existence chez nous de quelques noms évidemment empruntés à ce beau poème, que nos ancètres devaient en avoir eu connaissance.

Le cycle d'Artur a été en général moins répandu en Belgique que celui de Charlemagne; cependant dès le XIIe siècle, le nom d'Ivain (Iwanus) était employé chez nous, et Ivain, châtelain d'Alost, joue un assez grand rôle dans cette période de l'histoire de Flandre. Parmi les magistrats de Bruxelles au XIVe siècle, nous trouvons Ivain de Mol, fils d'Ivain et plus tard Ivain de Mol, fils de Thierri. Au XVe siècle, les fastes consulaires de nos villes nous offrent un grand nombre d'individus qui s'appelaient Lancelot. A Bruxelles, nous trouvons en 1477, un échevin Lancelot van Gindertale; à Anvers un Lancelot van Ursel, amman en 1483, et un échevin du même nom en 1540; en 1564 Lancelot van Kestelt

était trésorier de la même ville et Lancelot 'T Seraerts y était échevin en 1587. Le nom de Perceval, quoique moins répandu que le précédent, n'était cependant pas inconnu. Perceval de Halewyn assistait à un tournois à Bruges en 1440; et un Pierre Percheval vivait à Ath, en 1577.

Mais c'est surtout dans le cycle de Charlemagne que l'on avait le plus amplement puisé. Les Olivier, les Roland, les Oger, les Renaud, les Roger, etc., se lisent à chaque page de notre histoire. Il n'est pas jusqu'aux noms de Maugis et de Tristan qui n'aient été adoptés.

Outre les dénominations tirées des fictions qui appartiennent entièrement au moyen âge, il est évident que les nombreux Hector, Alexandre, etc., qui se rencontrent avant la renaissance des lettres ont été ainsi appelés, non pas justement par suite de la lecture des chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui étaient presque tout-à-fait tombés dans l'oubli; mais bien plus à cause des romans que des auteurs du moyen âge avaient brodés sur des sujets puisés chez les anciens.

Il est à remarquer que ces noms ainsi empruntés aux productions littéraires, étaient le plus souvent portés par des gens de la haute classe, par des chevaliers, des nobles, des magistrats, etc.; parce que c'était préci-

sément ceux-là qui trouvaient dans ces livres le plus d'exemples à suivre, et parce qu'ils étaient plus instruits que la classe du peuple.

Ce n'est pas seulement sur les noms d'hommes que la littérature exerça alors son influence. On alla si loin que des dénominations puisées dans les romans de chevalerie furent données aux monuments publics et particuliers.

On voit aujourd'hui sur la Grand'Place à Louvain, un élégant bâtiment, élevé dans les dernières années; il sert de salle de concert et est connu sous le nom de *Table-Ronde*. Il a remplacé un vaste monument gothique datant de 1439, et qui, tombant de vétusté, fut démoli en 1818. A cette époque on y remarquait encore un bas-relief représentant le vieux roi Artur, assis à table avec ses bons chevaliers. Quelle fut ici l'origine de cette dénomination empruntée aux romans du moyen âge? Cela serait assez difficile à établir : toujours est-il que l'expression *Het Tafel Rond,* sous laquelle les habitants de Louvain désignent ce monument, prouve suffisamment que ce nom remonte à un temps très-reculé; car, depuis trois siècles, la langue flamande n'admet plus le placement de l'adjectif après le substantif. La destination primitive de ce bâtiment n'est pas encore très-bien connue; mais on sait cependant que

les Corps des Métiers y avaient leurs réunions dans les XVIe et XVIIe siècles, et qu'à la même époque les Chambres de Rhétorique y donnaient leurs représentations. C'est peut-être parce que ce local a été consacré aux Muses, qu'il est venu jusqu'à nous, avec un nom emprunté à l'une des fictions les plus agréables et les plus brillantes qui exercèrent le talent des poètes du moyen âge.

C'est ainsi qu'à Anvers il y avait, en 1577, une maison qui portait le nom de *Château de Montauban*, tandis qu'un peu plus tard, une autre était désignée sous celui de *Roncevaux*. Un des principaux bâtiments qui se voyaient anciennement dans la rue des Vaches, à Gand, était également connu sous cette dernière désignation. L'enseigne *aux quatre Fils Aimon*, ou *au Cheval Bayard*, a eu une vogue qui n'a pas entièrement passé de mode. Au commencement du XVIIe siècle, il y avait à Anvers neuf ou dix maisons qui portaient ce nom, et la même chose existait également dans presque toutes nos localités. A mesure que dans les grandes villes les chefs-d'œuvre de la littérature du moyen âge tombaient dans l'oubli, les idées qu'ils avaient fait naître se perdirent et le temps et la mode eurent ici l'influence qu'ils exercent sur toutes choses. Aujourd'hui ce n'est que dans nos campagnes

que ces anciens souvenirs sont conservés, parce que là la lecture de *la Bibliothèque Bleue*, réimprimée tous les ans à Anvers et à Gand (*), continue à avoir de l'attrait et que les habitants y comprennent encore ce que c'est que *le Château de Montauban, la Bataille de Roncevaux, le Cheval Bayard*, etc.

Tout le monde a entendu parler chez nous de la cloche *Roland* qui, fondue en 1317, se trouve encore aujourd'hui dans le beffroi de Gand. On sait quel rôle elle a joué dans les émeutes populaires et dans les guerres civiles qui agitèrent si fréquemment la capitale des Flandres. Combien de nos historiens ne nous ont pas rapporté l'inscription qui se trouve sur cette cloche, sans qu'aucun jusqu'ici nous ait donné la véritable explication de son nom? On l'a fait dériver de *Rou* ou *Rollon*, cet intrépide chef des Normands, dont les armes répandirent tant de terreur en France et chez nous. Mais pour adopter cette origine, il faut confondre les noms tout-à-fait différents de *Rollon* et de *Roland*; ce qui n'est nullement nécessaire, puisque le paladin de Charlemagne, que les romanciers du moyen âge nous dépeignent muni d'un cor, entendu de plusieurs lieues à la ronde, était un personnage plus connu de

(*) En France, Rouen et Tours; en Hollande, Amsterdam, sont les autres villes où ces sortes de livres sont encore annuellement reproduits par la presse.

nos ancêtres que le chef des Normands. Ce cor, qui inspirait la terreur aux Sarrazins et ralliait les troupes de Charlemagne, offre toute l'analogie possible avec le nom d'une cloche destinée à sonner l'alarme et à réunir la commune. L'intéressant épisode de la vie de Roland, blessé après la bataille de Roncevaux et, seul dans un bois, donnant pour la dernière fois du cor afin d'avertir Charlemagne, aura vivement intéressé nos ancêtres et les aura déterminés à adopter le nom de ce héros.

S'il nous était permis de former quelques conjectures sur l'époque à laquelle remonte la composition du roman historique de Baudouin, nous dirions que cet ouvrage est postérieur d'un siècle environ aux événements qu'il raconte, et dont le souvenir devait alors être encore tout récent. L'auteur de ce livre, dont le nom ne nous est pas parvenu, n'appartient pas à la partie flamingante de la Flandre, quoiqu'il connaisse assez bien nos localités et qu'il parle des Flamands avec plus d'impartialité que ne le faisaient d'ordinaire les écrivains français de cette époque; on croit reconnaître à un grand nombre de ses expressions, qu'il était originaire de l'Artois et plutôt encore de la Picardie. Quelques phrases rimées, et tournées avec une certaine cadence font supposer que ce roman a été primitivement écrit en vers, et qu'il n'a été mis en prose qu'au xve siècle. On sait que dans ce

temps, la poésie ayant sensiblement décliné, et s'étant pour ainsi dire perdue, plusieurs poèmes français et flamands, tels que Perceval, Lancelot, les chroniques de Turpin et Roland, furent métamorphosés en humble prose.

Toutes les éditions du roman de Baudouin sont si rares, que nous croyons utile d'extraire du *Manuel du Libraire* par *Brunet* et des *Nouvelles Recherches* du même auteur les descriptions bibliographiques qu'il en donne.

« BAUDOYN, cy commence le livre de Baudoyn, conte de Flandres, et de Ferrant, filz au roy de Portingal, etc. — *Cy finit ce present livre.... impresse a Lion sur le Rosne, et finit le douzeiesme jour de moys de novembre lan courant mil iiii cens lxxviii* (*par Barth. Buyer*), *pet. in-fol. goth.*

« Édition très-rare, et que nous regardons comme la première de ce roman; car celle de Lyon, 1474, in-folio, citée par Prosper Marchand, hist. de l'impr. (sans doute d'après le catalogue de madame la princesse, à Anet), passe pour chimérique, quoique Barthélemy Buyer, imprimât déjà à Lyon en 1473 (voy. Lotharius). Cette édition de 1478 a été vendue 179 fr. la Vallière; 102 fr. exemplaire défectueux, Schérer. Le volume imprimé à 2 col. commence par 4 f. de table, le texte suit et occupe 91 f. sous les signat. a-n.

« — Le même livre de Baudoyn. *Imprimé* à Chambéry, par Anthoyne Neyret, l'an 1484, le XXIX jour de novembre, in-4. de 69 f. sign. A-15. »

« Édition également rare, vendue 72 fr. (quoique piquée de vers) la Vallière ; 20 liv. 10 Sch. Sterl. Blandford. »

« Le même livre de Baudoyn. — Chambery, Ant. Neyret, 1485, pet. in-fol. goth. fig. en bois. »

« Cette édition est tout aussi rare, beaucoup moins connue que la précédente, et en diffère pour le nombre des feuillets. »

« L'édit. de 1484 porte au recto du 1 f. les mots *Baudoin comte de Flandres,* et au verso une grande figure en bois représentant le preux Baudouin à cheval. Cette figure est bien répétée au verso du même f. dans l'édit. de 1485, mais le recto de ce f. y est entièrement blanc. L'édit. de 1484 a 69 f. à longues lignes au nombre de 30 et 31 sur les pages entières ; avec des sign. a-i III. La seconde n'a que 66 f. à 32 lig. par page, signat. a-hv. La souscription qui, dans l'édit. de 1484, est plaçée au verso du dernier f., se lit dans celle de 1485 au verso de l'avant dernier f. et se termine ainsi : *Imprime a Chambery par Anthoine Neyret lan de grace mil quatre cens octante et cinq le* II *jour de decembre.* Au recto du dernier f. est une grande planche en bois qui ne se voit pas

****

dans la première édit. de Chambery; il y a aussi des différences dans l'orthographe et dans les abréviations des mots : par exemple, on lit au commencement du 2e f. de l'édit. de 1484, *cy commence le livre de Baudoyn*.,.. et dans celle de 1485, *cy commance*.... »

« La bibliothèque du roi possède un exemplaire de chacune de ces deux édit. et aussi un de celle de Lyon, 1478. »

« — Lhistoire et cronique du noble et vaillant Baudoin conte de Flandres lequel espousa le dyable nouvellement imprimé a Lyon. — *Cy finist le livre de Baudoyn... imprime a Lyon par Olivier Arnouillet* (sans date), pet. in-4. goth. de 49 f. avec fig. en bois. Titre rouge et noir, au verso duquel commence le texte, imprimé à longues lignes. »

« — La même histoire. *Paris, pour Jean Bonfons*, (sans date), pet. in-4. goth. à 2 col. sign. a-o, fig.

« Édit. très-mal exécutée, Vend. 64 fr. en 1829. »

« Les nobles prouesses et vaillances de Baudoyn conte de Flandres et de Ferrant filz au roy de Portingal, qui après fust conte de Flandres. — *Imprimé a Lyon par Claude Nourry, lan mil ccccc et ix, pet. in-fol. fig. en bois, de 48 ff sign. a-m.* »

« Vendu 61 fr, Lair, quoique défectueux. »

Voici une autre édition, inconnue à M. Brunet, et dont

nous devons la description à l'obligeance de M. A.-G.-B. Schayes, premier commis aux archives du royaume, à Bruxelles : elle a été faite d'après l'exemplaire de la bibliothèque de cette ville :

Cy commence le livre de Baudoyn conte de Flandres et de Ferrant filz au roy de Portingal qui après fut conte de Flandres. — Cy finist ce present livre intitulé le livre de Baudoyn, etc. contenant aulcune chronique du roy Phelippe de France et de ses quatre filz. Et aussy du roy Saint-Loys et de son filz Jehan Tristan qu'ilz firent encontre les Sarrasins. Impressé a Lion sur le Rosne et fini le douzième jour du moys de novembre lan courant mil iiij cens lxxxiiij.

Pet. in-fol. de 27 lignes, aux pages pleines, à 2 col. caract. goth. dans le goût de ceux de Guttenberg ; lettres initiales en forme de fleurons, fond blanc, de 98 feuillets sans pagination, signat. ni réclames.

L'exemplaire du livre de Baudoyn dont nous avons fait usage pour notre impression est de l'édit. de *Chambery, Antoine Neyret,* 1485 : Il est entièrement conforme à la description que avons empruntée plus haut à M. Brunet. Ajoutons que les planches en bois, y compris la gravure représentant Baudouin à cheval, au verso du 1er f., sont au nombre de dix, dont quelques unes reparaissent plusieurs fois : au recto du dernier f. se

trouve le fleuron de Neyret, que nous avons fait graver, comme les autres planches, avec une scrupuleuse fidélité, afin de leur conserver le caractère de l'époque. Ce travail a été exécuté par M. Charles Onghena, de Gand, qui s'est acquis la réputation de premier graveur au trait de la Belgique.

Notre exemplaire du Baudouin se trouvait relié avec le *livre des faits de messire Bertrand Du Gesclin*, sans date, in-fol. à 2 col., auquel manquait le f. b-iij, ainsi qu'avec la *Destruction de Jhérusalem*, également in-fol. à 2 col. et sans date : tous deux en prose. Ce volume provenait de la famille du baron de Draeck, de Gand : il avait passé aux RR. PP. Capucins de cette ville. Ceux-ci en firent présent à leur médecin, feu M. J.-L. van Coetsem, à la vente duquel, en 1824, M. Heber le paya 474-fr. Quand l'on vendit une partie des livres de ce célèbre bibliophile, à Gand, en 1835, le libraire Crozet de Paris, fit l'acquisition de ce précieux volume pour la somme 1650, fr. qui, jointe aux frais de vente, s'élève à 1815. fr.

M. Barrois, dans sa bibliothèque protypographique, nous a donné des inventaires des diverses collections de livres des fils du roi Jean, Charles V, Jean de Berry, Philippe de Bourgogne et des siens : mais il ne cite aucun Ms. du Baudouin ; ceux qui sont indiqués sous les nos

1290, 1474, 1720, 1935 et 1949 ne paraissent être que l'histoire de Ville-Hardouin.

Le roman de Baudouin a longtemps été regardé comme le premier livre imprimé à Chambéry : mais M. Brunet fait remarquer dans ses *Nouvelles recherches*, qu'il n'est que le second, puisqu'il porte la date du mois de Novembre, tandis que le suivant, qui est du mois de Juillet, est réellement la première production sortie des presses de la capitale de la Savoie. En voici le titre :

Exposition des Évangiles : (au verso du dernier f.) *Cy finist l'exposition des Évangiles et des Épitres de tout lan translatées de nouveau de latin en françoys. Imprimees a Chambery par Anthoíne Neyret, lan de grace M. CCCC. LXXXIIIJ. le IV jour du moys de juillet. Deo gratias. in-fol. goth.*

Il nous reste à dire un mot sur la manière dont nous avons publié de nouveau le livre de Baudouin. Nous avons voulu conserver l'intégrité du texte et de l'orthographe, ne pensant pas qu'il nous fût permis d'avoir la prétention de *rajeunir* un beau monument littéraire du moyen âge : à l'exemple d'autres éditeurs, nous avons cependant jugé nécessaire d'y mettre quelque ponctuation et d'accentuer les pénultièmes et les dernières syllabes de certains mots.

Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en faisant

suivre notre réimpression du Baudouin par les fragments d'un autre roman national pour nous *Gilion de Trasignies*. M. O. L. B. Wolff, les avait déjà fait paraître dans son recueil d'*Anciennes chansons populaires de la France*(*). Nous ne connaissions jusqu'ici que le titre de l'*Histoire véritable de Gilion de Trasignies. Brux.* 1703, *in*-12 : mais outre que le texte de cette édition a été maladroitement altéré, de même que l'orthographe, à ce que l'on doit supposer, ce livre est devenu si rare même dans nos provinces, que nous n'avons pu nous en procurer un exemplaire.

(*) Alt franzœsische Volkslieder. Leipzig, Fleischer, 1831, gr. in-18 de XIV 200 pages.

Ci commence le livre de Baudoyn conte de Flandres et de Ferrant filz au roy de Portingal, qui après fut conte de Flandres.

En l'an mil cent quatre vingtz avoit en Flandres ung conte nommé Phelippes, du quel conte quatorzes aultres contés estoyent tenuez par hommaige : c'est assavoir Holande, Zélande, Alos, Haynault, Tarache, Cambrésis, Vermendois, Noyon, Aumarle, Boloigne, Amiens, Corbie, Arthoys et la conté de Guiennes : et là estoient subjectz à luy. Et si estoient l'une des pars de France et avecques ce estoit filloul et portoit le

nom de Phelippez, lors roy de France, qui fut moult preudons et loyal. Et au temps que celluy roy Phelippes régnoit, un payen d'oultre-mer nommé Caquedent, lequel vint devant Romme, accompagné de XII de ses filz, qu'il avoit engendrez et eut bien trois cens mille hommes qui par force prindrent la cité de Romme et tuèrent le Pape et les cardinaulx et toute l'aulter clergié; et si prindrent et pillèrent tous les trésors de Romme, et ardirent la grande ville de Romme et gectèrent ès feuz femmes et enfans, et puis s'en allèrent les Sarrazins et vindrent à Romme et entrèrent en Tousquenne et en Lombardie et ardirent et exillèrent le pays et vindrent devant la cité de Millan et l'assiégèrent. Car Caquedant le payen qui entre les aultres estoit géant, fust moult craint et doubté; et estoit son escu de fin or coulouré à ung lyon rampant, et se vantoit le payen qu'il estoit roy coronné de tous lez aultres royaulmes d'entre le ciel et la terre.

Comment le marquis de Millan envoya ung messaigier par devers le roy de France pour luy donner secours et aide.

Le marquis de Millan qui doubtoit moult les payens et les Sarrazins, quant il se vit ainssi assiégé, pource qu'il avoit peu de vivres et de vitaille, il en fut moult dolent et envoia ung messaigier en France requérir et

supplier au roy Phelippe, qu'il le venist secourir contre les payens. Le messaigier s'envint à Paris, où il trouva



le roy Phelippe qui estoit acompagné de moult grant nombre de gens, où il avoit troys ducz et dix contes. Et lors le messaigier du marquis de Millan salua le roy et luy bailla lez lettres du marquis et lui compta la destruction de Romme. Et adoncques le bon roy Phelippe si accorda qu'il iroit secourir le noble marquis de Millan, et aussi aideroit à vengier la loy de nostre seigneur Jhesu-Christ, et aussi ainssi comme le bon roy Phelippe divisoit avecques ses princes et barons, comment il seroit bon d'aller secourir et aussi aider au marquis de Millan, ung aultre messaigier qui venoit du païs de Gascoigne, vint devant le roy et luy dist que Jehan-le-Mauvais, lors roy d'Angleterre, estoit venu ou païs

de Gascoigne, en grant quantité de gens, et qu'il destruioit et ardoit tout le païs et que pour Dieu il voulsist secourir son bon païs de Gascoigne, ou aultrement il estoit en péril d'estre perdu, dont moult fut émerveillé et dist : « Dieu de paradis ! or est le roy « d'Angleterre bien parjure en droit et a brisé nos tresves « qu'il avoit faictes et jurées. Par Dieu ! si je vis, il « s'en repentira : je cuide bien aller venger le Pape « qui a esté occis et cuidoie bien aller secourir le mar« quis de Millan que les payens ont asseigé, mais je ne « sçay lequel faire. » Lors le conte de Flandres qui estoit à la court du roy Phelippes luy dist : « Sire, l'on « doibt exposer jusques à la mort pour son païs : et, « mon très chier sire, vous estes mon parrain et porte « vostre nom et pour ce, de vostre grace, me veuilles « donner ung don. C'est que je aille secourir le marquis « de Millan et chassier les Sarrazins et vengier le Saint« Siége apostolicque de Romme. » — « Filloul, ce dist le « roy, nous le volons et ottroyons et abandonnons noz « trésors, et nous nous en yrons en Gascoigne contre le « roy angloys, car nous en avons dévotion. »

Comment le conte de Flandres s'en alla en son pais de Flandres et manda tous ses gens, puis s'en alla à Millan.

Le conte de Flandres print congié du roy et alla en Flandres et manda tous ses hommes et fist son assemblée

à Arram. A son mandement vindrent le conte Florent de Holande, Gaultier de Saint-Omer, le conte de Zélande, le conte de Bouloigne, et le conte de Valenciennes, et le conte de Noyon, l'abbé de Saint-Valéri, le conte d'Aumerle, le conte de Julliers, le conte d'Eu et plusieurs grans seigneurs qui tenoient leurs terres du conte de Flandres, et tant assemblèrent dedans XV jours, que ilz furent vingt mille armez, dont le conte de Flandres mercia Dieu. Et adonc s'appareillent noblement et prindrent leur chemin droit à Millan, et furent les sommiers envoyez devant et six vingtz chevaulx. Et là estoit le sire de Tournay, le chastelain de Bergues, et Guillaume sire de Gaulle. Et le conte de Flandres alla après à tout ses gens; mais ainssi que le conte estoit en chemin, il chemina beaucoup d'aultres gens qui avoient désir d'aller contre les Sarrazins. Et avant que le conte fut ès mons, il se trouva accompaigné de plus de XL mille, dont il mercia Dieu. Le conte de Flandres et son noble bernaige passèrent les mons et prindrent leur voie parmy Lombardie, droit à Millan. Et en ce temps fut moult esmerveillé le marquis de Millan que son messaigier ne venoit; car ils mouroient de fain à Millan et mengèrent leurs chevaulx et luy estoit advis que son messaigier avoit este tué en chemin, pource qu'il n'avoit nouvelles des François et disoit: « Hélas! oncques-mais ne vis François recreuz « de bien faire, et si n'ay leur secour, je mouray « à douleur: mais j'aime plus morir avec mes amis,

« que renoyer la foy. » Et ainssi que les Sarrazins eurent fait ung assault devant la ville, le marquis haulssa la visière de son bassinet pour s'esventer, et regarda sur destre droit ès tentes des Sarrazins qui crioient: « trahy! trahy! » dont le marquis fut moult esjoy. Et dit à ses gens que sanz faulte le secour des François estoit venu et dit à ses gens : « allons secourir tost les François; » et montèrent bien III mille à cheval et se yssirent hors et allèrent sur les Sarrazins: et y eut moult dure bataille en laquelle le marquis fut occis par la main du Souldan; mais tantost après furent les Sarrazins vaincu et y eut ung des filz au Souldan mort. Et couvint que par la nuit les Sarrazins se retraissent et encores en celle retraite, y eut ung des aultres filz au Souldan mort et le tua le conte de Julliers. Le conte de Flandres, après qu'il eut ce fait, entra dedens Millan luy et ses gens et le Souldan s'en alla en ses tentes, qui fut moult couroucé de ses deux filz. Et jura Mahom que si le conte de Flandres le vouloit attendre, qu'il jousteroit à luy seul à seul. Et le lendemain Caquedent se arma moult richement et s'en alla devant Millan, et fist tant qu'il parla au conte de Flandres et luy dit: « Affin que noz « gens ne soient plus tués, ne d'une part ne d'aultre, « je vueil à vous combattre seul à seul, voyre par « itel couvenant, que se vous me conquerés, je vous « rendray Romme et Constance et tous les trésors que je « y ay conquis, et m'en retourneray en Affrique moy « et mes gens, ne jamais cristienté ne grèveray : et si tu

« es vaincu de moy, par mon efforcément, tu me « rendras la ville de Millan et t'en retourneras toy et « tes gens en la cristienté. » Et quand le conte de Flandres l'entendit, il luy accorda incontinent la bataille corps à corps sur icelle couvenance, car il avait bonne confiance en Dieu. Et lors eut le Souldan grant joye, car il cuidait avoir tantôst conquis et en signe de fermeté, le Souldan en heurta à sa dent. car c'est la coustume des payens d'oultre-mer.

Comment le conte de Flandres conquist en champt de bataille Caquedent.

Le conte de Flandres et le Souldan furent tantost ordonnés, et s'en yssirent en ung pré tous armés; et portait le Souldan l'escu au grand lyon rampant, qui estoit moult noblement poincturé et en eut le conte de Flandres envie. Finablement se combattirent moult cruellement ensemble et tant que le conte conquist le Souldan en l'estour et luy couppa la main et ung pié et le lassa illecques et prinst l'escu au grant lyon rampant: mais il ne le porta pas longuement, car les Sarrazins yssirent d'une ambusche, où il avoit quatre des filz au Souldan et estoient bien xx. mille et encleurent le conte, tant qu'il ne s'en peult aller. Et fut moult fort navré; car Acquillan, l'ung des filz au Souldan, le rua jus, et luy osta l'escu de son père: et eut esté le conte mort, si ne fut le conte de Julliers et les aultres Cristiens qui

estoient en la cité, issirent moult rudement et vindrent secourir le conte. Et fit tant de prouesse le conte de Julliers qu'il tua Acquillan, au Souldan le fils et lui osta le blason qu'il avoit osté au conte de Flandres et fut mené le conte à Millan et le conte avec pour guérir sez plaies : et lez Cristiens tindrent l'estour contre les Sarrazins et allèrent fouyant parmy la Rommenie : mais ilz en demoura de mors parmy la dicte Rommenie plus de xxx mille, et n'osèrent arrester en Rommenie pour la paoure du conte de Flandres et se mirent en mer et jurèrent Mahom que la Crestienté l'acheteroit chièrement.

Comment le conte de Flandres et ses gens s'en allèrent à Romme pour la restaure.

Le conte de Flandres et son noble bernaige furent remis à Millan, et y eut ung peu de content entre luy et le conte de Julliers : et dist le conte de Flandres au conte de Julliers qu'il luy rendist l'escu au grant lyon rampant, qu'il avoit conquesté sur le Souldan par la grace de Dieu, et aussi qu'il le vouloit avoir et porter tant qu'il vivroit luy et ses hoirs après sa mort. Mais le conte de Julliers ne le voulst pas rendre, mais dist que depuis qu'il l'avoit conquesté qu'il l'avoit perdu. Car Acquillan, l'ung des filz au Souldan, l'avoit rué jus, et luy avoit osté l'escu, lequel le conte de Julliers l'avoit depuis gaigné sur Acquillan et l'avoit

abatu mort; et ainssi debvoit estre l'escu sien et le debvoit porter. Et après ces parrolles, furent d'accord que quant ilz seroient retournés en leurs païs, ilz en feroient à l'ordonnance du roy de France et en pourroit juger à sa volunté et ainssi furent d'accord. Lors le Conte de Flandres appella ses barons et leur dist : « Beaulx seigneurs, je veulx aller à Romme que le Soul-« dan a gastée et reffaire la cité. Si vous prie que vous « vueilles venir avecques moy. » Lesquelz luy accordèrent qu'ilz ne luy fauldroient jamais. Et se partirent de Millan, et estoient bien vingt mille hommes et allèrent à Romme et establit le conte de Flandres Pape à Romme qui avoit nom Ignoscent le second, qui fut du païs d'Espaigne et fut ung bon preudomme, et gouverna moult bien la papalité et fist reffaire les esglises que les Sarrasins avoient destruites. Et séjourna le Conte de Flandres avec son ost huyt moys et se confessa au Pape qui pardon luy donna. Et luy habandonna tous ses trésors : mais le conte de Flandres n'en voulst rien prendre, mais demanda au Pape ung joyel des reliques de Romme et le Pape luy donna le chief de Saint Jaques-le-mineur. Lorz prist le Conte congié du Pape et le mercia et se partit de Romme et emporta le chief du Saint Jaques-le-mineur, et passèrent Romme et Lombardie et les mons de Monjoust, Lorraine et Savoye et le païs d'environ et puis entrèrent en Bourgoigne. Et le second jour qu'il y furent, ilz rencontrèrent ung chevaucheur et le Conte de Flandres

luy demanda s'il sçavait nulles nouvelles du roy Phelippe de France. « Sire, dist le chevaucheur, il est en « Gascoigne, avec son ost, où il aura journée dedens brief « temps, contre le roy Jehan d'Angleterre. » Et quant le conte de Flandres entendit le chevaucheur, il en fut moult dolent en son cueur qu'il ne povait estre à la journée et demanda au conte de Julliers : « Que « ferons-nous? je vous prie que nous aillons en Gas- « coigne ayder au roy de France. » Et le conte de Julliers le luy ottroya : mais quant lez villains couars entendirent celle raison, ilz dirent l'ung à l'aultre qu'ilz n'auroient jamais repos, tant que le conte de Flandres vivroit, disant qu'il estoit trop hardi. Le conte de Flandres entendit tantost le murmurement des gens de son ost, et fist crier ung ban qu'il affranchiroit communément tous ceulx qui yroient avec luy en Gascoigne ayder au roy de France, et que tous ceulx qui ne y voudroient aller, s'en retournassent en leurs païs; et que contre leur vouloir, il ne les y vouldroient point mener, dont se partirent maintz de l'ost moult deshonorablement. Le conte de Flandres et le conte de Julliers se partirent à tout quatre mille hommes armés et les autres s'en allèrent en leurs terres et emportèrent le chief de Saint Jaques, et chevauchèrent jeusques à Arram, où ilz se hébergèrent. Mais celle nuit, il pleut tant que ce fut merveilles, et au matin se deslogèrent et allèrent à Baugi. Et ainssi que les sommiers qui estoient plus de cent passoient par Baugi, l'eau les surprint soub-

dainement, en tant qu'il y eut bien vingt sommiers perdus et noiez : et illecques fut perdu le chief de monseigneur Saint Jaques, dont ilz furent moult dolens, mais depuis il fut trouvé par la grace de Dieu.

Comment le conte de Flandres et le conte de Juilliers allèrent en Gascoigne secourir le roy de France.

Le conte de Flandres et le conte de Juilliers chevauchèrent bien pour aller en Gascoigne secourir le roy de France, mais qu'ilz peussent venir là. Et lors le roy de France et d'Angleterre avoient prins tresves jusques à deux ans, et trouvèrent le roy qui poyoit ses souldoiers bien et richement et le saluèrent les deux contes, et leur fist le roy bel accueil, et leur demanda comment ilz avoient fait sur les Sarrazins. Et ilz luy comptèrent tout, comment le souldan avoit esté desconfit et comme ilz avoient ordonné ung Pape à Romme, dont le roy mercia Dieu. Les dictz contes de Flandres et de Julliers parlèrent au roy et luy dirent : « Sire, nous sommes en content l'ung de l'aultre d'une chose que nous vous dirons. Il est vray, dist le conte de Flandres, que je conquis corps à corps le souldan Caquedent et gaigna son escu au grant lyon rampant, et l'eusse emporté, si ne fussent les Sarrazins qui me vindrent faulcement encloure et me tollurent l'escu, et m'eussent tué, si n'eust esté le conte de Julliers que voiez

cy, et les aultres barons qui me vindrent secourir; et occist le conte de Julliers ung des filz Caquedent et reconquist l'escu et son destrier qui le me donna, et pour ce je demande l'escu, pour ce que je l'ay conquis premièrement, et le conte de Julliers le demande pareillement, pour ce que depuis il le conquist. Si nous en sommes soubmis à vostre jugement, si en vueilles juger si droictement que n'ayons entre nous yre ne mal talant.

Comment le roy de France ordonna et devisa à porter l'escu au lyon rampant à chascun d'eulx, c'est assavoir des contes de Flandre et de Julliers.

Phelippes roy de France leur respondist bien gracieusement. « Par ma foy, dist-ilz, j'en jugeray bien et « loyallement. » Et manda le roy son conseil et leur demanda advis de la chose, et puis leurs dist le roy : « Seigneurs, ce sont les plus belles parolles que je vis « oncques. » Et dist que chacun des dictz contes l'avoit bien gaingné loyallement. Et appella les deux contes et leur dist : « Je osteray ce estrief d'entre vous « deux. Vous porteres tous deux le blasson, c'est mon « jugement : mais le conte de Flandres le portera entier, « sans point de différence, car il le conquist premier et « le conte de Julliers le portera orlé d'ung asur vif, et « ainssi le vous en charge. Or, soies dores en avant bons

« amis ensemble, car oncques-mais blasson ne fust si « bien parti. » Et ainssi furent d'accord les deux contes.

Comment le roy de France s'en retourna à Paris et le conte de Flandres aussi.

Le roy de France s'en alla à Paris et le conte de Flandres s'en retourna en son païs et ung sien filz nommé Baudoin qui fut fort orguilleulx et tant, que par son orgueil il reffusa à femme la fille de France. Et depuis esposa le dyable qui estoit mis en une morte fille et furent bien ensemble XII ans passés et en eut deux filles, dont l'une fut nommée Jehanne et l'aultre puis née Marguerite. Bientost après ces fais cy-devant déclairés, en l'an de l'incarnacion de nostre seigneur Jhesu-Crist mil cent quatre vingtz et quatre ou environ trèspassa le bon Phelippe contes de Flandres de ce siècle, et après Baudoin son filz fut conte de la dicte conté. Et estoient tenues de luy XIIII contés, comme dit est devant. Et alla Baudoin à Paris devers le roy Phelippe, et luy fist hommaige de dix d'icelle contez. Et les aultres, il les tenoit du roy d'Allemaigne. Et quand il eut ainssi fait hommaige au roy, le roy l'araisonna moult doulcement et luy dist : « Baudoin, « il seroit temps que vous vous mariassies, car il vous « appartient femme de haulte lignée. »

Comment Baudoin le conte de Flandres pour son orgueil reffusa à prendre à femme la fille au roy de France et puis espousa le dyable.

« Sire, dist Baudoin, de ce n'ay-je talant, car sans « faulte je n'aray jà femme, s'elle n'est aussi riche de terre, « comme je suis et d'argent et d'avoir. » Lors luy respondit le duc de Bourgoingne qui illec estoit : « Baudoin, « mon doulx amy, il vous conviendra donc querre femme « long-temps : car vous ne la trouveres pas soubz le « firmament aussi riche que vous, mais aussi noblement « pourres estre marié. Le roy a une belle fille et jeune, « si vous la voulez, nous en parlerons au roy. » Et Baudoin luy respondist bien fièrement : « Par ma foy, je « ne vous en prie point. Et ne la veuil point avoir, non « obstant qu'elle vaille mieulx que à moy ne appartient. » Le roy quant il ouyt sa response, en fut moult courroucé, non obstant qu'il n'en fist nul semblant. En ce temps vint l'empereur de Constantinople à Paris, où il fut bien festoyé.

Comment l'empereur de Constantinople vint à Paris pour demander au roy sa fille à mariaige.

L'empereur de Constantinople vint à Paris : après qu'il eust esté honorablement repçeu de par le roy de France et luy dist : « Sire, noble roy, veuilles moy « conseiller que je feray, car les enfans Caquedent m'ont

« forment entreprins et suis d'eulx en très grant doubte, « et pour ce, sire, que je suis à marier, suiz venu devers « vous requérir Béatrix, vostre fille, et l'espouseroye « voluntiers, s'il estoit vostre plaisir et la feroie empe- « rerie et dame de toute ma terre, et vous prie, sire, « que n'en soyez escondit. » Et le roy luy respondist : « Sire, vous me faictes ung grant plaisir, et je le vous ottroye. » Et tantost fut espousée à l'empereur de Constantinople qui fut nommé Henri et dura la feste ung moys. Là estoit le conte Baudoin de Flandres qui fut moult courroucé qu'il ne l'avoit prinse ; mais c'estoit tard, car l'empereur de Constantinople qui l'eut à mariaige, s'en partit et emmena sa dicte femme en Constantinople, où ilz furent bien ensemble XII ans accompliz, que oncques ilz n'eurent enfant, dont ils furent moult tristes et dolens. Or lerray-je si endroit de la belle empererie et viendray à Baudouin conte de Flandres, qui, après icelle feste, se partit de Paris.

Comment Baudoin conte de Flandres partit de Paris et s'en alla à Noyon, avec les barons, et comment il espousa le dyable.

Baudoin, conte de Flandres, prist congié du très-puissant et noble roy de France et s'en alla, luy et ses barons, en sa cité de Noyon qui estoit alors tenue de luy et y séjourna trois jours. Et au quart jour, il eut désir de aller chasser ès forestz de Noyon et print ses

veneurs et son herre de chasse et prinst en sa main ung moult fort espieu et aussi des chiens, et trouvèrent, quant ils furent en la forest, ung sangler qui estoit moult grant, fort et noir, comme more. Et quant il ouyt les chiens, il se mist à fouyr et les veneurs le chassèrent moult durement, mais il occist quatre des meilleurs chiens qui fussent en la chasse, dont le conte fut moult couroucé et jura Dieu quil ne partiroit jamais de là, tant qu'il eut occis ce porc sangler, et le sangler yssit des boys et s'en fouyt ès boys de Mormay et le conte et ses gens fuyrent jusques oultre l'eau de Seigne; car il avoit jà trespassé Vermendois et se bouta le porc en ung lieu ou il cuidoit bien estre à repoz en la forest, mais le conte le suivit avec son espieu. Et estoient ses gens encores moult loing, car il estoit davantaige monté et descendit et prinst l'espieu à deux mains et luy dist: « Porc vous tornerez par descà, car au conte « de Flandres jouster vous couviendra. » Tantost se leva le porc sangler et cliqueta des dens et de la geulle contre le conte, et de la geulle escuma et saillit hors du lieu, où il estoit, et se lança moult fièrement contre le conte: mais le conte le férit si asprement de son espieu, qui luy fischa parmy l'eschine et cheut à terre le porc, et l'assomma et se assist dessus et demoura illec tout pensif et ébahy que ne venoit à luy aulcun de ses gens et se assist illecques endroit le conte une grant piesse. Et quant il se fut une piesse reposé, il regarda tout en tour de luy et vit venir une pucelle vers luy qui che-

vauchoit toute seulle sur ung pallefroy noir qui alloit les ambles, et estoit toute seule. Et tantost se leva le



conte et alla au devant d'elle et la saisit par le frain, et luy dit? « Dame, de par Dieu! vous soiez la très-bien-« venue. » Et la dame le salua moult doulcement et le conte de Flandres luy demanda : « Pourquoy dame « alles-vous ainssi seulle et sans compaignie? » Et elle luy respondit moult gracieusement, et dist : « Sire, ainssi « le veult Dieu le père tout-puissant : je suis fille à ung roy « devers Orient qui me vouloit marier sans mon ottroy : « mais je jure, et à Dieu fis serment que je n'espouseroie « jà mari, si je n'avoie le plus riche conte de la cristienté. « Et ainssi me parti de mon père par mal talant, et avoie « grant compaignie, mais à présent je n'en ay point, car « je me suis emblée de eulx ; car je doubtoie qu'ils ne me

« voulsissent ramener à mon père et ay promis à Dieu « que jamais je ne iray par devers luy, jusques à tant « que j'ay trouvé le conte de Flandres que l'on m'a tant « loué. » Et quant le conte regarda la pucelle, il pensa longuement à ce qu'elle disoit, et luy pleut moult fort le contiennement de la dame et fut ardamment espris d'elle et de son amour, et dist à la pucelle : « Belle, je « suis le conte de Flandres, lequel vous queres et n'en « soyes en nulle doubte : et suis le plus riche de dessoubz « le firmament et ay XIIII. contés à mon commandement. « Et pour ce que vous m'aves ainsi queru, s'il vous vient « à plaisir, je vous prendray à femme. » Et la pucelle qui de ce eut grant joye, luy ottroya, mais qu'il fust tel comme il se disoit. Et le conte lui dist : « Dame ne « soyes en nulle doubte que je ne soye le conte de Flan- « dres. » Et fut le conte de Flandres moult marry que ses gens ne venoient à lui. Et demanda à la dame comme elle avoit nom et aussi comme avoit nom son père et dont il estoit seigneur. Et la dame luy respondist en son mauvais couraige que le nom qu'elle avoit repçeu en batesme estoit Helius. « Mais, dist-elle, vous ne « scaures point le nom de mon père, tant que j'aye com- « mandement de Dieu et vous cesses à tant, car aultre « ment ne peult estre. » Et lors, le conte de Flandres qui fut tempté de l'ennemy, mist son cor à sa bouche et se prist à corner moult haultement pour avoir ses gens. Et premièrement vint à luy le sire de Valenciennes, Gaultier de Saint-Omer et moult d'aultres gens. Et luy

demanda Henri de Valenciennes s'il avoit riens prins : « Ouy, dist le conte de Flandres, le plus bel porc sanglier « du monde et aussi m'a Dieu fait présent de ceste belle « damoisselle que voiez cy, laquelle je vueil avoir à femme, « puis qu'elle si consent. » Adonc le comte de Valentiennes regarda la pucelle qui estoit vestue moult honorablement et estoit montée sur ung beau pallefroy que plus bel ne povoit estre. Non pourtant le conte de Valenciennes blasma fort le conte de Flandres qui vouloit prendre à femme celle pucelle et luy dit. « Monseigneur, « que scaves vous qu'elle est : c'est par adventure quelque « jeune fille qui pour argent se veult donner. Sire, s'il « vous plaist, vous la pouves bien tenir à vostre com- « mandement, tant qu'il vous plaira, puis luy donnes « congié. Car si hault homme comme vous estes, doibt « ouvrer saigement. Mauldit soit vostre orgueil, car il « n'y a encores guières que reffusastes la fille au noble « roy de France. » Lors le conte de Flandres dist à Henri conte de Valenciennes : « Parles plus saigement : car mon cueur s'adonne que j'aye ceste-cy à femme et n'en parles plus, car je le vous deffens. » Dont ses hommes furent moult dolens. D'illecques se partit le conte de Flandres et prinst et emporta la teste du sanglier et s'en alla à Cambray luy et ses gens et emmena la dame et l'espousa et fist faire ces nopces moult honorablement, puis fist à son talent d'elle, et tantost après fut grosse d'enffant qu'elle porta neuf moys, et eut une fille qui eut nom Jehanne en baptesme et puis après en eut une

aultre fille qui eut nom Marguerite, qui fut moult richement tenue. Et esleva ceste dame moult grants truaiges en XIIII ans qu'elle regna avecques Baudoin et fist faire ou païs moult de maulx dont le conte fut moult blasmé et est vray que celle dame alloit voluntiers à l'esglise et ouyoit le service, jusques au sacrement, mais jamais elle n'attendoit que le sacrement fust levé : mais s'en alloit hors de l'esglise, dont les gens du païs parloient moult oultraigeusement et en estoient moult esmerveillés.

Comment le souldan Acquillan vint devant Constantinople pour le assiéger.



En ce temps l'empereur de Constantinople fut en moult grant effroy de ce que Aquillan, le souldan de Sure, vint assiéger Constantinople et avecques bien

cent mille Sarrazins et gastèrent le païs tout d'entour Constantinople. Et pour celle cause l'empereur manda tous ses amys, par tout où ilz en peult finer, et assembla bien quarante mille Cristiens et advint ung jour entre les aultres que l'empereur de Constantinople yssit de la ville et se combatist aux Sarrazins, en la quelle bataille l'empereur fut mort; et s'en retournèrent ses gens en Constantinople et en portèrent l'empereur et le firent moult honorablement enterrer et puis pensèrent de deffendre leur ville contre les Sarrazins. Et jura Acquillan, le souldan, quil ne partiroit de là tant qu'il eust prins Constantinople et y tint le siège moult longement, mais tousjours se deffendoient les Cristiens au myeulx là qu'ilz povoient.

Baudouin en ce temps estoit avec Helius sa femme ou pays de Flandres qui avoit d'elle deux filles, c'est ascavoir, Jehanne et Marguerite. Si advint que en l'an de grace cent quatre vingt et huit, le jour des grans pasques, estoit le conte de Flandres et dame Helius sa femme en leur noble bernaige à Vymandable, en Flandres, en leurs palais, et illec avoit mandé pour la solennité maintz contes et maintz barons de ses hommes qui, pour le festoier, estoient venus à sa court. Et tint icelluy jour le conte sa court moult richement, et quant vint l'eure de disner, le conte s'assist à table avec tout son bernaige. Et ainssi comme le conte estoit assis à son disner, avecques ses barons, comme dist est, il vint devant luy ung viel hermite qui s'apoioit d'ung baston

et avoit bien cent ans de aige, et requist au conte ou nom de Dieu que ce jour il luy voulsist donner son repas: et le conte le luy octroya moult doulcement et pria ung escuier qu'il pensast bien de l'ermite, et l'escuier le fist séoir à une table en la salle devant le conte, à part: mais encores n'estoit pas la dame assise, mais elle fut allée quérir en sa chambre et fust assise emprès le conte, ainssi comme acoustumé avoit. Et quant l'ermite vit la dame, il eust moult grant paour et commença tantost à trembler et se seigna moult souvent, ne ne pouvoit boyre ne menger. Et quant la dame apperçeut l'ermite, il ne luy pleut point, car elle doubta moult bien qu'il luy donneroit grant emcombrier et pria au conte qu'ilz voulsist faire en aller l'ermite. Et luy dist: « Sire, il « sçait plus de malice que ne font aultres gens, et est « céans entré par truandise, ne je ne le puis veoir et « pource je vous prie que l'en veuilles faire aller. »

« Dame, dist le conte, l'aumosne est bonne à donner « à celluy qui la demande: mais il est fol qui la prent, « s'il n'en a nécessité: mais il me plaist, ou nom de « Dieu, qu'il soit servi et qu'il aie aujourduy céans sa « réfection. » Lors le conte regardoit l'ermite qui séoit à table tout pencif, et ne beuvoit ne mengeoit. Si luy demanda le conte: « Preudomme, pourquoy ne menges « vous? ne le me scelles jà, si vous voules aultre choses, « demandes-l'a moy, vous l'aures. » Lors se dressa l'ermite en estant, et dist, oyant le conte et tous les barons pour Dieu! qu'ilz laissassent le boire et le

mengier et qu'ilz estoient en grant péril : « Et si ne « vous esbahisses jusques à ce que temps sera, car de ce « que vous verres bien tost, chascun aura grant paour : « mais ayes bonne fiance en Dieu. Et si Dieu plaist, jà ne « vous grevera. » Adonc furent tous esmerveillés et se tint chascun coy et laissa le conte et chacun le boire et le mengier. Et puis l'ermite conjura la dame de par Dieu le tout puissant et luy dist : « Dyable qui es ou « corps de ceste femme, je te conjure de par Dieu qui « pour nous souffrit mort en la croix, lequel te chassa « hors de son saint paradis et tous les mauvaix anges qui « avoient mesprit pour le péchié d'orgueil que Lucifer « eut prins et des sains sacremens que Dieu a establis et « de son grant povoir qui tousjours durera que tu partes « de ceste compaignie, et aincois que tu te departes « recongnois devant tous ses gens pourquoy cestuy conte « de Flandres a esté ainsi par toy surprins, affinque tous « le puissent entendre et t'en reva, dont tu viens, sans « grever quelque chose qui soit en cestuy païs et ainsi je « te conjure de par Dieu de paradis. »

Quant la dame s'entendit ainsi conjurée, et qu'elle ne peult aultre chose faire, ne plus le conte tourmenter, ne qu'elle ne peult plus demourer en Flandres, mais l'en couvint aller. Lors commença à parler et dist tout hault qu'elle ne se povoit plus sceller et qu'elle n'oseroit trèspasser le commandement de Dieu ne le conjurement. « Car, dist elle, ainsi debvons nous doubter Dieu, « comme les hommes, car nous avons encores espérance

« de trouver mercy envers luy, quant il viendra jugier
« tout le monde. Je suis, dist elle, ung ange que Dieu fist
« gecter de son paradis et avons tous douleur si grande
« que nul ne le pouroit penser. Et vouldrions que tous
« les aultres fussent actraiz à nostre cordelle, ainsi que
« à tous ensemble Dieu nous voulsist pardonner nos
« péchiez et si nous quérons aide, nul ne nous doibt
« blasmer. Le conte qui cy est s'en sceut mal garder,
« quant il se laissa surmonter du péchié d'orgueil : il ne
« daigna espouser la fille du roy de France et Dieu me
« souffrit entrer au corps de la fille d'ung roy devers
« Orient, qui estoit morte, la plus belle fille qu'on sceut
« trouver. J'entray en son corps par nuyt et la fis relever.
« Elle fut en vie et bien se sceut gouverner, selon ce que
« admonneste en son corps ; car elle n'avoit aultre esperit
« que moy, car son ame s'en estoit allée là où elle s'en
« debvoit aller. Et estoit Sarrazine et l'amenay au conte
« pour son corps vergoingner et il ne le sceut reffuser
« qu'il ne l'espousast. Et luy ay fait sa vie mal user, bien
« par l'espace de XIII. ans et ay fait moult de maulx ou
« païs de Flandres, qu'il luy couviendra encores chière-
« ment acheter : mais de ce qui en adviendra, ne vueil
« déterminer, car je cuidoie tousjours le conte attrapper :
« mais oncques n'oublia qu'il ne luy souvinst de son créa-
« teur, et qu'il ne se seignast au coucher et au lever, et
« mieulx ne se povoit armer ; et ay perdues ses deux filles
« pource qu'il les a faictes baptiser. Aultre chose ne vous
« vueil dire, et men revois en Orient porter ce corps

« repouser dessoubz sa tombe. » Adonc se partit sans grever nulle personne, fors qu'il emporta ung petit pillier des fenestres de la salle. Et de ceste chose fut le conte et les aultres moult esmerveilliés, et se levèrent des tables et s'enclina le conte devers le bon ermite et luy pria qu'il luy conseillast qu'il feroit. Et le bon hermite luy conseilla qu'il allast au Pape et qu'il se feist absouldre de son pechié et à tant prinst congié de luy.

Le conte Baudoin séjourna troys jours en son palaiz moult pensif et puis ou quart jour s'en alla à Burges : mais quant il y fut, il fut moult gabbé et mocqué, et le monstroit-on au doy parmi les rues; et disoient les enfans : « Fuyons-nous en, car voicy le «conte qui espousa le dyable. » Et le conte fut moult dolent des parolles qu'on disoit de luy, maiz il n'en fist nul semblant et le lendemain s'en alla à Gant : mais il avoit esté à Burges bien mocqué, encore fut-il plus à Gant. Et puis d'illecques s'en alla à Arras, où il fust aussi bien mocqué, comme devant. Et quant il se vit ainssi par tout mocqué, il jura Dieu qu'il appresteroit son bernaige et s'en yroit oultre mer conquerre Jhérusalem. Adonc manda ses hommes de ses XIIII. contés. Si leurs dist que pour prandre pénitance et absolucion de ses péchiés, il vouloit aller oultre mer, et appella le chanoine de Cambray et estoit frère au conte de Blois et le mist au gouverner sa terre, tant qu'ilz fust revenu, et commanda à ses hommes qu'ilz

obéissent à luy et commanda à Bouchart qu'il gardast bien sa terre et qu'il pensast bien de ses deux filles. Et s'il demouroit trop long temps, qu'il les mariast bien et honnestement. Et ainssi luy promist et couventa Bouchart.

Le conte Baudoin de Flandres fist son ost amasser à Arras, où ilz furent bien plus de trente mille armés et prinst son chemin droit à Paris. Et Bouchart convoya le conte jusques là. Le conte alla veoir le roy de France et prinst congié de luy et le festoya moult richement. Et promist au conte que, se Bouchart avoit aulcun besoing, il luy aideroit de tout son povoir, et luy livra mille hommes pour aller avecques luy oultre mer : dont le conte d'Auvergne fut commis à les gouverner de par le roy et aussi luy dist qu'il prinst du trésor à sa voulenté. Et que aussi s'ilz alloient par Constantinoble, qu'ilz voulsissent aider et aussi secourir la noble Empererie sa fille. Lors le dit conte de Flandres et tous ses gens se partirent de Flandres, avecques luy le conte d'Auvergne, et prindrent leur chemin droit ès mons de Monjoust et entrèrent en Lombardie et tant firent par leur journées qu'ilz vindrent à Romme. Et trouvèrent les murs brisez et les esglises abatues que le souldan Caquedent avoit piessà gastées. Lors entra Baudoin, conte de Flandres, en l'esglise de Saint-Pierre de Romme et alla veoir le Pape et s'enclina devant luy. Et le Pape luy fist grand honneur, pour l'amour de son feu père, qui piessà avoit donné si noble secours à

Romme et luy abandonna tout son trésor : mais le conte luy dist : « Très-puissant père, je ne requiers « riens des trésors de l'esglise, si non que je soie par « vous confessé. » Adonc entrèrent en l'oratoire et l'ouyt le Pape de confession et fut de son fait bien esmerveillé, et luy charga en penitance qu'il passast les bras de mer, et allast premièrement à Constantinoble, pour secourir la noble emperere, fille du roy de France, laquelle Acquillan, le souldan, avoit asséigée, et qu'il chassast les Sarrasins; et que, s'il avoit victoire, qu'il la prinst à femme et qu'il se fist empereur et luy promist que ainssi seroit-il fait. Et ainssi le Pape luy donna absolucion et se partit Baudoin et son ost de la cité de Romme et entrèrent en mer et prindrent leur herre par la mer pour aller en Constantinoble par jour et par nuyt : et estoient ceulx de la ville en grant destresse et famine.

Comment le conte de Flandres et ses gens vindrent à Constantinoble près de l'ost des Sarrazins.

Baudoin le conte de Flandres et son ost passèrent la mer et encontrèrent des Sarrazins qui ne les attendirent mie : mais s'en retournèrent fuiant à l'ost des Sarrazins d'une lieue près et dirent les Sarrazins à Aquillan que les Francoys estoient rappassés à grant compaignie, et qu'il les avoient veuz et tenoient une grant lieue. Acquillan fut bien dolent et esbay et

appella ung sien cousin et luy demanda s'il avoit veuz les Francoys et si le roy de France y estoit point qui eust passé la mer. Et il luy dist que nenny ; car la bannière qu'il portent n'est point poincté de fleur de liz, mais sont en telle façon comme vous le portes. « Par « Mahon, dist Acquillan, c'est le conte de Flandres, « et eut nom son père Philippe qui occist mon père « devant Millan. Et si le filz luy ressemble, il est asses « hardy, mais j'ay grant joye qu'il est icy venu pour « moy vengier de luy et pour luy tollir le blasson qu'il « porte. » Et ainssi comme les Sarrazins divisoient l'ung à l'aultre, la noble empererie et ceulx de Constantinoble estoient montéz sus lez murs de la ville : si apperçeurent et virent l'ost des Cristiens : mais ilz en feurent moult espoventés, car ilz cuidoient que se fussent Sarrazins. Et la noble empererie choisit et advisa les bannières de Flandres, mais encores ne sceut-elle pas bien que ce povoit estre, jusques à ce que ung de ses hommes qui estoit avecques elle la reconforta moult doulcement et luy dist. « Dame, j'ay bien advisé « l'enseigne au bon conte de Flandrez, certainement « c'est le secours des Francoys que Dieu et vostre père « nous a envoiés. » Et lors la noble empererie rendit graces à Dieu et eut moult grant joye et s'assemblèrent ceulx de la cité bien xx. mille tout de pié, pour aider au conte de Flandres, s'il y avoit bataille nullement.

Comment le conte de Flandres et Acquillan jousterent l'ung á l'autre.

Acquillan, le souldan, appella ses gens et leur dist qu'il voloit combatre corps à corps au conte de Flandres qui son père avoit occis, et qu'il le vouloit conquerre: et dist que ce seroit trop grant honte au conte de Flandres, s'il n'osoit combatre à luy : « Mais je ne vouldroye « pour riens que aultre l'occist que moy. » Et ses hommes luy dirent qu'il en fist à son talant. Adoncques Acquillan se fist armer moult richement ; et aussi quant il fut bien armé, il s'en alla droit en l'ost des Cristiens. Mais je vous dy bien qu'il ne les prisa riens et aussi dist avoit plus de gens à la moytié qu'ilz n'estoient, et y eut ung chevalier cristien qui ravisa Acquillan et luy dist : « Payen, vous este trop près : je vueil jouster à vous, par la vierge Marie. » Quant Acquillan l'entendit, il ne voulut pas reffuser et coururent l'ung contre l'aultre et brisa le cristien sa lance et Acquillan le férit si durement, qu'il l'abbatit à terre et luy parça l'espaulle et luy voulut coupper la teste : mais Acquillan se reffraignit et luy dist : « Cristien vous n'aures « point de respit, si vous n'alles dire au conte de Flan- « dres qu'il viengne çà dehors combatre corps à corps « à moy, et que je l'attendray encores icy et luy dis « que je le deffie et que je l'iray assaillir luy et sa « baronnie. » Et le chevalier luy dist qu'il le luy diroit. Et à tant se partit le chevalier et s'en alla au conte de

Flandres et luy dist ce que Acquillan luy mandoit. Lors dist le conte qu'il yroit devers le payen. Et tantost il s'appresta et mena avec luy bien xx. mille hommes d'armes et quant le souldan vit venir le conte avec si grande compaignie, il le redoubta moult; mais non pourtant, il s'apresta moult fièrement et quant le conte Baudoin fust approchié du payen, il lui cria à haute voix : « Sarrazin, qui es tu qui oses attendre si noble « compaignie ? » — « Vassault, dist Acquillan, je suis « le souldan de Perthie, qui veulx combatre au conte « de Flandres corps à corps, s'il m'ose attandre et s'il « n'ose venir seul, si ameine ung chevalier cristien « avecques luy, le plus hardy qu'il pourra trouver et « me combatra à eulx corps à corps, sans point de « faulte et se ainssi je ne fais, Mahommet me mauldie, se « je ne les assaulx demain au matin avec mon grant ber- « naige et le destruiray luy et les Cristiens. » — « Payen, « dits Baudoin, il ne vint oncques bien de grant vanteur. « Je vous prie que vous en lessez aucun en vie. »

Comment le conte Baudoin conquist Acquillan en champt de baitaille.

« Acquillan, se dist Baudoin, tu demandes le conte « de Flandres et certez tu le vois devant toy présent. » — « Vassal, dist le souldan, ne me mens point, es-tu « le conte de Flandres que je demande ? — « Certes, « dist le conte de Flandres, ouy. » Et Acquillan luy

dist : « Comme es-tu si hardi, que tu portes à ton col
« blasson qui fut à mon père le souldan de Parthie que
« ton père trahit faulcement. » — « Par Dieu, dist le
« conte de Flandres, non fist : car il le conquist loyal-
« lement et le conquist ou champt, où il l'avoit appellé
« devant Millan. » — « Par Mahon, dist Aquillan, je
« suis tout prest pour prouver le contraire contre toy,
« corps à corps, et, si tu est preudomme, si combas à
« moy et ne faiz pas mourir tes gens et je te jure que
« se tu me conquiers, que mes gens se départiront de
« Constantinoble, et le te quitteray tout à ta voulenté et
« s'en yront mes gens ou païs de Parthie ; et pareille-
« ment si je te conquiers, je feraye de ton corps tout à
« ma vouIunté et s'en yront tes gens en leurs païs. »
— « Par ma foy, dist le conte de Flandres, je le
« octroye. » Et ainssi furent d'acord de combatre.
Lors s'en alla Baudoin adouber et Guillaume de Gavre
se voulloit combatre au paien pour le conte : mais le
conte n'en voulsit rien faire et le conte de Flandres
monta à cheval et pria à ses gens qu'ilz voulsissent
prier Dieu pour luy et que s'il estoit desconfist qu'ilz
s'en retournassent en Flandres et que ainsi l'avoit-il
promis au payen. Et fist promettre à ses gens que se
ainsi advenoit qui fust occis, qu'ilz obéissent à Guil-
laume de Gavre et quant ilz seroient retournez en leurs
païs de Flandres, que il espousast Marguerite sa puis
née fille, et voulst que elle eust de ses XIIII. contés
quatre les meilleurs : c'est assavoir Haynaut, Cambre-

sis, Tarache et Vermendios. Et si je puis conquerre le payen, vous vous en viendres avecques moy conquerre le Saint-Sépulcre : et luy accordèrent ses gens qu'il luy feroient voluntiers tout à sa volunté. Or s'en alla le conte Baudoin combatre au souldan de Perthie. Et quant Acquillan le vit, il luy dist qu'il estoit moult fier qui ainssi le venoit combatre à luy seul : « Mais, « dist-il à Baudoin, je me suis advisé que c'est pour le « noble blasson dont tu es paré, le quel tu ne porteras « jamais en Flandres : mais sera porté de moy, à qui « il est de droit héritage. » — « Voyre ce, dist Bau- « doin, si vous le conqueres. » Adonc s'entrecou-rurent sus et brisèrent leurs lances l'ung sur l'aultre, sans plus en faire conte. Et quant la noble empererie sceut l'entreprise, se pria Dieu pour le conte Baudoin de Flandres et eut espérance que s'il gaignoit la bataille que encores seroit-il son mary et la délivreroit des mains des Sarrazins. Et ainssi fut, car Acquillan fut vaincu par la grace de Dieu et lui dist Baudoin que s'il se vouloit baptiser, qu'il luy laisseroit la vie : mais le traistre payen ne s'i voulut onques consentir. Ainsi luy dist que s'il luy vouloit laisser la vie, qu'il luy don-neroit tant d'or et d'argent et de chevance, qu'il luy vouldroit demander. Et Baudoin respondit qu'il n'en feroit riens et qu'il estoit asses riche et qu'il n'avoit mestier du sien. Si tira Baudoin ung couteau et le frappa tellement qu'il l'occist. Et quant les Sarrazins virent leur seigneur mort, ilz se voulurent desrangier :

mais ce fut à tart, car les Flamans ne le voulurent pas endurer : ains allèrent contre les Sarrazins moult fièrement. Et Guillaume de Gavre emmena Baudoin en ses tentes pour faire adouber ses plaies et les Flamans tindrent les champs contre les Sarrazins, si notalement que les Sarrazins furent vaincus et s'en fuyrent et entrèrent en mer ceulx qui peurent, et le demourant fut mort : ainssi furent les Sarrazins rués jus.

Comment, quant Baudoin eut conquis le Sarrazin Acquillan, entra en Constantinoble.

Baudoin et ses gens, après la noble victoire qu'ilz eurent sur les Sarrazins, et qu'ilz eurent recueilly leurs arnois et richesses des Sarrazins qui s'en fuyrent, entrèrent en la ville de Constantinoble, où ilz furent noblement repceuz et fist l'empererie bel acueil à grant honneur et révérance au conte de Flandres et à tous les nobles chevaliers : « Par le Dieu de paradis, « dame, dist Baudoin, ce voaige a esté entrepris pour « l'amour de vous : car le Pape le me commanda, au partir « de Rome, et estoit mon chemin ordonné pour aller au « Saint-Sépulchre : mais je ay accompli premier cestuy « voiage, et si me dist le Pape que, si je povoye garantir « vostre corps et vostre pais, que je vous prinsse à femme, « ce estoit vostre plaisir. » Et quant la dame l'entendit, si se print à rire et dist à Baudoin : « Je fuz à vous aultres « fois présentée de mon père le roy de France : mais

« adonc le marchié ne fut point parfait, et puisque
« nous deux sommes à marier, j'en diray mon advis;
« et de ce que vous me dictes je vous dis grant mercy.
« Et si en remercie le Pape qui s'en est entremis et vous
« dis bien que j'en vueil faire tout ce que m'en sera
« conseillé et tantost je vous en donneray responce. »
Tantost prinst conseil la noble Dame avecques les plus souffisans de sa court qui à ce consentirent, disant que mieulx ne pourrait trouver en ce monde; ou quel mariaige elle ottroya, et en furent faites les nopces moult richement. Et noblement fut le conte de Flandres empereur de Constantinoble et avecques ce estoit seigneur de XIIII. contés. Ledit Baudoin demoura avecques sa femme certain temps et ains troys moys accomplis, elle fut ensaincte d'enfant: mais au bout de quatre moys Baudoin ne vouloit plus séjourner en Constantinoble, et eut volunté d'aller conquerre le Saint-Sépulcre et prinst congié de sa femme et ordonna son ost et entra en mer avecques quarante mille hommes et luy pria l'empererie qu'il luy pleust retourné tantost par devers elle.

Comment Baudoin conte de Flandres se partit de Constantinoble et s'en alla en Jhérusalem.

Mais ains que Baudoin eust passé la mer, la bonne empererie morut: et quant il eut passé la mer, il prinst terre et s'en vint devant Béthéléem et tantost prinst la

cité à force de gens et furent les Sarrazins tués et femmes et enfans : puis se partit Baudoin de Bétheléem et prinst son chemin droit en Jhérusalem, après qu'il eut séjourné xv. jours en Bétheléem. Jehan le conte de Blois, nommé Jehan de Haultefueille, qui avoit moult grant dueil de ce que Baudoin conte de Flandres ne l'appelloit en aulcuns de ses conseilz, fut moult marri envers le conte de Flandres, et pource qu'il ne fasoit compte de luy, dist à luy mesmes : « Par Dieu, je me « repens que je vins oncques avecques ce conte de Flan- « dres, car il est trop orguilleux, ne jà fort aux Flamans ne « portera honneur et je suis hault gentil-homme plus « que ilz ne sont ; j'ay amené avecques luy maintz « hommes que le roy me bailla et luy avons tant aidé « que il y appert, car, par nostre aide, il a ce qu'il a : « mais oncques en sa vie, il ne m'en mercya, ne « oncques devant Constantinoble honneur ne me porta ; « ne à moy, ne à mes hommes ung denier ne me donna : « je suis serf par tout où il va, et ne me sçay nul gré de « chose que je luy face. Il jure Dieu qu'il conquerra la « cité de Jhérusalem et que il se feray roy coronné, et « s'il le peult ainssi faire, il deviendra si fier et orguil- « leulx qu'on ne pourra à luy durer. Mais par celluy « Dieu qui me créa, j'ay en pensée telle chose, dont « son orgueil sera rabessé et en sera parlé, mille ans « après ma mort. » Le conte Baudoin et son ost vindrent devant Jhérusalem et là estoit ung souldan nommé Dalphorot, qui avoit ung filz nommé Saladin. Et tantost

vint au souldan une espie qui luy dist : « Sire, que faictes-
« vous ? pour vray, les Cristiens viennent devant vous
« et vous veulent asséigier et sont bien cent mille et
« ont prinse la cité de Bétheléem. » Lors le souldan
fist assembler ses gens et yssurent bien xx. mille de la
cité et allèrent contre les Cristiens et y eut fière
rencontre d'ung cousté et d'aultre : mais Jehan de
Haultefueille conte de Blois pour sa trahison se retira
luy et ses gens, car il hayoit tant le conte de Flandres
qu'il ne frappa oncques coup, et eust bien volu que le
conte eust été occis, et dist que ce seroit grant dommaige
que il eust tant d'onneur qu'il fust roy de Jhérusalem :
et tout ce disoit par raison. Mais non obstant le conte
Baudoin et ses gens firent tant que la force fut leur et
y eut des payens bien xx. mille morz et couvint que
le souldan et ses gens se retirassent en la cité et jura
Mahon que, pour destruire les Cristiens, il demande-
roit son oncle le souldan de Parthie et le souldan de
Mesques et l'admiral d'Orbie. Adonc Baudoin fist dres-
sier ses trefz et mist le siège devant Jhérusalem : mais
Jehan de Haultefueille pour accomplir sa mauvaise
volunté pensa tout au contraire.

Comment Jehan de Haultefueille, conte de Blois, alla en Jhérusalem pour trahir le conte de Flandres.

Jehan de Haultefueille, conte de Blois, s'avisa d'une
grande trahison : il monta sur son cheval et s'en vint

à l'une des portes de Jhérusalem et parla au payens et leur pria qu'il le feissent parler au souldan pour son très-grant proufist. Lors ung payen s'en alla vers le souldan et luy dist qu'il avoit ung cristien à la porte qui veult parler à vous : et tantost le souldan alla par devers luy et Jehan de Haultefueille luy conta tout son à faire et luy dist : « Sire, si vous voules, vous arez demain « Baudoin, conte de Flandres, pour prisonnier et si « vous le poves avoir, vous pouvez bien dire que vous « avez le plus riche homme de Cristienté : car il est « conte de XIIII. contés, et encores depuis peu de « temps en sà, il a conquesté Constantinoble, et si vous « dy bien, sire, que si vous combates à luy ou que vous « luy menes guerre, que vous y perdres plus que vous « n'y gaigneres : car c'est ung des fiers hommes de « Cristienté, et pour ce, sire, qui m'a fait honte et « villenie, je me suis couroucé à luy : car il ne prise « nul qui soit vivant, tant est orgueilleux. » Et leurs paroles finés, ilz furent d'acord que le souldan, avec quatre mille hommes, yssirroyent de la ville et s'embucheroient près d'illecques et Jehan de Haultefueille ameneroit par trahison devant la ville le conte Baudoin à peu de gens, pour espier la cité de Jhérusalem, pour espier où elle estoit la plus feible. Et dit au conte : « Sire, « allons veoir les murs et les fossés de la ville, pour « veoir par quel endroit nous l'aussauldrons. » Le noble conte qui, point ne se doubtoit de la traïson, s'en alla à peu de gens avecques Jehan de Haultefueille

sur leurs chevaulx pour veoir les murs et les fossés. Et ainssi comme Baudoin eut passé le pas qui estoit déterminé en la trahison, et qui furent près de l'embuche, furent prins et emmenés comme vous ores.

Comment Baudoin et ses gens furent prins et emmenez prisonniers en Jhérusalem par la trahison du conte de Bloys,

Quant le conte de Flandres et ses gens furent ou lieu que Jehan de Haultefueille avoit entrepris avecques le souldan, il furent prins et saisis de toutes pars et furent menés en la cité de Jhérusalem. Et audevant du souldant vint son filz Saladin qui luy demanda de la besoigne et comment il avoit prins les Cristiens; si luy compta tout le fait, et comme Jehan de Haultefueille avoit trahy son seigneur. « Par Mahon! dist Saladin, « c'est ung faulx traistres, monstres le moy : sire, je « ay ung grant désir de le veoir, et s'il vous plaist, il « ne vivra pas longuement : car on ne doibt point gar- « der grandement ung traistre, car une autrefois bien « nous trahiroit, comme il a fait son seigneur. » Et tantost le souldan le livra à son filz qui présentement luy fist coupper la teste, et fut ce pour son loyer. Adonc furent les Cristiens moult esbahis et s'en tournèrent chacun en son païs, moult couroucés et dolens, dont il avoient perdu leur seigneur. Après ceste despartie, fut le conte de Flandres moult villainement empri-

sonné avecques LX. barons qui estoient avecques luy· en la quelle prison le conte de Flandres fut vingt et cinc ans accomplis. Et après que le conte de Flandres eut ainssi esté emprisonner, Bouchart d'Auvergne, à qui Baudoin avoit laissé sa terre à gouverner et ses filles à marier, fist tant qu'il eut compaignie avecques Marguerite, la plus née fille de Baudoin, et luy fist deux enfans masles, dont il fut grandement blasmé. Et Jehanne qui estoit aisnée garda bien son honneur et son corps entièrement et depuis fut aultrement mariée. En celluy temps y avoit en Portingal ung roy qui trèspassa qui avoit deux filz, l'ung nommé Tierry, et l'aultre Ferrant. Et quant leur père fut mort, la mère dist à Ferrant. « Beau filz, c'est raison que vostre frère soit roy de « Portingal; je vous prie et commande que vous ailles « en France devers le roy Philippe, et je luy sup- « pliray qu'il vous face chevalier et qu'il vous reteingne « devers sa court et vous le servirez bien et loyalle- « ment et de ce vous pourres mieulx valoir toute « vostre vie. »

Comment Ferrant de Portingal s'en vint en France devers le roy, le quel fut fait connestable.

Lors Ferrant de Portingal print congié de sa mère et s'en vint en France avec XII. chevaliers moult richement parés, et trova le roy à Paris et luy dist: « Sire, « je suis ung des filz au roy de Portingal, qui de ce

« monde est trèspassé; Dieu luy face mercy. Et suis
« nommé Ferrant et mon frère aisné est nommé
« Thiery et est roy de Portingal et la royne ma mère
« m'envoye par devers vous et vous prie doulcement
« qu'il vous plaise de moy retenir de vostre court. Et
« pour enseigne, elle vous envoye cestuy annel. » Lors
le prinst le roy et le regarda moult fort. Et quant il eut
bien regardé, il congneut bien que c'estoit l'annel que
jà pieçà luy avoit donné. Et dit à Ferrant qu'il le rete-
noit de sa court et qu'il luy feroit de grans biens, et
Ferrant se humilia à luy et luy promist et jura que il
le serviroit de tout son povoir. Et tantost le roy fist
Ferrant chevalier et le fist connestable de France à qua-
rante mille livres de gayges par an ; mais dist le roy :
« Je veulx que vous soyes premièrement informé d'une
« chose, c'est que clèrement vostre père, à qui Dieu
« face mercy, fut mon serf devers moy racheté, pour
« ce que je le secoury contre le roy d'Espaigne qui
« luy faisait grans guerres et aussi est vostre frère : si
« advises bien que vous gouvernes tellement que n'en
« debves estre blasmer. » — « Sire, de l'onneur que
« vous nous portes, je vous mercie et requiers à Dieu
« qu'il le vous vueille rendre : mais de ce servaige dont
« vous m'aves parlé, je ne sçay riens, ne je n'en suis
« informé et si ung aultre que vous le m'eust dit, je
« m'en fusse couroucié : et s'il vous plaist, sire, à tant
« vous desportes. »

Comment ung messaigier de Gascoigne vint dire au roy qu'il secourist son bon pais de Gascoigne, car le roy d'Angleterre y estoit entré.



En ce temps s'en vint par devers le roy ung messagier qui venoit de Gascoigne, qui apporta nouvelles au roy Philippes que le roy Jehan d'Angleterre estoit arrivé ou païs de Gascoigne avec bien XL. mille hommes. Quant le roy l'entendit, il fut moult yré, et pource que le roy d'Angleterre s'estoit vers luy parjuré, il voua à Dieu qu'il s'en repentiroit : et eut conseil de ses barons que il yroit contre les Anglois deffendre son païs de Gascoigne. Adonc Ferrant qui estoit connestable de France, fut ordonné de par le Roi à aller en Gascoigne avec deux mille chevaliers et x. mille hommes d'armes; et mena avecques luy ung moult noble chevalier pour

le conseiller nommé Guillaume des Barres : et s'en allèrent en Gascoigne, où ilz trouvèrent les Anglois, ausquelz il se combatirent vaillamment ; car Ferrant de Portingal eut la victoire et tua le conte de Clocestre et prinst prisonnié le roy d'Angleterre et luy promist qu'il seroit délivré de mort, en poyant ranson à son plaisir, et l'envoya devers le roy Phelippe qui estoit à Poitiers lui et ses quatre fils, dont l'aisné eut nom Loys, le second Phelippe, le tiers Alphons, et le quart Charles, que le roy ayma grandement. Et quant on eut amené le roy d'Angleterre prisonnier par devers le roy de France, Ferrant demanda ung don au roy, lequel luy octroya disant ainsi : « Très-puissant « prince, quant le roy d'Angleterre se rendit à moy, « je luy promis que nullement ne seroit mis à mort, « mais seroit délivré en poyant ranson. » — « Con- « nestable, si la tausses à vostre voulenté. » — « Adonc, « dist le roy de France au roy d'Angleterre, par Dieu! « roy anglais, vous estes parjure envers moy, deux « ou troys foys ; et, si estes par moy de mort reppité : « mais par Dieu! et par monseigneur Saint-Denis de « France! si ne fust pour l'amour de Ferrant de Por- « tingal, nostre connestable, vous ne retournassies « jamais en Angleterre, ne ne vous parjurassies jamas « envers homme ; mais j'ay mis tout le fait sur Ferrant « nostre connestable ; si faictes envers luy comme vous « verres estre bon à faire, et vuides bien tost de ma court, « car il me fait mal que je vous y voye tant demourer. »

Comment Ferrant délivra le roy d'Angleterre sans point poyer de ranson.

« Ferrant, dist le roy de France, délivres moy tost « de ce roy angloys, que mal fust il oncques ne. » — « Voulentiers, ce dist Ferrant, puis qu'il vous plaist. » Lors Ferrant dist au roy d'Angleterre : « Beau cousin, « or vous en alles en vostre terre et n'arrestes plus icy « et faictes de vostre ranson à vostre plaisir et ne soies « jamais si hardy que contre Francoys vous vous « esmouves aulcunement, car le tort en est vostre, et « ce que vous demandes est contre droit et raison. » Lors luy bailla le roy d'Angleterre la foy que ainssi le feroit-il : mais depuis il mentit sa foy et la parjura et fist ou royaulme de France moult de maulx. Et, après ce que le roy d'Angleterre s'en fut retourner en Angleterre, le roy de France s'en retourna à Paris. Et, en ce temps avoit à la court du roy ung chevalier flamant nommé Thierry de l'Escluse, qui s'en retourna en Flandres et trouva Jehanne la contesse à Burges. Laquelle luy demanda que l'on faisoit à la court à Paris. « Dame, dist-il, par le Saint-Sacrement ! il est venu « à la court du roy le plus bel chevalier qui soit soubz « le firmament, et se nomme Ferrant de Portingal et « l'a fait le roy son connestable, et si a prins par force « le roy Jehan d'Angleterre et occist en champt de « bataille le conte de Clocestre et si a délivré le roy « angloys, sans poyer ranson aulcune : et est plus

« grant quatre doigtz que nul chevallier de la court et est
« ung des plus hardis qui y soit et est filz du roy de Portin-
« gal, qui est trespassé n'a pas gramment, et si a ung
« frère nommé Thiéry qui est roy de Portingal. » Et
quant la dame ouyt le chevallier qui le louoit ainsi, elle
le commença à amer, et pensa comment il pourroit
estre son mary : et pour l'amour de luy appareilla son
bernaige avec vingt nobles chevalier et grant quantité
de dames et damoyselles à son devis, et s'en vint à la
court du roy à Paris et trouva le roy Philippes qui la
festoia moult richement. Et après luy parla le roy de
pluseurs choses et luy parla de son père, si elle en
sçavoit riens et elle luy dist que certainement il estoit
mort : « Dieu luy face mercy ! il est de nouvel venu
« troys chevaliers qui furent à son trespassement en la
« cité de Jhérusalem. » Ainsi le disoit la dame : mais ne
sçavoit pas qu'il fust encores en vie en la prison des
Sarrazins à dueil et à torment, et dist au roy : « Sire,
« je suis orpheline de père et de mère, et ay grand
« terre à tenir de vous et d'aultre gens, si vous en vueil
« faire la féaulté et les reveller, ainsi comme je doibz. »
Le roy la prist doulcement à hommaige, et quant la
dame eut fait les hommaiges, elle luy pria moult qu'il
la voulsist marier pour aider sa terre à gouverner.
« Dame, dist le roy, j'ay IIII. filz, prenez lequel qu'il
« vous plaira. » — « Sire, dist elle, la vostre mercy,
« je ne suis pas digne de aller si haultement ; je vous
« dy bien que je vouldroye bien estre ung peu plus bas

« mariée. Car je vous dis que j'ai ung peu la manière
« trop grande, et aussi suis moult courousseuse et il
« n'appartient pas à moy courocier à ung de vos filz;
« il ne me chault, se le mary que j'auray n'est guières
« riche; car je le suis asses, je ne demande fors qu'il
« desporte mes oultraiges. » — « Dame, dist le roy,
« demandes tel qu'il vous plaira, et prestement j'en
« feray bien l'accordance. » — « Sire, dist la dame, je
« vous demande Ferrant de Portingal. » — « Dame,
« dist le roy, il me plaist bien, tant plus auray-je
« d'amis. »

Comment Ferraut fut marié á la contesse de Flandres.



« Ferrant, se dist le roy de France, il vous couvient
« maintenant marier à la plus riche femme de cest siè-

« cle vivant; mais pour Dieu! je vous prie que vous « ne vous en orgueillisses point, ne ne rebelles aulcu- « nement contre Francoys, ne que vos voisins vous « déffoulles sans cause. » — « Sire, dist Ferrant, jà Dieu « ne plaise que je face tel oultraige; faicte de moy à « vostre voulenté et plaisir. » Lors les a fait le roy ensemble espousé et durèrent quinze jours les nopces et puis repçeut le roy le hommaige de Ferrant et des x. aultres contez, et puis s'en partirent Ferrant et sa femme de la ville de Paris, et s'en allèrent à Noyon, où ilz demourèrent deux jours et en prindrent les hommaiges et puis print son chemin droit en Flandres et alla par toutes ses contez et en prinst les hommaiges. Et puis s'en alla à Burges en Flandres, et manda seigneurs et barons et tous les conseilz des villes de Gant et d'Ippre, de Paupigne, d'Ardambloure, de Audenarde, de villes de Douy, de Courtray, de l'Esclouse et de la ville du Dam, et des aultres grosses villes de toutez ses contés. Et premièrement y vint le conte de Bouloigne, le conte d'Eu, le conte d'Aumerle, le conte de Ponthieu, le conte de Saint-Valléry, le conte de Guiennes, le conte de Holande et celluy de Zélande, qui tous firent à Ferrant hommaige et serment; et fut honoré des grans et des petiz; il aymoit Dieu et l'ésglise et gardoit bien justice et avoit bon sentement et ainsi se maintint bien et longuement; mais depuis il se fist honnir par son oultraige.

Comment le conte Baudoin fut délivré de prison de Jhérusalem.

En ce temps estoit encores prisonnier Baudoin le conte de Flandres en Jhérusalem, qui y fut vint et sinc ans; et en icelluy temps mourut Dalphorot, roy de Jhérusalem, qui avoit tenu en ses prisons Baudoin, conte de Flandres. Et demoura Saladin son filz qui fut coronné Souldan de Jhérusalem et aussi la très-grande joye qui fut à son coronnement, et aussi il deslivra tous les prisonniers cristiens que son père avoit tant tenus emprison : et aussi fut Baudoin deslivré. Et le fist revestir luy et ses aultres chevaliers moult noblement et leur donna à boire et à mengier tout à leur talent, et si leur fist bailler une nef toute appareillée, pour passer la mer, et leur fut garnie de toute vitaille; et si leur bailla-on asses or et argent. Lors partit Baudoin et ses compaignons, sainglant par la haulte mer et tant naigèrent, qu'ilz arrivèrent au port d'Atren; mais pour leur fortune leur nef fut périe, et n'en eschappa fors le conte Baudoin; mais il luy vaulsist mieulx qu'il se fust noyé avecquez les aultrez, car depuis sa fille le fist pendre en Flandres pour sa cruaulté.

De lendemain le conte Baudoin trouva ung marchant qui s'en vouloit aller droit au port de Marseille, dont luy pria Baudoin que, pour Dieu, il le vousist mectre en sa nef et le voulsist mener à Merseille. Et yssit Baudoin de la nef au port de Marseille, car le marchant le

mena jusques audit lieu et luy bailla au départir dix soulz pour l'amour de Dieu et tant chemina Baudoin, quérant sa vie, qu'il arriva à Tournay en Flandres, et ung dimenche matin, en l'an de grace mille deux cens neuf, environ l'ascencion, et n'avoit vestu que une povre cocte par dessus son pourpoint. Et estoit saint par dessus et portait ung bourdon en sa main, et son visaige munssoit dessoubz son chapperon, affin qu'il ne peult estre congneu. Le conte Baudoin encontra ung homme de la ville et luy demanda, qui en estoit prévost; et on luy dist que c'estoit Richart du Parc et luy monstra l'on sa maison et Baudoin y alla tout droit. Et luy dist le conte Baudoin : « Prévost, par la « foy que doy à Dieu, je n'ay or, ne argent; donne « moy ung repas, car il y a deux jours que je ne man- « gay à demy. » — « Vous en aures, dist le prévost, « asses et largement, pour l'amour de Dieu première- « ment, et pource que vous ressembles si bien ung « homme qui me fist tant de biens en ma jeunesse et « avoit nom le conte Baudoin de Flandres : mais je « croy qu'il soit mort en Jhérusalem. » — « Par ma « foy! dist Baudoin, je croy que c'est moy. » Lors ledit prévost fist mengier Baudoin devant luy, sur une petite table et aussi bien le regarda moult fort et puis luy dist et aussi le araisonna, quant il eut bien beu et mengié : car le conte Baudoin s'en vouloit aller, mais le prévost luy dist qu'il ne se hastat et qu'il parlast ung peu à luy, en une chambre en laquelle nulli ne les

oroit : « Preudomme, dist le prévost, je te conjure de
« Dieu et de la doulce Vierge Marie, que tu me dies
« ton nom et le païs don tu viens et dont tu es. » — « Par
« ma foy, dist Baudoin, vous en sçaves le vray : je
« suis le conte Baudoin de Flandres, qui pièca me
« partis pour aller en Jhérusalem, et m'en allay à
« Romme pour avoir absolucion, et puis m'en allay à
« Constantinoble, où je conquis Acquillan et prins
« l'empererie à femme; elle ne vesquit guierez : Dieu
« luy face mercy! et puis passay devant Jhérusalem,
« où je fus trahy par Jehan l'auvergnois, le sire de
« Haultefueille, et pour la trahison qu'il avoit faicte
« de moy, le souldan Saladin luy fist coupper la teste
« et moy fus emprisonné, où j'ay esté quinze ans. »
Ainssi compta tout son affaire au prévost et le pria pour
Dieu qu'il le voulsist céler, et aussi qu'il luy dit que
fasoient ses deux filles en sa terre, et comment il pourroit ravoir la seignourie. Et quand le prévost eut ouye
la response du conte, il commenca fort à plourer et luy
cheut au piedz et luy dist comme Jéhanne sa fille estoit
mariée à ung noble vassal nommé Ferrant de Portingal,
que luy avoit donné le roy de France, lequel est conte
de Flandres, et est la terre par luy gouvernée. « Mais
« Marguerite, vostre fille, c'est mal portée; car elle a
« aymé Bouchart et en a eu deux filz et ne la point
« espousée; et pource je doubte que ce Ferrant et Bouchart sçavoient voustre venue, que ilz ne seroient
« jà joyeulx et y pourroient pourveoir par aulcune

« malice ; et pource seroit bon, dist Richart, que cest
« chose fut saigement menée et vous conseille que vous
« demoures cy endroit avecques moy en mon hostel,
« jusques à la feste de Saint-Jehan en esté, que le conte
« Ferrant aura assemblé à Lisle sa noble baronnie, où
« ilz doibvent faire une grande solennité et je vous
« meneray là à vingt ou à trente hommes bien ordon-
« nés, et si je puis tant faire que les princes et barons
« vous aient bien ravisé, vous pourres asses légière-
« ment ravoir voustre bonne seignourie, aussi avecques
« leur conseil et à leur aide. » — « Par Dieu! dist Bau-
« doin, vous dictes bien, j'en feray tout à vostre vo-
« lenté et gardes que la chose soit bien tenue en secret. »
Mais il y eut une jeune fille de dix ans en l'ostel qui estoit couchée sur ung lit qui ouyt tout ce que Baudoin et son père avoient dist, et vint à sa mère, et luy dist :
« Madame, celluy homme qui est aujourd'huy venu
« céans, fut jadis conte de Flandres et se nomme Bau-
« doin : et dist qu'il vient d'oultre mer, où il a esté em-
« prisonné quinze ans et dist qu'il raura sa terre, s'il
« peult. » — « Beaulx sire Dieu! dist la dame, tu en
« soyes adourée : c'est le bon conte dont mon mari
« fust tant aymé. » Et ne se peult tenir qu'elle ne le dist à ses commères et ainssi de l'ung à l'aultre, fut le fait révélé et tantost la cité de Tornay en fut toute commune.

Comment la contesse de Flandres envoya quérir le prévot de Tornay pour enquérir la vérité de son père, qu'elle avoit ouy dire qu'il estoit eu l'ostel du prévost.

En ce tempz estoit la contesse à Lisle en Flandres, à la quelle l'affaire fut compté ; et quant elle sçeut ses nouvelles, elle en fut moult dolente et courroucée et envoya tantost ung messagier par devers le prévost de Tournay et luy manda qu'il venist par devers elle, disant que elle avoit moult à besoingner à luy. Lequel alla tantost devers elle à Lisle en Flandres, et luy dist ainssi la dame : « Prévost, je vous ayme moult loyalle-« ment, et si je vis longuement, je vous feray riche « homme ; je vous ay envoyé quérir pour ce que l'on « m'a dist que vous aves avecques vous mon père qui « pièca s'en alla sur Sarrazine gent, et pource, prévost, « que vous m'en diez le vray. » — « Dame, ce dist le » prévost, de ce ne scay-je riens, mais j'ay en mon hostel « ung preudomme qui vient d'oultre mer, sans or et « sans argent, lequel j'ay moult enquis de vostre père : « mais il m'a juré qu'il n'en sçait riens. » — « Prévost, « dist la dame, vous aves tort et ne m'en celes riens ; « je sçay bien de vray que c'est mon père, car je vous « prometz qu'il raura sa terre, ne ne jamais Ferrant « ne moy n'en tiendrons plain pié, se ce n'est par son « vouloir ; et pource que le conte Ferrant est en Ho-« lande, où il fait jugement des Frisons qui luy avoient

« fort mesprins, je vueil parler à mon père, ains qu'il
« reviengne : et pource je vous prie que l'amenes has-
« tivement et luy feres changier son nom et luy dires
« qu'il se nomme Bertran de Ray, affin que nullement
« il ne puisse estre cougneu ; car Ferrant est si trasaymé
« des grans et des petis, que l'on pourroit bien tuer
« mon père, pour l'amour de Ferrant. » Et tout cela
disoit la dame pour trahison, affin que le prévost
amena le père d'elle plus curieusement. Lors ce partit
le prévost de la dame, et s'en alla à Tournay et tantost
fist aprester Baudoin pour mener devers sa fille, et luy
dist qu'elle luy avoit promis que il rauroit sa terre,
mais qu'il l'amenast par devers elle ; et luy dist que luy
couvenoit qu'il muast son nom et qu'il le nommast
Bertran de Ray. Ausquelles choses Baudoin se consentit.
Si se partirent le lendemain luy et le prévost avecques
dix hommes tant seullement. Et quant Jehanne, la
contesse, sçeut leur venue, elle vint contre eulx et se
tira vers son père et luy demanda : « Beau preudoms,
« comme est vostre nom ? » — « Dame, dist, j'ay nom
« Bertran de Ray, qui suis venu par vostre commen-
« dement. » — « Preudoms, dist la dame, bien vien-
« gnies vous. Or vous en alles en vostre hostel, et venes
« quant je vous manderay. »

Comment le conte de Flandres fut prins et fut pendu par le commandement de sa fille.



Jehanne la contesse se advisa d'une grande trahison, car elle fist armer vingt hommes qu'elle fist mectre en ung aguet pour Baudoin, quant il viendrait par devers elle et leur donna à entendre que le Pape luy avait mandé que ung homme, nommé Bertran de Ray, qui avoit trahy Romme, quelque part qu'il fust trouvé, qu'il fust prins et pendu ; et leur dist de son père que c'estoit ycelluy Bertran. Lesquelz firent son commandement et le prindrent en luy disant qu'il s'en yroit avecques eulx et qu'il avoit mains hommes murtris et tués et qu'il en seroit pendu et trainé. Et quant le prévost vit l'adventure, il en fut moult dolent et leurs dist : « Beaulx seigneurs, et que vous a cestuy homme mes-

« prins ? menes-le devers la dame, et s'il a riens forfait,
« si l'accuses devant elle, et s'il ne vous sçet respondre,
« et la dame le vous commande, si en faictes voustre
« voulenté. » Lesquelz furent désobéissans et dirent
au prévost qu'ils n'en parlast plus. « Par Dieu, dist le
« prévost, vous mesprenes ; car vous ne sçaves qui
« est celluy qui est demené ainssi laydement sans cau-
« ses et le ravises très mauvaisement. Et puisqu'il est
« ainssi que vous ne vous en voules déporter, je vous
« notiffie pour vray que c'est Baudoin, conte de
« Flandres, le père de madame la contesse, qui pièca
« s'en alla sur les Sarrazins oultre mer, où il a esté
« emprisonné xx. et sinc ans, qui par la grace de Dieu
« s'en est retourné par deçà et pour ce je vous prie
« que ne lui faces plus de desplaisir, car il est vostre
« droit seigneur. » — « Certenement, dirent-ilz, pré-
« vost, vous mentes ; car c'est Bertran de Ray, le trais-
« tre parjure, pour qui le Pape de Romme, a esté tra-
« hy ; car madame la contesse en a eu naguières lettres
« du Pape et mande le Pape que quelque part qu'il
« soit trouvé, qu'il soit prins et mis à mort. » — « Par
« Dieu ! dist le prévost, non est : c'est le bon conte
« Baudoin. » Mais nonobstant pour chose que le pré-
vost dist, ils ne le voulurent oncques laisser, et le me-
nèrent tantost devers la halle de Lisle en Flandres et
fermèrent les portes de la halle et en boutèrent hors le
prévost et tous ses gens ; lequel prévost en fut moult
couroucé et s'escria à haulte voix : « Ha ! bonnes gens

« de Lisle, pour Dieu! vueillez secourrir vostre bon « conte Baudoin qui est en péril de mort et qui est « faulcement accusé. » Et tantost la commune de Lisle courut à la porte des halles et crioient pour Dieu que l'on ne fist mal au conte Baudoin : mais nonobstant ce, les traistres qui le tenoient ne voulurent riens faire; mais lez traistres le pendirent par le col à ung dez boutz de la halle et illec le firent morir laidement sans jugement : car se ilz ne l'eussent fait, Jehanne la contesse, lez eust fait morir. Et tantost que le conte fut pendu, ung sergant saillit aux fenestres et s'éscria à haulte voix : « Or ouës! or ouës! de par monseigneur le conte Ferrant et de par madame la contesse, nous faisons « assaivoir à tout le peuple petis et grans, que l'omme « qui a esté prins par nous est Bertran de Ray, qui est « banni de Rome qui trahit les Rommains et le Pape; « et pource le Pape a mandé naguière à madame par « ses lettres, que s'il estoit trouvé en sa terre, qu'il fust « tantost prins et pendu, et que elle le fist publier par « tout son païs : et pource, l'on vous commande que « vous vous en ailles en vostres maisons, sans plus tenir « compte de la chose. » Et tantost la commune de la ville s'en partit d'illecques, pource qu'ilz doubtoient trop la contesse Jehanne; et tantost ceulx qui avoient pendu le conte Baudoin yssirent des halles et tuèrent le prévost de Tournay et toutes ses gens. Et quant le fait fut ainssi advenu, plusieurs des gens de la ville s'en vindrent par devers la contesse et luy comptèrent

comme le fait estoit advenu, et elle respondit: « Beaulx « amis, ne vous en chaille, ne ne vous en esmaiez « aussi de riens: car certainement ce n'estoit pas le « conte Baudoin mon père, aincoys estoit ung traistre « nommé Bertran de Ray, qui avoit trahy le « Pape et les Rommains; et pource, je l'ay fait ainssi « morir et vous en taises et n'en parles plus. » Mais pour vray atant ne souffit-il mie à la faulce dame se son père fut mort, aincois le fist despendre et charger sus une charrete et le fist porter auprès d'une abbaïe nommée Loz en Flandres, où il fut de rechief pendu. Oncques mais corps de prince ne fust si villainement desmené. Après que il y eut esté ainssi pendu, l'abbé de Los et tout son couvent allèrent faire despendre ledit conte et l'emportèrent en l'abbaïe et illecques l'allèrent enterrer moult honorablement et le mirent en un moult riche et noble circueil, en estat de chevalier, tant seullement pource qu'ilz doubtoient le courroux de la contesse. Et tantost monta à cheval l'abbé de Loz avecques deux de ses moynes et s'en vint ledit abbé deverz la dame et luy dis : « Madame, je prens sur mon ame « que celluy homme qui ainssi a esté murtri au gibet « estoit vostre père, le bon conte Baudoin; mais faul« cement vous l'aves fait morir. » Et la contesse luy respondit que elle n'en sçavoit riens, et que il s'estoit nommé vers elle Bertran de Ray; que pour celle cause l'avoit-elle fait pendre et que Bertran de Ray, comme le Pape luy avoit rescript, avoit trahy les Rommains et

pour celle cause, il avoit esté ainssi fait morir. Incontinent la dame fist venir charpentiers, massons et aulters et fist faire ung hospital de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas, qu'elle fit moult richement fonder et ordonna prestres pour prier pour l'ame de son père; mais encores doubtoit-elle que ce ne fust-il mie, dont il luy mescheut en la fin de ses jours.

Comment la contesse de Flandres dist à Ferrant son mari, conte de Flandres, la manière comment elle avoit fait morir son père Baudoin.

Ferrant, le conte de Flandres, en ce temps s'en estoit allé en Hollande contre les Frisons : si s'en retourna en Flandres et luy et tout son ost. Et quant il fut en Flandres, la dame luy dist une fois coyment. « Ferrant, beau « sire, vous me debves bien aymer, car vrayment pour « l'amour de vous, tant que vous aves esté dehors, j'ay « fait mourir mon père qui estoit venu d'oultre la mer, « affin qu'il ne vous ostat vostre conté de Flandres et « les aultres terres que vous tenes. » Et quant Ferrant l'entendit, il luy dist : « Très mauvaise femme, es-tu si « oultre cuidé, que tu as fait mourir ton père? Par « Dieu! ainssi feroie-tu de moy voulentiers. » Le conte de Flandres tira ung couteau et en voulst frapper la contesse : mais ses gens saillirent sus et luy ostèrent le couteau, et tantost la dame s'enfuit à Bruges et se mist en une abbaie, où elle conversa moult longuement et puis après, on fist la paix d'entre eulx deux

et furent de bon accord. En ce temps fut aporté au roi d'Angleterre ung autour tout blanc, le plus bel et le plus merveilleux qui oncques fust, ne eust esté veu. Si s'en esbatit longuement le roy d'Angliterre, et quant il s'en fust bien esbatu à son plaisir, la royne d'Angliterre luy dist : « Sire, vous vous estes bien esbatu « de cestuy oysel, et si grant seigneur comme vous « estes, ne doibt pas si longuement, ne tant aymer « ung cheval ou ung oysel, s'il n'a à qui il donne, ou « en face ung bon amy, qu'il puisse meurir ou empirer : et pource, sire, je vous conseille que cestuy « oysel vous envoyes à Ferrant de Portingal, le bon « conte de Flandres. » Adonc le roy d'Angleterre luy dit : « Dame, vous dictes bien ; car c'est homme du « monde qui me peult nuyre et qui plus me peult aider « ou royaulme de France. » Et tantost appella Henri le « conte d'Arondel et luy dist : « Henri, il convient « que vous prenes le blanc autour et que vous passes la « mer et que vous le portes de par moy au noble conte « Ferrant de Portingal conte de Flandres. »

Comment le conte d'Arondel apporta au conte Ferrant de Flandres de par le roy d'Angleterre l'autour blanc.

Lors monta le conte d'Arondel en mer et s'en vint en Flandres et présenta au conte de Flandres l'autour blanc, et luy dist que le roy d'Angleterre le saluoit et luy envoyoit celluy autour blanc. Le conte de Flandres en

fut moult joyeuix et festoia le comte d'Arondel grandement : et, quant il s'en voulut aller, il luy dist qu'il le recommandast au roy d'Angleterre et que s'il avoit aulcunement à besongnier de luy, que il luy aideroit de tout son pouvoir de trente mille hommes, s'il en avoit à besoigner. Et quant il fut en Angleterre, il dist au roy comme le conte de Flandres avoit eu grant joye de l'oysel, et que s'il avoit à besongnier de luy, qu'il luy aideroit de trente milles hommes. Ferrant, le conte de Flandres, s'esbatit par aulcun temps de l'oysel et l'ayma moult; car il n'avait nul si bon. Et ung jour estoit avecques luy la contesse qui luy dist : « Sire, il me « semble que vous obliés trop longuement le noble roy « de France, lequel vous maria tant haultement, que « vous estes conte de Flandres. Vous le deussies plus « honorer, que nul de vos amis : je vous prie que il « vous plaise de luy envoier celluy oysel, où vous aves « longtemps prins vostre esbatement. » — « Par Dieu dist Ferrant, vous dictes bien. » Si appella six chevaliers des barons de sa court, qui tous estoient natifs de Flandres, du païs d'antour, dont l'ung fut nommé le sire de Tournay, le second Henri, sire Chuc, le tiers Guillaume de Gavre, le sire de Saint-Venant, le chatellain de Bergues et Robert, seigneur de Roncy. Ces six chevaliers furent envoiés en France de par le conte de Flandres, pour présenter au noble roy de France l'autour blanc que mal fust il oncque congneu.

Comment Ferrant, conte de Flandres, envoia au roy de France l'autour blanc.

Si vindrent tous six devers le roy à Paris, mais ilz ne y trouvèrent pas le roy, car il s'estoit allé esbatre à Laigni-sur-Marne. Et tantost les chevaliers dessus nommés s'en allèrent à Laigny, devers le roy, et trouvèrent le roy près de là, où il s'esbatoit à voller; et estoit avecques luy le conte d'Estampes, Hue, le conte de Saint-Pol, Guillaume de Montegny, Guillaume des Barres, son maistre faulconnier, qui chassoient en rivières avecques luy; mais encores n'avoient ilz riens prins, pour ung grant aigle qui les suivoit de trop près, dont le roy estoit moult dolent. Et là arrivèrent les chevaliers flamans qui firent présent au roy de l'autour blanc de par le conte de Flandres, et le roy repçeut l'autour moult doulcement et le commença à plainer et prinst le gant et le mist sur sa main et mercia moult doulcement le conte de Flandres de ce gracieulx présent, et dist. « Ferrant ne m'a pas oblié, » et que s'il avoit mestier du roy et de sa gent, qu'il en estoit tout à son bon commandement. « Par Dieu! dist le roy, nous n'avons « oysel qui aujourduy prinst riens: et pource nous « voyons là ung héron qui se doubte forment des « oyseaulx, nous lerrons aller sur luy l'autour. » Et quant le noble conte de Saint-Pol, entendit le roy qui sitost voulut laisser aller l'oysel, si luy dist: « Sire, le « conte de Flandres vous a envoyé ce noble oysel, pour

« vous esbatre : vous ne le debvez par sitost laisser « aller. Sire, plaise vous de vous desporter de ce vol : « vous voies l'aigle, qui par Bestial est nommé roy des « oyseaulx, qui ne fait que tournoyer pour dessirer « vos oyseaulx et pour les affoller ; et le autour blanc « est si bon, comme l'on dist, et vous le laisses aller ; « il ne le daignera reffuser, et ainssi le pourroit l'aigle « par force occire et destranchier. » Lors, respondit le roy. « J'ai ouy par plusieurs foys racompter que « l'aigle est roy par dessus tous les oyseaulx, comme aussi « il est prouvé par le livre du Bestiaire, et que l'on peult « comparer l'autour blanc à l'aigle, et pource je vueil « laisser aller l'autour blanc contre l'aigle, et met ung « exemple, se ung conte oseroit aller à l'encontre d'ung « roy. » — « Sire, ce dist le conte de Saint-Pol, contre « vostre volenté ne vueil point aller ; or, en faictes « vostre volenté. »

Comment le roy laissa aller l'autour blanc.

Adonc osta le roy lez giez à l'autour et si le laissa aller : et les varlés de la faulconnière firent tantost souldre le héron, et l'autour volle après qui bien le cuida attraper ; mais l'aigle se dressa tantost devers l'autour blanc, et quant l'autour blanc l'apperçeut, il laissa le héron aller et se retourna devers l'aigle et s'entre-coururent l'ung contre l'aultre des piedz et du bec, si fort, qu'ilz s'entre arrachèrent les plumes l'un à l'autre. Et le regardoit moult le roy et les aultres chevaliers ;

mais l'autour fut le plus fort et sçeut mieulx se garder, tant que par force de plumes, il surmonta l'aigle et puis se ravalla par telle manière que il fist l'aigle verser troys foys par devant le roy : et se courouca le roy de ce que l'aygle, qui est roy des oyseaulx, se laissa ainssi surmonter à l'autour.

Et après s'en tourna l'aigle et n'osa illec plus demourer et s'en fuit pour se saulver ; mais l'autour ne le daigna plus poursuivre et s'en alla au héron et l'abbatit soubz luy et l'estrangla. Mais l'aigle fut en son aguet et choisit son adventaige et vint sur l'autour et sur le héron ; tellement le frappa l'autour avecques les pieds, si que l'autour ne se peult oncques aider et l'emporta sur ung arbre et illecques le mist à mort, voyant le roy et tous les chevaliers. Dont les chevaliers flamans en furent moult courocés et s'en retourna le roy à Laigny-sur-Marne et mena avecques luy les chevaliers flamans pour lez festoier. Si les fist seoir auprès de luy à la seconde table ; et, entre deux mès, le roy parla à eulx et leur dist : « Beaulx seigneurs, quant vous seres par de là en la « terre de Flandres, vous pourres bien dire à Ferrant « toute l'adventure de l'autour blanc, et comme je suis « bien doulent de avoir perdu son présent : mais c'est, par « ma foy pource que j'ay pour ce laissé l'oisel. Si vous « prie que m'en excuses envers luy. » — « Sire, dirent les « Flamans, il n'y a chose dont vous soies blasmé. « Le « conte de Saint-Pol commenca à escouter ces motz et dist « au Roy : » Sire, je vous ay a racompté par l'exemple du

« Bestiare aulcuns des faitz des oyseaulx et que l'on peult « sur ce adviser. » — « C'est vray, dist le Roy, y sçaves « vous que adviser ? si vous y sçaves riens, ne le scelles « point. » — « Par ma foy ! dist le conte de Saint-Pol, « nenny, quant au vray dire : mais l'on peult figurer « sur ce fait que le roy d'Angleterre ne vous ayma point, « quand il fist présent à Ferrant, conte de Flandres, « le blanc autour et ne le luy envoya fors pour soy allier « à luy, affin qu'il luy soit aydant contre vous, pour « grever le royaulme de France ; et les verres tantost « alliés ensemble, et entrer en vostre terre et y mectre « feu et flambe. Et vouldra Ferrant à votre corps jouster, « et par troys fois vous fera à terre verser, et à la qua- « trièsme, vous couviendra retraire pour doubte de « luy et vous en fuyr pour saulver vostre vie : mais après « il s'en pourra vanter qu'il en mourra à la fin. C'est le « signe et la figure que l'on peult jugier de ce fait. » Et quant le roy eut entendu la parolle du conte de Saint-Pol, il se courouca contre luy, et luy dist : qu'il laissast à parler de ses sors, et qu'il ne deust pas dire ses parolles devant luy, ne en sa présence, ne deviner ses sors si haultement et publiquement ; et qu'il tenoit de luy le plus de son tenement et estoit per de France : » Et en- « cores, dist le Roy, y a il plus, que Ferrrant est mon « serf, si fut son père Clément de Portingal, et ainssi « je ne pourroie croire que Ferrant eust coraige de moy « grever aulcunement. » Les chevaliers flamans entendirent cestes parolles qui en furent moult dolens ; et s'ilz

eussent osé parler, ils en eussent respondu au roy et faisoient semblant de mengier, mais ilz n'en avoient aucun talant.

Comment les chevaliers flamans qui avoient porter l'autour blanc prindrent congié du roy et s'en allèrent.

Et, quant les tables furent ostées, les messaigiers allèrent devers le roy prendre congié moult débonnairement, et leur dist le roy : « Je vous prie que vous me salues « Jehanne la contesse et Ferrant son mari, et luy dictes « que je le remercie plus de cent foys du blanc autour « qu'il m'envoya et luy dictes qu'il me tiengne ce qu'il « me promist, quant luy fis espouser Jehanne, la con- « tesse de Flandres : c'est que jour de sa vie ne seroit « nuysant au royaulme de France, et qu'il s'en garde bien « et que je luy deffens que ilz ne face point d'aliance « avecques le roy d'Angleterre, car il luy seroit du pis. » Les messaigiers promisdrent au roy qu'ilz luy feroient bien son messaige et luy diroient tout ce qu'il leur avoit dit. Lors le roy appella le conte d'Estampes et luy dist. « Alles à nos estables, et donnes à ses six cheva- « liers six des meilleurs chevaulx qui y soient. » Et ainssi le fist le conte d'Estampes et présenta aux six chevaliers les six meilleurs chevaulx; mais ilz ne les daignèrent prandre, mais les reffurent moult orguilleusement et dirent qu'ilz ne les prendroient point et qu'ilz en avoient asses.

Comment les messaigiers flamans s'en partirent de Paris et s'en retournèrent en Flandres.

Les messaigiers se partirent de Paris et ou III. jour arrivèrent en Flandres et allèrent à Vimandable, où estoyent le conte et la contesse : mais ilz passèrent si despiteusement par devant le conte, qu'ilz ne daignèrent oncques parler à luy, et s'en allèrent boucter en une chambre. Et quant Ferrant vist la chose, il s'en esmerveilla fort, et dist à la contesse moult aigrement : « Dame, il semble que nos chevaliers soyent couroucés : « alles parler à eulx et sçaiches pourquoy ilz n'ont par- « ler à moy et me dictes leur responce. » Jehanne, la contesse de Flandres, s'en alla devers les chevaliers et leur dist : « Seigneurs, comment fait le roy de France et « ses IIII. filz et pourquoy n'aves vous parlé au conte ? « il en est moult couroucé. » Lors, respondit le sire de Tournay, moult aigrement : « Dame, fait-il, vous nous « avez laydement servis : car vostre mari est serf du « roy de France et s'en vanta le roy en nostre présence « à Paris, et que si fut son père et le roy de Portingal « qui est à présent. Or est ainssi que nul serf ne peult tenir « plain pié de terre que son seigneur n'aist, si luy plaist; « ou il le peult faire pendre ou faire noyer, se il mes- « prent riens envers luy. Dame, prenes vostre serf, « qu'il soit mauldit de Dieu et vous en alles en Portin- « gal où sont les serves gens : car jamais serf n'aura « sur les Flamans aulcune mestrise et vueillies bien

« sçavoir que si Ferrant est encores xv. jours par desça, « nous luy ferons coupper la teste. »

Jehanne, la contesse, quant elle ouyt la responce des chevaliers, si fut esbaye et souspira bien tendrement de de ce que le Roy avoit appellé Ferrant serf et leur dist : « Seigneurs, ne vous en esmaies jà, puisque le conte « de Flandres vous envoya en France, rapportes-luy les « nouvelles et comment la chose va. Et se le roy de « France a aulcunement mesprins envers Ferrant, Fer- « rant y pourvoyra : et se le Roy a droit, Ferrant l'en- « durera. Beaulx seigneurs, alles parler à luy sçavoir « qu'il vous dira. » Les chevaliers s'en allèrent devers le conte et luy comptèrent tout le fait et la manière comment il avoient besoingné, et comment l'autour blanc avoit esté tué de l'aigle ; et comment le conte de Saint-Pol avoit dit au Roy à l'exemple des oyseaulx, et comme le Roy avoit appellé Ferrant serf, et comme au despartir le Roy remercioit le conte du présent, et comme il avoit enchargé au messaigiers qu'ilz n'oubliassent pas à dire à Ferrant les convenances qu'ilz luy avoit promises au palais à Paris ; et aussi qu'il ne fust si osé, qu'il fist aliance au roy d'Angleterre. Et après qu'ilz luy eurent dit tout, ilz dirent au conte que puisqu'il estoit clamé serf, qu'il allast servir le Roy et que jamais il n'entrast en Flandres et que tel païs ne doit point estre gouverné par ung serf, et luy dirent : « Sire, « si vous ne l'estes, si vous en deffendez, et nous som- « mes tous prest à vous aider ; et, Sire, si ainssi est que

« vous ne nous en deffendes, soies seur et certain que « si vous estes encores quinze jours en cestuy païs en « Flandres, nous vous ferons coupper la teste ; si vous « advises bien sur ce. » — « Par Dieu! dist Ferrant, « il n'est mye serf qui est aymé de ses hommes. Beaulx « seigneurs, dist Ferrant, sçaiches que, en ce fait, je « je n'ay aulcune coulpe, et m'en pense bien vengier « contre luy de mon povoir. » Lors luy promirent les barons qu'ilz luy aideroient à faire son debvoir. « Beaulx « seigneurs, se dist Ferrant, je vous mercie; mais « l'omme est bien povre et chétif qui est en sa maison « assis à sa table et a beu de son vin, tant qu'il en est « surprins, se il ne peult aulcunffoys dire son talant. « Si le Roy avoit beu de son vin et faisoit ses delictz, et « il est ung peu courroucé par mal talant, et pource « que l'aigle avoit occis le blanc autour, et pour le sort « que le conte de Saint-Pol dit par devant luy : pour « ce courroux, me peult-il bien appeller serf et aussi « depuis il s'en peult bien repentir. Et pource, je luy « envoyray ung messaige qui luy diray de par moy de « ce que il m'appelle serf, que il s'en viengne desdire « en mon païs de Flandres et m'en viengne requérir « mercy, et j'en feray ce que m'en sera advis : car « soyes certains, beaulx seigneurs, que je le double « riens. » Lors fist faire lestres où les choses dessus dictes estoient contenues et le envoya au Roy et quant le Roy tint les lestres, il les ouvrit bien hastivement et leut tout du long en faisant très-maulvaise chière. Et

quant il les eut leues, il dist par mal talant. « Ce moc-
« que ce chetif de moy, qui veult que je me desdie des
« motz que j'ay dist? Par Saint-Denis! je ameroie plus
« chier avoir perdu mon royaulme; car son père fut
« mon serf et aussi le filz que j'ay haulcé si haulte-
« ment. » Lors dist le Roy au messaigier. « Revat-en,
« bel amy, et dis à Ferrant les motz que tu as ouys et
« luy dis encore pis, se tu peulx et que je ne le doubte
« de riens. » Le messaigier s'en retourna dever le
conte et luy dist et compta tout ce que Roy luy avoit
commandé à luy dire, et quant Ferrant eut escouté le
messaigier, il fut si couroucé et si dolent que mer-
veilles.

Comment Ferrant, le conte de Flandres, après qu'il eut ouye la responce du roy, manda tous ses gens qui tantost furent moult grande quantité ensemble.

Le conte Ferrant manda tantost ses gens de tout son
pays moult hastivement, qui tantost vindrent tous à son
commandement, bien garnis de tous harnois d'armes;
et quant ilz furent venus devant luy, Ferrant se plain-
gnit à eulx de l'oustraige que le roy de France avoit dit
de luy, et qu'il luy voulsissent aider à vengier son in-
jure et ilz luy promidrent tous à luy aider jusques à la
mort. Lors se partit le conte et tous ses gens de Flan-
dres, et prindrent leur chemin droit à Arras et prin-
drent tous les Artoiens : et quand ilz furent ensemble, ilz

furent bien troys cens mille hommes. Aussi print il ceulx de la conté de Noyon et s'en vindrent passer au pont de Chosi; mais tantost les nouvelles furent racomptées au roy Phelippe de France que Ferrant venoit sus luy bien à troys cens mille hommes, qui gastoit et ardoit tout le pais. « Par Dieu, dist le roy, Ferrant n'oseroit, car il « est mon serf; et s'il a envers moy entreprins aulcune « chose, je l'en feray tantost repentir. » Ferrant et son ost chevauchèrent moult fièrement, tant qu'ilz vint à Compienne et assiégèrent tantost la ville et exilla la terre et le païs, depuis Soixons jusques en Beaulvoisin; et furent le conte de Flandres avec ses gens XV. jours devant Compienne, et au XVI. jour la ville fut prise et laissa dedens en garnison cincq cens hommes d'armes. Et puis s'en partit d'illec et s'en alla à Verbrie, qui tantost fut rendue à luy et puis s'en alla à Senliz et assiéga la cité et gasta tout le païs : Ferrant fut six sepmaines devant Senliz et assaillit moult durement la cité par plusieurs lieux. Et entretant le roy Phelippe manda ses hommes et aultres gens par tout où il peult finer et à luy vint le duc de Bourgoigne, le conte de Foiz, le conte de Clarmont, et le duc de Bretaigne, et le duc d'Orléans, le conte de Tonnere, le daulphin de Vienne, le duc de Bourbon et le conte de Soixons. Et assembla tant de gens qu'il se trouva à deux cens mille hommes, tant de gens d'armes que de gens à pié; et fut baillée l'oriflambe à porter et à garder à Guillaume des Barres, qui estoit vaillant chevalier. Et se partirent de Paris et prindrent

leur chemin droit à Senliz, et se loga le roy près d'ung bois et de l'aultre part estoit le conte de Flandres et ses gens. Et fut en l'an de grace mil II. cens et XIII. au moys de jullet, à ung mécredi matin, que le jour de la bataille fut prins; et bailla le conte de Flandres sa bannière à porter à Hue de Saint-Venant et mirent de l'une partie et de l'aultre leurs arbelestries devant, et estoient de l'une partie et de l'autre bien IIII. mille et misrent aussi leurs gens de pié devant. Et en icelluy endroit eut moult grant occision d'une partie et d'aultre, et là le conte de Boulogne occist le conte du Perche, dont le roy fut moult dolent. Et pour celle cause se bouta le roy en la bataille, dont le conte de Flandres fut bien joyeulx: car ilz adressèrent l'ung à l'aultre et férit tellement le roy le conte de Flandres, que il le versa à terre. Mais le conte de Saint-Pol le alla tantost redresser, maulgré tous lez Flamanz. Et lorz Ferrant commenca à ramponner et luy dist: « Sire, « le sort que vos gens avoyent sorti, est jà bien « apparu: car l'aigle fut abatue par l'autour blanc et « le conte a abatu le roy. » Et le roy Phelippe, qui en son temps fut nommé Phelippe-le-Conquérant, par la hardiesse de luy, en aultrement en l'estour: Hue, conte de Saint-Pol, s'adressa au sire de Saint-Venant, qui portoit la banière au conte de Flandres, et luy donna tel coup, qu'il fist cheoir le chevalier et la bannière à terre: mais les Holandois s'en allèrent celle part qui redressèrent le dit chevalier et la bannière; mais si fut

la bannière grandement soulliée dessoubz les piés. Adoncques le conte de Flandres en eut si grant dueil, que il se redressa devers le roy et la seconde fois le versa à terre, et tant qu'il couvint que de rechief le conte de Saint-Pol alla secourir et remonter le roy. Et dist le conte de Saint-Pol, que l'aigle avoit esté abatu deux fois et dist au Roy: « Sire, allons nous en, la « journée n'est pas aujourduy bonne pour nous, car « certainement la baitaille est destravée et rompue en « plusieurs lieulx. » Et ainssi comme le conte de Saint-Pol parloit au roy, le conte de Boulongne avec sa bataille s'adressa sus les Francoys, crians à haulte voix: « *Boulongne, Flandres au lion!* » et à celle entreprise le roy fut abatu à terre la tierce fois; et eust esté en péril de mort, se ne fust Guillaume des Barres et Guillaume de Montegny, aussi le conte de Saint-Pol, qui secoururent le roy et le remontèrent. « Si, dist le « conte de Saint-Pol, par la Vierge Marie! il ne fait « pas bon icy : mieulx s'en vault retourner, car desjà « les plus grans barons s'en sont desjà retournés en « fuite, et si en a jà grande quantité de mors. » — « C'est veoir, dist le roy, nous voyons que la journée « est contre nous. » Lors se partit le roy de la bataille et fut illec desconfit et s'en retourna luy et ses gens à Paris, et les Flamans repceurent la grant honneur. Et aussi dist Ferrant que jamais ne partiroit de devant Senliz, qu'il n'eust prinse la cité: et fonda une moult belle abbaye au lieu où la bataille avoit esté faicte et fut

nommée l'abbaye de la bataille ; car les Flamans avoient eu la victoire contre les Francoys.

Comment le roy de France s'en retourna dedans Paris qui estoit moult dolent de la perte que il avoit faicte.

Phelippe, le roy de France, s'en retourna dedens Paris, qui eut moult grant douleur pource qu'il avoit esté ainssi laidement desconfit et se conseilla à ses gens, come il pourroit chévir de celle besogne. Lors parla premièrement Guillaume des Barres et dist au roy : « Sire, vous ressembles le chat qui se couche contre « le feu, tant que il est tout brûlé : car quant l'on vous « disoit que Ferrant exilloit vostre païs et que il avoit « prins Compienne et Verbrie, vous n'en tenies compte « et disies que Ferrant ne l'oseroit faire et qu'il estoit « vostre serf racheté. Mais vous estes laissé sourprendre « tellement, qu'il vous a desconfit et resorti en la « bataille, et encores est Ferrant au siège à Senliz, et « pource, Sire, il est mestier que vous vous pourvoyes « sur ce : car je vous conseille que vous envoyes ung « messaigier par devers Ferrant luy dire que il vous « vueil donner tresves jusques à ung an, par telle con- « dicion que dedens ce temps, vous vous desdires de « ce que vous aves dit de luy, et que, se dedens l'an, « vous ne vous en desdictes, si remande chacun parens « et amis et que il ait jour de bataille : et celluy qui

« conquerra l'aultre, ait sa terre et son païs, et que « celluy qui seroit vaincu, seroit tousjours serf du vain- « queur. Et, Sire, se vous aves les tresves et les Fla- « mans s'en soient allés en leurs païs, si mandes tous « voz gens de vostre royaulme et soient les trésors ou- « vers, et mandes des souldoier d'estrange païs et donnes « l'argent aux contes et aux barons, or et argent et « chevaulx, et payes bien vos souldoiés et les menues « gens qui bailleront les vivres et les marchandises; et « puis vous en alles esbatre contre voz ennemis, et je « abandonne ma vie, se vous n'aves victoire encontre « eulx. » Le roy se accorda au conseil de Guillaume des Barres et l'envoya par devers le conte de Flandres à Senliz, où il tenoit le siége, et luy pria le roy qu'il parlast à luy bien saigement et luy bailla les lettres. Lors s'en partit Guillaume des Barres et enporta les lettres du roy et s'en vint à Senliz et entra ès tentes de Ferrant et le salua et luy dist : Que Dieu voulsist tous confondre les ennemis du roy de France et dist à Ferrant : « Sire, le diable vous a bien enrichi et enorguelly, « qui guerries vostre souverain seigneur et vous estes « son serf : mais je me suis advisé que vous faictes; car « quant ung serf est surmonté, il se appence voluntiers « de gréver son seigneur, et peult estre prouvé par « Alixandre qui fut fait morir par ses serf, lesquelz il « avoit haultement héritez : et aussi le roy vous a haul- « tement marié, pourquoy vous avez les grans sei- « gneurs de Flandres, lesquelz vous avez bien enchan-

« tez, quant il font ainssi vostre volenté qui est homme
« serf et n'ont pas bien fait de ainssi gréver le royaulme
« de France. » Et dist à Ferrant : « Je vueil bien que
« vous le sçaiches, que se le roy de France se eslieve
« contre vous, et qu'il mande ses hommes et alliez,
« vous ne pourres durer contre luy, ne n'oseries at-
« tendre son povoir : mais il a grant pitié du peuple,
« et pource il m'a envoié par devers vous, pour donner
« les tresves, se vous voulez, jusques à ung an et que
« cependant vous soies informé, se vous estes son serf
« ou non : et aussi il aura advis, s'il s'en desportera :
« et ce en celluy temps, n'est fait l'appointement
« de vous deux, si mande chascun son povoir d'ung
« costé et d'aultre, et soit nommé ung jour de bataille;
« se le roy est par vous desconfit, il vous quictera du
« tout du servaige, et si tendres Compienne et Verbrie
« et tout le païs jusques à Senliz : et s'il vous conquiert,
« jamais, de ce servaige vous ne seres pasible : et aussi
« pourra le roy de France faire de vous tout à sa vo-
« lenté. Et, Sire, se vous ne m'en voules croire, voyes-
« en cy lez lettres du roy à son seau pendant. » Et les
bailla à Ferrant qui les fit ouvrir et lire. Et quand il
eut entendu le contenu des lettres, il fut moult dolent
et dist à Guillaume des Barres que il parloit fièrement
et qu'il peult son messaige avoir compté plus doulce-
ment et luy dist : qu'il dist hardiement au roy qu'il estoit
trop fier de luy faire telz motz en ses tentes recorder,
et que ce Guillaume des Barres ne fust messaigier, que

son oultraige luy fust villainement démontré. « Sire, se « dist Guillaume des Barres, pour Dieu ! ne vous échauf- « fes point, mais soies advisé pour me donner res- « ponce. » Par ma foy, se dist Ferrant, le conseil en est « trouvé, se le roy a si grant force, come vous dictes, « si viengne si endroit deffendre la cité de Senliz. »

Lors parla le duc de Holande et les aultres contes et barons qui là estoient et dirent à Ferrant qu'il avoit grant tort, se lez tresves du roy il reffusoit : car puisque le roy les demandoit, il n'en povoit avoir blasme nul : « Car se Senliz estoit conquis, et vous esties con- « seillé d'aller à Paris et le roy avoit tous ces gens « mandés avec ceulx de Paris, certainement, Sire, « vous ne pourriez durer : car vous scaves asses la « grant puissance du roy et s'il a aulcune chose dit « contre vous, par Dieu ! vous en estes asses vengé, « quant par vous il a esté conquis ès champs : et puis- « qu'il requiert tresves, vous luy debves accorder pour « pour les offres qu'il vous fait ; et ce dedens ce temps « vous ne estes accordés de ce que vous avez esté ap- « pellé de luy, et que à tort il en appelle vostre père, « ainsi poures vous faire paix avecques luy à vostre « honneur. » Et quand Ferrant, conte de Flandres, entendist les parolles de ses barons, il en fut moult aise et dist : « Seigneurs, par le Dieu tout-puissant ! il n'est « pas seigneur de son païs qui n'est de ses hommes « aymé, et se despuis deux mois vous me eussies volu « aider de bon cueur, je fusse maintenant roy de France

« coronné; car le povoir du roy de France est mainte-
« nant trop petit; mais puisque il vous plaist, je don-
« nes les tresves. » Et lez sella de son seau et les bailla à Guillaume des Barres, qui tantost s'en retourna à Paris devers le roy de France et luy bailla le lettres des tresves, dont le roy remercia fort Dieu. Et après ces tresves ainssi données, Ferrant et tout son ost partit du siége de devant la citez de Senliz et s'en alla en Flandres et tous les aultres seigneurs.

Tantost après le despartement du siège de Senliz, le roy de France fist ouvrir tous ses trésors et manda quérir souldoyers de tous païs jusques au perron Saint-Jame et jusques à la terre des Sarrazins, de toutes pars tous les Romains, Puilloz et Calabroys, Lombars, Tousquens. Et dedans demi an il assembla là tel nombre qu'ilz furent de son costé quatre cens mille hommes; et quant il se vit à tant de gens, il se partit de Paris et s'en alla en la cité de Senliz pour reconforter les gens du païs, et y fut deux jours : et puis s'en partit et s'en alla à Péronne attendre ses gens, et fist de moult grans biens en la ville que Ferrant avoit destruite, et entretant il fist espier et guetter comment le conte de Flandres se maintenoit. Car Ferrant tantost sceut comment le roy de France avoit renforcé son païs et mandé gens d'armes par tout païs, et quant Ferrant sceut lez nouvelles, il remandast tantost ses hommes, comme Holandoys, Zélandois, et tous ses aultres contes et plusieurs aultres grans seigneurs, qui tous estoient hommes du

conte Ferrant; et furent bien trois cens mille hommes que Ferrant mena de son aliance qui vindrent à Noyon au jour proprement que les treves debvoient faillir, et s'en vint le roy de France et son ost à Compienne et le prinst à force sus les gens que Ferrant avoit laissés. Et fut dit à Ferrant que le roy de France venoit sus luy à moult grant efforcement de gens et adonc approucha le conte de Flandres et s'en vint au pont à Choisi : semblablement s'approucha le roy de France, tellement que entre les deux ostz ne avoit que une rivière à passer, qu'ilz ne pouvoient nullement passer, ne aller de l'ung ost à l'aultre: et estoit bien le roy à quatre cens mille hommes et là furent bien trois mois sans toucher l'ung à l'aultre. Et entre tant Ferrant fist faire une tour à Choisi, bien près de la rivière, qui estoit moult forte et pareillement le roy par son conseil en fist faire une aultre de l'aultre part de la rivière; et les firent si près l'ung et l'aultre, que ung arbelestier povoit bien traire de l'une tour à l'aultre.

Comment Ferrant, le conte de Flandres, fist partir de son ost dix mille hommes armez et dix mille à pié, qui allèrent destruire le conté de Saint-Pol.

Et après ce que cellez tour eurent esté ainssi faictes, Ferrant se advisa d'une très-grande douleur : car il fist partir de son ost dix mille hommes d'armes et dix mille à pié et les envoya en la conté de Saint-Pol, pource que

le conte de Saint-Pol estoit avecques le roy de France, et son alié et misdrent le conté de Saint-Pol en feu et flambe et tuèrent femmes et enfans et mesmement il ardirent le chastel de Saint-Pol et la contesse et ses enfans, dont ce fut grant pitié. Et pour celle cause, quant le conte de Saint-Pol sceut ceste trahison, il appella le conte de Flandres faulx traistre, murtrier; et requist au roy de France que ce Ferrant vouloit combatre à luy corps-à-corps que il luy en voulsist donner congié par tel convenant, que se Ferrant le conquerroit en bataille, que Ferrant fust tousjours quicte du servaige du roy et que le roy luy rendist toute sa terre qu'il tenoit jusques à Senliz. Et s'il estoit ainssi que le conte de Saint-Pol le conquist, que le roy en peult faire tout à sa volenté. Et sus ce point, le roy luy octroya et aussi Ferrant le conte de Flandres le gaiga par tel convenant et par ycelle mesme condiçon, affin que le peuple d'une partie et d'aultre, ne fust pas ainssi murtri, ne tué. Et fist tant le conte de Saint-Pol par force avec l'aide de Dieu, qu'il conquist en champ le conte de Flandres au pont de à Choisi, en Picardie: et le vouloit tuer le conte de Saint-Pol de sa dague, car le conte de Flandres estoit dessoubz. Quant Hoste le roy d'Almaigne, vit que son parent, le conte de Flandres, estoit en péril, il alla à luy et les aultres princes requerre mercy au roy de France, et luy pria l'empereur Hoste de Alamaigne qu'il luy pleust que Ferrant eust la paix et qu'ilz ne morust mie, et luy dist: « Sire, Ferrant

« vous jurera sur Dieu et sur les Sains, que jamais il « ne vous portera ne guerre, ne dommaige, et si tiendra « sa terre de vous et vous servira bien et loyallement. »

Comment la paix de Ferrant fut faicte envers le roy Phelippe de France.

Phelippes, roy de France, respondist à l'empereur et aux aultres seigneurs et leur dist que ilz laissassent cez parollez en paix. Et que se Ferrant luy debvoit vingt soulz tournoys de rente, et qu'il fust retourné en son païs de Flandres, si ne luy entendroit-il jà son convenant. « Par Dieu! dist l'empereur, Sire, si fera « et vous diray comment vous vous en pourres tenir « seur. Car vous tiendres jusques à cent ans advenir « vous et vos hoirs la conté de Noyon, Vermandois, « Tharache, Artoys, Ponthieu, Cambrési et Amiens; « et Régnault, le conte de Boulongne, tendra de vous « sa terre; et après les cent ans accomplis, les Flamans « rauront leur terre; s'il n'estoit ainsi que, dedans ces « cent ans, Ferrant ou ses hommes esmeussent vers les « Francoys la guerre en quelque excès, ilz perdroient « du tout les contés dessus nommées et seroient à vous « et à voz hoirs perpétuellement. » — « Lors, dist le « roy, nous l'octroyons. » Par ces condicions fist oste de par le roy et envoya ces IIII. filz pour lever les champions du champ; mais à bien peu que le conte de Saint-Pol n'en morut de dueil, que l'en ne luy laissa achever le conte de Flandres, mais il n'en osa plus faire

pour le roy. Les quatre filz amenèrent Ferrant par devers le roy de France, et là fust passé le traictié en la manière dessus dicte, et Hue, le conte de Saint-Pol, pour son dommaigement eut quarante mille livres de gros d'argent que Ferrant luy paya présentement. Et ainsi se despartirent les ostz d'une partie et d'aultre. Le roy s'en retourna en France et les Flamans en Flandres; et ne dura celle paix que deux ans. Quant le roy fut retourné à Paris, il envoya prendre sasine des huit contés que Ferrant luy avoit bailliéez en ostaige pour la seurté de la paix, et en repceut les hommaiges et envoya Loys, son filz, en la conté d'Artoys, où il fust richement honoré et servi et espousa la fille au conte de Saint-Pol et en eut la dame de luy quatre filz, dont l'aisné eut nom Loys, qui est saint en paradis et roy de France en sa vie. Le second eut nom Robert qui fut conte de Vermendoys. Le tiers fut Phelippe qui fust conte de Ponthieu. Le quart eut nom Charles, qui fut roy de Cecille et prinse de la Morée et conte d'Amiens.

Comment Régnault, conte de Boulongne, fist fermer ung chasteau en la terre et seignourie de monseigneur l'esvesque de Beaulvoys.

En ce temps le conte Régnault de Boulongne fist fermer ung chasteau à Beaulvoisin qui nomma Morvel en Beaulvoisin. Et pource que le chastel estoit assis en la seignourie et haulte justice de l'esvesque de Beaul-

vois, le dit évesque eut despit de ce que le conte de Boulongne avoit fait chastel en sa terre sans son congié, si manda le conte qu'il allast parler à luy et qu'il luy fist amande de celle mesprison, et luy fist hommaige de ce chastel ; mais le conte ne y daigna oncques aller, tant fut fier. Lors l'esvesque de Beaulvois fist adjourner le conte en parlement à Paris et vint le conte à Paris, devant le roy, et dist l'esvesque au roy : « Sire, « je suis l'ung de voz pers de France et en tiens de « vous les terres et les honneurs : et pour ce, très-hault « et excellent prince, à qui tout doibt ralier, je me « clame à vous du conte Régnault de Boulongne que « sans mon congié a fait fermer ung chasteau en ma « terre : si ne sçay s'il m'en veult mener guerre, car il « ne m'en veult faire hommaige ; et pour ce très-hault « et excellent prinse, je vous requier qu'il vous plaise « à moy regarder en cest endroit, selon raison et jus- « tice. » Lors parla le roy de France au conte de Boulongne et luy dist : « Conte, je vous fais commande- « ment que vous ne facies mal ne desplaisir à l'es- « vesque de Beaulvois, qui cy est ; car il nous en « desplairoit : et de ce que vous aves fait fermer une « forteresse en sa terre sans son congié, vous ne le poves « faire et aves failli. Pource pries au dist evesque qu'il « vous veille donner congié d'abbatre la forteresse et « raser le fossés. » Le roy le luy avoit dit, et il dit au roy : « Par le Dieu de paradis ! tant comme je vivra, je ne « feray hommaige à l'esvesque de Beaulvois : et appert

« bien, sire, que vous me prises bien peu, qui voules « que je luy face hommaige. » — « Et comment, dist le roy, « ou seroit prins ce droit que vous fessies fermer en sa « terre une forteresse et que vous ne soies pas subject « à luy ? et si est per de France, vous le voules bien à « asservir. Si, dist le roy, foy que je doy à Saint-« Denis ! si vous ne obeisses à luy, comme raison « est, ou vous ne faictes le chastel tantost abbastre, je « yray mectre le siége devant, et se vous estes si hardy « que vous vous deffendes contre moy, vous en mourres. » — « Sire, se dist le conte de Boulongne, je suis tout près « de vous ouvrir : mais, par la foy que je doy à Dieu ! il « n'en aura jà hommaige. » Lors se partit du roy le dit conte de Boulongne par mal talant, et moult courroucé de ce que le roy l'avoit ainssi ravallé et jura Dieu qu'il courrouceroit le roy, ains quil fust ung an accompli.

Comment Régnant de Boulogne s'en partit de devers le roy et puis s'en alla à Boulogne, et puis de là en Angleterre.

Régnault, le conte de Boulongne, se partit de Paris et s'en alla à Boulongne : et le lendemain qui fut arrivé au dit Boulongne, il monta en mer et alla en Angleterre, et alla à Londres, où il trouva le roy Jehan d'Angleterre et luy demanda dont il venoit. Et il luy dist qu'il venoit de France, où il ne pensoit jamais

retourner et qu'il ne pourroit endurer les grandes durtés et les grandes laideurs que le roy de France disoit en France du roy Jehan d'Angleterre : et que il l'appelloit faulx traitre parjure, et qu'il avoit deux fois sa foy envers luy mentie. « Et pource, me suis parti de luy « par mal talant : car je scay bien qu'il vous a à tort « deshérité de Normandie et de la terre de Gascoigne, « qui vous doibt appartenir de droit. Et si fust vostre « frere tué à tort de ce Francoys qui avoit non Richart, « *Cueur de Lyon*, et ses enfans en furent dedens « Saine gectez et furent noiés par les traistres de « France et le vous misdrent sus à tort. Et pour ce, « seigneur, s'il vous plaist, je vous apprendray com- « ment vous en rares vos terres qu'ilz vous contre- « tiengnent à tort. » Lors dist le roy Jehan d'Angleterre : « mon amy, je feroie voluntiers ce que vous me con- « conseilles. » A donc encore commenca à parler le comte de Boulongne, et luy dist. « Sire, le roi de France « n'est pas bien aymé dez seigneurs d'Almaigne ; car il « lez a moult grevés. Et aussi le conte Ferrant de Flandres « le hayt de mort : et, sire, se vous y esmouvés guerre, « vous fineres tantost grandement d'aliés, et je iray « parler à vos amys secrètement et puis je retourneray « par devers vous. » Ainsi print le conte de Boulongne congié du roy d'Angleterre et entra en mer et arriva en Bréban et trouva le duc à Louvain et le festoia grandement. Et puis le conte de Boulongne luy compta tout son affaire, et comme le roy d'Angleterre avoit promis

aide et secour et semblablement luy promist le duc de Bréban aide, pource que le roy l'avoit grandement grevé. Puis s'en alla le conte de Boulongne au Liège, par devers l'évesque qui à luy s'alia. Le conte de Boulongne partit du Liége et s'en vint en Flandres, où il trouva Ferrant; et là furent d'acort de gréver les Francoys : puis le conte Ferrant manda au roy de France que, « se il luy vouloit « rendre ses huit contés, qu'il le serviroit et seroit son « bon amy: et se ainsi ne le vouloit faire, ains qu'il « soit deux moys accomplis, je luy meneray guerre « mortelle. » Et envoya à faire le messaige le sire de Tournay qui porta les lettres au roy de France : et quant le roy les eut leues: « Par Saint-Denis! dist il, je pen- « soie bien que jà Ferrant ne tiendroit son convenant « de chose qu'il eust promise » Lors dist le roi au sire de Tournay qu'il dist au conte de Flandres que aincois seroient cent ans accomplis, que Ferrant eust plain pié de sa terre et encores feroit-il que foul de plus en parler et d'en plus perdre. « Par ma foy! se dist le sire de « Tournay, il convient qu'il en isse grant guerre : car, « par ma foi! Ferrant vous fait deffier. » Et après ce s'en partit le messaigier et vint devers Ferrant en Flandres et luy compta la responce du roy. Lors jura Dieu Ferrant qu'il rauroit sa terre ou qu'il y mourroit en la peine. Adonc se partit le conte de Boulongne et prinst congié du conte Ferrant et alla moult hastivement assembler ses gens de par tout son païs.

Comment Ferrant de Portingal, conte de Flandres, envoya par tout ses alliés ung messaigier pour leur dire qu'ilz entrassent en France et qu'il desconfissent le pais.



Ferrant, le conte de Flandres, envoya ung messaigier en Portingal par devers son frère le roy de Portingal, luy dire qu'il assemblast sa gent et qu'il entrast en Gascoigne hastivement, et qu'il ardist et destruist le païs. Item envoya ung aultre messaige au bugre d'Avignon qui estoit son oncle, luy dire que semblament il assemblast ses gens et qu'il entrast en la terre du roy de France et qu'il destruist le païs, jusques à Lion sus le Rosne. Item envoya ung aultre messaige au roy d'Angleterre luy prier qu'il assemblast ses gens, son ost et

ses armes et qu'il entrast en France par devers Normandie. Item il envoya un aultre messaigier au duc de Bréban et au duc de Guerles, au conte de Juliers et à l'esvesque du Liége, pour leur dire qu'ilz assemblassent leur povoir pour entrer en France par devers Champaigne. Après il envoya ung aultre messaigier en Allemaigne prier à l'empereur qu'il vint tantost et son ost pour gréver France et entrast au païs par devers Tournay. Apres ces choses, le conte Ferrant manda les Holandois, Zélandois, Flamans et Amyennois et les Boulongnois, et tant assembla de gens qu'ilz furent bien troys cens mille hommes : et quant il se vit à tel nombre de gens, il fist crier par tout le païs de Flandres qu'il n'y demorast cordier qu'ilz n'apportassent toutes leurs cordes, car il en vouloit lier les Francoys ; et tout ce disoit par orgueil. Tantost il fust conté au roy le grant nombre de gens qu'il faisoit assembler, dont le Roy se doubta moult et manda tous ses hommes. Et premièrement vint à luy le duc de Bourgoingne, le duc de Savoie, le duc de Bretaigne, le comte de Joigny, le comte de Forest, le conte de Sanxerre, le conte d'Armignac, le conte d'Auxère, le daulphin de Vienne, le conte de Monferrant, le conte de Soixons, le conte de Ponthieu, le sire de Xinxi, le conte de Tonnerre, le conte de Clarmont, le conte de Vendosme, le duc de Bourbon, le conte d'Envers, le conte de Blois, le conte d'Estampes, le conte de Dammartin, le conte d'Evreux, le conte de Saint-Pol, le conte de la Marche,

le conte de Poitiers, Phelippe duc d'Angurlois, conte d'Artois, Charles duc d'Orleans, qui tous quatre estoient filz du roy. Quant ilz furent tous assemblés, ilz furent bien quatre cens mille hommes; dont le roy remercia Dieu. Si partit le roy de Paris avec son ost et s'en alla à Arras en Picardie. Et Ferrant estoit à Lisle en Flandres où il attendit ses gens : Et comme le roy de France estoit à Arras, il s'en vint ung messaigier qui lui dit : « Sire, les Flamans sont issus de Lisle en Flandres, et « s'en vont vers le païs de Bouvines et si est l'empereur « d'Alemaigne à Tournay, pour aider à Ferrant : mais « ceulx de Tournay dient qu'ilz garderont bien le « païs. » Tantost s'en vint ung aultre messaigier au roy et luy dist : « Sire, secoures vistement vostre bon « païs de Champaigne, car vrayement le feu y est jà « mis : et y son entrés le duc de Grules, le conte Jul- « liers, le conte de Bréban, le conte de Lucembourc, « l'esvesque du Liège : et sont bien quarente mille qui « destruisent le païs. » Vray Dieu de paradis! se dist « le Roy, ou prent Ferrant tant de gens? Il me veult « deshériter. » Lors appella le roy Loys son filz, conte d'Artois, et l'envoya à quarante mille hommes au païs de Champaigne, pour secourir le païs et luy bailla le duc de Bourgoingne, le conte de Savoie et leur pria qu'ilz se hatassent. Et incontinant ung aultre messaige s'en vint devers le Roy. « Sire, pour Dieu! venes secourir « vostre bon païs de Lionnois; car vrayment le bugre « d'Avignon a toute gastée Provence, jusques à Lyon. »

Le roy fust moult esbay, quant il entendit le messaigier. Si appella Charles son filz duc d'Orleans, et l'envoya à trente mille au païs de Provence, et luy bailla le daulphin de Vienne, le conte de Forest, le comte de Joigny, le conte d'Auxerre. Et après vingt ung aultre messaigier au roy qui luy dist : « Sire, penses de secourir vostre bon « païs de Normandie, car certainement le roy d'Angle« terre et le roy d'Ecosse y sont arrivés et ont désjà « prins Dieppe et tué tous les bourgois et si ont prins « le chastel d'Arques et jamais n'y entrèrent » — « Hée « Dieu de paradis ! se dist le Roy, tant est mon « royaulme en grant péril » Lors appella Phelippe son filz duc d'Anjou et l'envoya en Normandie avec trente mille hommes et mena avecques luy le conte d'Evreux, le conte d'Estampes et dist à son filz qu'il prinst avecques luy les barons de Normandie. Ung aultre messaigier s'en vint tantost après par devers le roy et luy dist. « Sire, secoures vostre bon païs de « Gascoigne ; car pour tout vroy le roy de Portingal est « entré dedens, qui art tout et destruit le païs » Et quant le roy entendit le messaigier, l'on fust bien allé demye lieue, devant qu'il dist mot, et quant il peult parler il dist. « Hélas, or est mon royaulme as« sailly de toutes pars : je me suis desnué de tous mes « gens d'armes, je ne scay que je face. » Lors appella Auffort, son filz, conte de Poitiers et l'envoya en Gascoigne et mena avecques luy le conte de Foues, le conte d'Armignac et furent vingt mille, quant ilz furent as-

semblés et demoura le Roy a x. mille hommes seullement et cent mille de gens communes : et Ferrant en avoit bien quatre cens mille, et fut ce en l'an de grace mille deux cens et quinze que ce advint que le roy de France fut assailli de cinq parties. Si s'esbayt le roy Phelippe de France durement, pource quil estoit si durement assailli, et qu'il convenoit qu'il eust desparti en celle manière ces quatre filz d'avecques luy et manda nouvellée par tout, et print de gens par tout où il en peult finer ; et se despertit d'Arras et au II. jour il arriva à Bouvines à ung vespre. et se loga là endroit et Ferrant estoit logé de là le pont, moult ordonnement, et avoit fait ung chastel dresser qui estoit de toille moult richement ouvré, qui sembloit estre fait proprement de massonerie, et de tout aménasgement de chastel. A ung mardi matin devant l'ajournement, le fist lever sur une montaigne et quant le Roy fut levé, il regarda vers Bouvines et vit le chastel dont il fut moult esmerveillé : car il cuidoit qu'il fust de pierre. « Vray Dieu de paradis ! dist le Roy, je croy que Ferrant « ouvre d'enchanterie, qui puis hier a fait fonder ce « chastel sur celle montaigne : je me doubte que il nous « conviengne cy estre longuement.» Et voit venir le Roy ung chevalier qui luy dist : « Sire, par mon serment, « contre ung Francoys ilz sont bien quatre Flamans, et « si a fait venir Ferrant cinq charretes chargées de cor- « des pour lier les Francoys et les mener en prison. » Lors appella le roy son conseil et leur dist qu'il n'avoit

pas asses gens pour combatre Ferrant, « et se vous le
« me conseillez, je manderoy à Ferrant que je le quitte
« de tout son servaige et luy rendray toutes ses huit
« contés, tout à son talant et qu'il en renvoye ses gens
« et que nous soions d'acort que nous mettre en
« péril de mort. » — « Sire, dirent les barons, par nos-
« tre conseil vous feres bien aultrement : car France
« en seroit trop villainement blasmée, jusques au jour
« du jugement. » — « Sire, dist Guillaume des Barres, il
« y a peu de conseil en vostre personne : et, Sire,
« vous aves tousjours ouy dire, et advient bien souvent,
« que en une grande bataille, le moins conquiert l'on-
« neur et la victoire aulcuneffois, et que par orgueil,
« le graingneur nombre est vincu du moindre : et
« Cathon le saige nous aprent que le seigneur de sa
« terre se peult deffendre loyaullement, et est mon advis
« tel qu'il seroit bon que vous mandassies tantost à
« Ferrant la bataille, et Dieu vous aidera, car vous aves
« droit en ceste besoingne. » — « Amis, dist le roy,
« j'entens bien vostre raison, mais je ne suis pas puissant
« de deffendre mon païs, mais je me doubte de mes
« quatre filz qui vont combatre à lavanture ; car j'ay
« graingneur doubte d'eulx que je n'ay de moy propre-
« ment : et pource, je me assentisse voulentiers à la
« paix : mais non obstant, puisque vous me conseillez,
« je vueil accomplir vostre volenté. »

Comment le roy envoya à Ferrant ung messaigier luy faire assavoir le jour de la bataille.



« Guillaume des Barres, dist le roy, vous estes « mon amy, et me accordez bien que la journée soit « livrée à Ferrant et qu'il soit mandé le jour qu'il « vouldra prendre la bataille. » Lors dist Guillaume des Barres : « Sire, je iray, s'il vous plaist. » — « Non ferez, dist le roy, par ma foy! car se je vous perdoie, j'en seroie de trop affoibli et vous ne vous poves tenir de parler contre vostre ennemi. » Le roy dit à ung chevalier du temple qui estoit moult ireulx et hardi et luy en charga le roy le messaige et luy dit : « Cheva-« lier, puisque il est en l'ordre, il doibt estre à me-« sure : et dictes à Ferrant, de par moy, que je luy « livre la bataille à mardi ; et vous prie que vous parles

« amoureusement à luy, et luy dictes que, se il veult,
« il aura tresves quatre moys, et qu'il s'en aille en
« Flandres et je luy rendray la conté d'Artois et vous
« prie que pour chose qu'il vous die, que vous ne vous
« esmouves de parler yreusement à luy. » — « Sire,
« dist le chevalier Templier, je suis tout advisé que je
« doy dire. » Lors s'en alla armer le chevalier et s'en
alla au chastel, où estoit Ferrant qui estoit acompaigné
de moult grans seigneurs qui s'esbatoient et jouoient
aux dez par les villes de France. Le chevalier salua
Ferrant, ainssi comme il est acoustumé à messaigier :
mais Ferrant jouoit aux des à Hue de Saint-Venant et
luy coucha Laon et Orléans, et luy dist : « Sire, se
« vous le gaignes aux des, vous la devries bien gai-
« gner à l'espée. » Lors gecta le conte les des et ap-
porta II as, et quant il vit sa chance, il commenca à
rogir du visaige et à rechiner, dont les chevaliers fla-
mans soubzrirent l'ung à l'aultre. Lors dist le messai-
gier du roy au conte de Flandres : « Ferrant, tu ne
« peulz estre excusé par droit que tu ne soies serf au
« roy, et pource tu as mal advisé de le guerroier : car
« Dieu garde et deffent tousjours le royaulme de France,
« ne oncques payen, ne Sarrazin ne le peult conques-
« ter : et pour ce, je te dy de par le roy et de par sa
« baronnie qui est sur toy couroucée, et te deffie de
« par moy et te mande qu'il te livre la baitaille à
« mardi, se tu es si hardi de l'attendre : et si tu n'as
« asses gens, si en remande où tu vouldras : car Paris

« te deffie, et Rouen et Arras et toutes les bonnes vil-
« les du royaulme de France : et a le roy tant de gens,
« que nul ne les scauroit nombrer, et encores en aura
« il dedens huit jours plus largement : et si te mande
« que se tu es prins par force, qu'il te fera pendre,
« pour ce que tu es vers luy faulcement parjure. »

Comment la mère de Ferrant envoya ung messaigier par devers luy, luy dire qu'il ne prints aulcun content contre le roy de France et la responce que fist Ferrant au messaigier du roy.

Ainsi come le chevalier francoys parloit à Ferrant, ung messaigier s'en vint au dit Ferrant de par sa merre et luy dist en l'orreille : « Sire, vostre mère vous mande
« salut, et vous prie que envers le roy de France vous
« ne prenes aulcun mal talant · car vous le debves
« aymer naturellement, car il est vostre père et vous
« engendra au temps qu'il aida à vostre feu père en
« Portingal, où il fut longuement contre le roy d'Es-
« paigne et le print sus son ame; et pource, elle vous
« prie que vous metez la guerre à néant, car se vous
« grévez l'ung l'aultre, vous pécheres laidement. »
Quand Ferrant entendit le messaigier, il en fut merveilleux et abeissa le chief, et pensa moult longuement et luy sovint comment il vint premierement en France et come le roy l'avoit repceu moult honnorablement, et s'estoit grandement peiné de l'avancer : et aussi luy souvint de l'annel que sa mère luy envoya par luy mesme;

et se pensa lors qu'ilz avoient eu amour ensemble : mais par orgueil il dist à soy mesmes, qu'ils apparrissoit mauvaisement, qu'ilz appartenist au roy aulcunement « Quant il m'a ainssi toulue ma terre, mais se je en « debvoye estre dampné au jugement, si mettray-je « paine à le chassier hors de son royaulme. » Lors appella Ferrant le chevalier du Temple et luy dit : « Vous « aves à moy parlé trop rudement : mais dictes au roy « que s'il estoit mon père proprement, que si recon-« querroy-je mon païs sur luy : et luy dictes qu'il aura « la bataille à moy et à mes gens, ne j'ay n'y atten-« dray mardi et passeray demain l'eau, s'il ne l'a me « deffend. » — « Adonc, luy dist le chevalier, Fer-« rant, attendes ; car il est dimenche, qui est jour de « repos, où l'on ne doibt faire aulcune œuvres terrien-« nes : et vault mieulx attendre à mardi, car hasti-« neté n'est pas aulcuneffois bonne. » — « Par Dieu ! dist Ferrant, je n'en feray rienz. » — « Lors, dist le Templier moult fièrement, Ferrant, or soit ainssi : car « il me chiet au cuer que vostre orgueil vous destruira. » Le Templier yssit hors du chastel et s'en revint devers le roy et luy dit comment qu'il fust que Ferrant vouloit avoir la baitaille contre le roy, et qu'il passera demain l'eau, se vous ne luy deffendez : car pour certain, il n'atendra jà à mardi. « Chevalier, dist le roy, laisses ce « parlement : il est demain dimenche, et Dieu deffent « de y faire nulle chose : je ne m'y combatra jà, se je « puis bonnement ». — « Sire, dist le Templier, à

« vostre volenté soit; mais ainsi la juré Ferrant et « si vous dy bien que le conte de Boulongne, les Holan- « dois, les Zélandois et plusieurs aultres s'en sont « partis d'avec Ferrant, par mal talant; et ne luy sont « demourés que les communes de Flandres ». Et tout ce disoit le Templier pour en hardir le roy. « Lors, dist « le conte de Saint-Pol, Sire, il n'y a nul péril à garder « son droit, en quelque lieu que ce soit, et le veult « raison : ung home surprins ne peult avoir deffence. Et « pource, ne vous laisses pas ainssi sourprendre ». Lors fist crier le roy parmy l'ost que lendemain au matin chacun fust prest et armé pour combatre aux Flamans. Le lendemain passèrent les Flamans au pont de Bouvines et firent bien XIII. eschelles et en chacune eschelle avoit bien dix mille et cept cens hommes; et pour ce il fut bien heure de tierce, avant que les Flamans eussent passé le pont, tant y avoit de gens. Le roy de France ordonna sa gent et furent tous dessus les prés, avant que l'ost des Flamans peulst estre passé : et eut le roy X. batailles et en chascune dez bataille eut dix mille hommes. Toute la champaigne fut peuplée des Flamans, car ilz estoient bien quatre cens mille qui ne prisoient les Francoys riens, et dit le roy : « Beaulx « seigneurs, nous sommes bien taillés d'avoir aujour- « d'huy une mauvaise journée : mais Dieu nous aidera et la « Vierge Marie; car le droit en est nostre ». Et demanda le roy à qui l'oriflambe seroit baillée; et les Francoys dirent tous à une voix : à Guillaume des Barres. Lors fust l'ori-

flambe desploiée au vent et fut donnée à Guillaume des Barres. « Pour Dieu ! se dist Guillaume, Sire, advises bien « que vous pourres faire pour le meilleur: il y a céans ung « chevalier qui ne s'est point monstré, qui a nom Guil- « laume de Montigni qui est l'ung des bons chevaliers de « ceste compaignie, et ung des plus hardis, et où elle pour- « roit mieux estre mise. » Lors luy fut l'oriflambe baillée. « Par Dieu ! dist Guillaume de Montigni, Guillaume « des Barres est moult saige chevalier ; il n'en veult « pas estre encombré : il en gresvera plus aise ses en- « mis. » Adoncques prinst l'oriflambe, et mercia le roy et se commanda à Dieu. Le roy dist à Guillaume des Barres qu'il se tenist près de luy. « Par Dieu ! dist Guil- « laume des Barres, vous seres bien gardé de voz gens- « darmes et, s'il est mestier, nous nous en rirons retraire « à Arras, où il n'y a que x. lieues, et nous y serons tan- « tost. » — « Par Dieu ! dist le roy, Guillaume, vous advises « bien, je vous prie pour Dieu que vous ne me failles « point. » — « Non feray-je, dist Guillaume : mais, dist-il « tout bas, foy que je doy à Dieu, quant l'esttour sera « grant et planier, qui sera tantost, je vous mettray si « très-avant que vous pourres veoir de bien près vostre « ennemi mortel : et feray tant, que vous assembleres « à luy et verra l'on comme vous vous deffendres. » Et ainssi come les barons devisoient d'icelle besoingne, le roy regarda entour luy et vit venir une litière que l'en menoit à IIII. gros chevaulx, où il y avoit grant nombre de gens d'armes qui la conduisoient. « Or va

« de mal en pis, se dist le roy Phelippe, car je croy à
« mon escient que c'est ung de mes filz que l'on m'ap-
« porte : à présent j'ay grant paour que Ferrant n'ait
« France. » Le roy alla hastivement à l'encontre de la
litière et demanda qui c'estoit que l'on menoit dedens
celle litière. « Sire, c'est ung chevalier, c'est Hue de
« Bonnes, qui est moult hardi chevalier et qui a bien
« d'aige sept vingt ans, et tant que par viellesse, il a
« perdu la veue : mais pour l'amour de vous, il est
« icy voulu venir : car il a tousjours bien loyal-
« lement servi vous et vos prédecesseurs. Mais non
« pour tant qu'il soit aveugle, il vous présente v.
« cens chevaliers armés, pour vous aider contre voz
« ennemis. » Lors parla le roy à Hue de Bonnes
moult amoureusement et le mercia moult grande-
ment : et au parler Hue de Bonnes congneut le roy
Phelippe, et luy demanda : « Très-hault et exellent
prince, comment-vous est il? » — « Amis, dist le roy,
« il m'est très-mauvaisement : car le traitre Ferrant
« a fait assaillir mon royaulme en v. lieulx ou en vi, et
« a fait ma terre exiller : parquoy j'ai envoié mes IIII.
« filz en IIII. parties, c'est assavoir en Provence, en
« Gascoigne, en Normandie et en Champaigne : et je
« suis icy tout prest d'attendre ta bataille contre Fer-
« rant et les Flamans qui aprouchent moult fort et son
« bien quatre Flamans contre ung Francois. » — « Noble
« roy, se dist Hue de Bonnes, ne soies en doubte pour-
« tant, car l'on voit souvent que le moins de gens vain-

« quent le grant nombre par leur orgueilz ou par leurs
« mauvais gouvernemens ; et, Sire, j'ay veu advenir
« mainteffois de mon temps, car j'ay servi le bon duc
« Godeffroy de Billon et fus avec luy en maintes batail-
« les : mais il vainquit ses ennemis, à peu de gens, grant
« nombre de Sarrazinz, qui estoient bien six contre ung
« et encores ay-je la bonne espée qu'il toullut à ung
« souldan Sarrazinz, en bataille devers Orient. Mais or,
« me dictes, Sire, comment sont les Flamans logez » —
« Par Dieu ! dist le roy, ilz sont logiés et ont le dos
« devers Orient et nous ont mis le souleil en contre du
« visaige, et il est jà bien heure de tierce. » Lors demanda au roy le bon Hue de Bonnes : « Noble prince,
« qui porte vostre bannière ? » — « Par ma foy, se dist
« le roy, à Guillaume de Montigni, par le conseil de
« Guillaume des Barres. » — « Par ma foy, se dist
« Hue de Bonnes, à meilleur chevalier ne la povies
« vous bailler, Sire roy, alles-vous en à ces Flamans ;
« car ilz sont povres de sens et de vigueur : or soies
« fors et hardis, car selon mon advis avec l'aide de
« Dieu vous aures la victoire. » — « Encores, dist Hue
« de Bonnes le vieillard, faictes moy venir Guillaume
« de Montigni, que je parle ung peu à luy, affin que je
« luy die aulcune chose que j'ay en pensée su bataille. »
Le roy fist venir Guillaume de Montigni devant Hue de
Bonnes. « Guillaume, puisqu'il a pleu au roy vous faire
« porter l'oriflambe de France qui tant est riche chose,
« faictes que quant la bataille sera assemblée que vous

« facies assembler tout les Francoys ensemble, bien « ordonnement, par telle manière que nulz Flamans « ne puissent estre entre eulx : et quand ilz vien-« dront à assembler, abeissies tost l'oriflambe et leur « tournes le dos ; mais ne départes point d'ensemble, « et tantost vous verres les Flamans desrengier telle-« ment et courir au gaing, aux tentes et aux trefz, et se « vous povez tant faire par la grace de Dieu que vous « les puisses tournez vers Orient, et qu'ilz se desrengent « pour aller à voz tentes et aient le doz par devers Occi-« dent, si dressies l'oriflambe et cries haultement : *moult* « *joye Saint-Denis!* et frappes sur eulx par bonne or-« donnance, et ainsi sur ma vie vous aures victoire. » Ainsi l'octroya Guillaume de Montigni. Et entretant les Flamans venoient contre les Francoys moult orguilleusement et avoient leur bataille ordonnée moult notablement : le conte de Holande venoit moult bien en point, qui menoit la I. bataille : le conte de Zélande menoit la II. Bouchart d'Auvergne la III. Henry, le conte de Valenciennes, la IIII. Gautier de Saint-Omer la V. le conte de Tournay la VI. le sire de Hue la VII. le chastellain de Bergues la VIII. Gallerant de Douay la IX. Regnauldt, conte de Boullongne, la X. le prévost de Los la XI. Jehan, seigneur de Gavre la XIII. et en chascune bataille avoit trente mille hommes : et eût le conte de Flandres avecques luy Yppre, Bruges et Gant. Et quant les Francoys s'en apperçeurent, ilz furent en moult grant doubte; car il n'y avoit si hardi, qui ne

frémist d'angoisse. Guillaume des Barres, ce noble chevalier, les reconfortoit moult doulcement ; car ilz se fioient en luy, plus que en nul des aultres. Guillaume de Montigni alloit devant qui portoit l'oriflambe, et si tost que Regnault, le conte de Boulongne, apperçeut que Guillaume de Montigni portoit la bannière, il le dist au conte de Flandres : « Sire, se vous me voules « croire, nous nous arresterons ycy endroit : car par Dieu ! « Guillaume de Montigni porte l'oriflambe, et le roy ne « la povoit bailler à meilleur chevalier, ne plus hardi en « tout ce monde : et se aujourduy nous perdons la ba- « taille, je sçay certainement que ce sera par luy. Si « vous conseille, Sire, que nous demandiassions « tresves au roy : car mon cueur ne me dist point « bonne chose de ceste besoingne. » — « Ho ! ho ! ho ! dist « le conte de Flandres, Regnault, je voy bien que « c'est. Je sçay certainement que aujourduy vous « aymes mieulx le roy que moy : et si est ceste guerre « entreprinse pour l'amour de vous, et se vous aves « paour, alles-vous en fuyant : et pences d'aller vous « retraire en aulchun lieu à garant. » — « Lors, luy « dist le conte de Boulongne, Ferrant, beau cousin, « ne m'alles point ainssi ramponnant : ains qu'il soit « aujourduy vespres, je frapperay mon cheval si avant « en la bataille, que vous ne vouldres estre en sa queue « pour tout l'or du monde. » Adonc Regnault, conte de Boulongne, couroucé en cueur de ce que Ferrant luy avoit dit, prinst sa lance et brocha son cheval

droit en la bataille, criant moult haultement: *Boulongne!* et là endroit commenca la bataille, qui fut moult merveilleuse. Car les arbélestriers estoient d'une partie et d'aultre devant, et si très-rudement que les Francoys n'eussent jà tenu pié, se n'eusent esté le bon Guillaume de Montigni qui portoit l'Oriflambe : et se levoit sur le destre de petit pas, et assembloit tous les Francoys en ung mont, voire par telle destresse qu'il ne se povoient contretourner, et advient que Guillaume de Montigni enveloppa la bannière et fist tourner le dos aux Francoys à l'encontre des Flamans. Et quant les Flamans les apperçeurent, ilz crièrent sus tost : « Allons après, car ilz s'en veullent en fuir » Et, « dist Ferrant, beaulx seigneurs, gardes bien que le « roy ne nous eschappe point : car je luy feray coup-« per la teste en la ville de Gant. » Et tantost les Flamans se desrengèrent et s'appareillèrent, courant tout droit aux pavillons des Francoys, pour avoir le gaing : mais les Francoys se tenoient toujours sus le destre de petit pas serré, en eulx deffendant des Flamans, tant qu'ilz eurent le souleil contre le dos et les Flamans au visaige. Lors Guillaume de Montigni, qui portoit l'oriflambe, la dressa au vent tout hault et se escria haultement : *Mon joie Saint-Denis!* en appellant les Flamans de la bataille, et Guillaume des Barres, le bon chevalier, se mist tout devant pour en hardir les Francois qui, pour l'amour de luy, recouvrèrent moult de force. Lors se sont mis Francoys

à l'encontre du pont, par lequel les Flamans estoient passés et ont couppé la voie aux Flamans, par tel hardiement, que tant comme ilz en ataignoient, furent mis à mort : et tua Agellerent qui menoit une des batailles au conte de Flandres, et escria aux Francoys qu'ilz fissent bien leur debvoir. Adonc s'en entrèrent les ung avecques les aultres, que on ne sçavoit nullement qui pourroit avoir le meilleur. Et dist haultement le conte de Flandres. « Beaulx amys, « tenes-vous bien : car je abbatray aujourduy l'orgueil « des Francoys : et tantost leur bataille sera rompue « et destravée, et les verres tantost fuir et n'oseront « attendre les gens que j'ay menés. Or tost faictes ve- « nir des cordes, si les lierons par leur gorges et le roy « aura la teste couppé. » Lors luy respondist Jehan de Tournay, l'ung de ses capitaines : « Sire, par la Vierge « Marie ! Francoys ont subtillement ouvré : car à ce « tour qu'ilz nous ont fait, sa esté chose advisée : car « ilz nous ont mis droit au souleil à la visière ; certai- « nement nos gens en seront trop mal grevés et encom- « brés. » — « Taises-vous, dist Ferrant, vous les en « verres tantost fuir ; car c'est toute leur pensée. » En celluy endroit Guillaume des Barres et Guillaume de Montigni monstrèrent bien leur vertu, et leur force : car ilz eurent moult grant doubte. Guillaume des Barres tua le prévot de Los, qui menoit bien trente mille hommes pour le conte de Flandres, et si occit l'ung des cousins au conte de Flandres. Adonc commencèrent crier

les enseignes de Flandres: *Yppre! Brugez!* et *Gant!* qui ne fe saignoient de dommaigier les Francoys, dont le roy fut moult couroucé. Et appella Guillaume des Bares et luy dist : « Beaulx amis ! vous voies qu'il est temps « et besoing de nous retraire : pour Dieu ! allons-nous « en à Arras. » — « Sire, se dist Guillaume des Barres, « qu'esse que vous dictes ? il vous souvient bien peu des « nobles armes que vous portes, et de la noble ensei- « gne que vous vées devant vous, qui fut donnée au « roy duquel gecte vous estes ; et se vous fuies du champ, « vous perdes tout vostre peuple, qui, pour l'amour « de vous sont dedens le champt assemblés. Or re- « gardes, Sire, comment ilz se portent bien : l'en « voit en plusieurs lieulx les Flamans desrengier. » « Le roy se remembra de la parolle dudit Guillaume et regarda ceulx qui bien se portoient : « Ha ! « ha ! dist-il, Guillaume, il appart bien que vous me « aymes bien, qui me ramanteves et gardes ainssi mon « honneur. » Adonc férit le roy en la bataille de très-grant cueur et Guillaume le s'uyvit de très-bien près. Le roy tua le chastellain de Gant et aultres : et quant Guillaume le vit, il en fust moult esjouy et dist aux barons : « Or, avant, beaulx seigneurs, le roy c'est fort « couroucé, et tant qu'il puisse ainssi férir, Ferrant ne « sera roy de France couronné » Lors approucha Guillaume bien près du roy; aussi fist le conte de Saint-Pol et cincq cens chevalliers pour garder le roy. Et tant dura la bataille, qu'il fut bien heure de vespres basses, ains

qu'elle finast : et tindrent les Francoys tellement la journée, que les Flamans furent bien recullés, et eussient esté desconfiz : mais le conte de Flandres escria son enseigne et Regnault escria *Boulongne!* et boutèrent moult aigrement ès Francoys; et là fut dure bataille d'une partie et d'aultre, et fut illec abbatu de dessus son courcier : mais Guillaume des Barres le remonta tantost et refferoit durement en l'estour et y eut moult merveilleuse chose à veoir comme Francoys se contenoient, dont Guillaume de Montigni qui portoit l'oriflambe eut moult grant joye; et quant il vit ainssi lez Flamans destravez, il férit en l'estour, tenant an sa main l'oriflambe et en l'aultre l'espée toute nue et avoit v. cens chevaliers pour garder l'oriflambe. Et en icelluy endroit fut grant perte aux Flamans : car à ceste foys que Guillaume de Montigni se bouta en l'estour, il y eut bien quatre mille Flamans tués. Et quant Regnault, le conte de Boulongne le vit, il ne luy agréa mie, et dist : « Dieu de paradis! tant est Guillaume de « Montigni cruel et hardi, qu'il luy pourroit abbattre « icelle enseigne, bien seroit de bonne heure né, « et tant il auroit recueilli de grant prouesse et « pourroit estre nostre grant recouvrée. Et couvient « qu'il se face ainssi, ou nous n'y pourrions plus durer : « Par Dieu! je m'y vueil essaier. » Et lors s'adressa vers Guillaume de Montigni et le cuida férir : mais il faillit, et trouva l'oriflambe et la férit deux coups et la cuida abbatre : mais Guillaume de Montigni tenoit l'espée au point, et en donna à Regnault, conte de Boulon-

gne, tel horion, qu'il le fist trèsbucher à terre de dessus son destrier: mais il en fut tantost secouru de ses gens. Guillaume de Montigni fut moult dolent, quant il vit ainssi l'enseigne de France dessirée, dont les Flamans endurèrent après moult grant mal, et quant le conte de Flandres vit le conte de Boulongne ainsi cheu à terre, il courut celle part pour le secourir: mais luy et ses gens furent si entreprins et esmouvés des Francois de toutes pars, que Ferrant fut abbatu à terre et ses gens mors de toutes pars: et sans faire long, il fut desarmé et mené devant le roy en hocqueton.

Comment Ferrant le conte de Flandres fut desconfit et prins prinsonnier et mené à Paris et puis fut mené ou Goulet sur Saine.

Et après que Ferrant fut ainssi prins, le demourant de ces Flamans fut tantost vaincu et maté, et dist le roy à ses gens qu'ilz amenassant Regnault, conte de Boulongne; et adonc furent les Flamans moult laidement desconfilz, et fut Regnault, conte de Boulongne, prins et saisi et mené au roy. Et y demoura des Flamans mors plus de trente mille et les aultres qui furent prins furent liés des cordes que Ferrant avoit fait venir au champt, pour lier les Francoys: mais la chose alla tout au contraire. A celluy jour fut conquesté moult d'avoir sur les Flamans. Et séjourna le roy tout celle nuyt au champt, et le lendemain le roy fist crier que de-

main tout fust prest pour partir; car il avoit dévocion et tallant de s'en aller pour les nouvelles scavoir de ses filz.

Comment, le roy après ce que Ferrant, le conte de Flandres, eut esté prins et desconfit, s'en retourna à Paris.

Le roy de France se partit du champt de la bataille, et se hasta moult pour scavoir des nouvelles de ses filz, dont il estoit à malaise. Le charrai s'en alla devant moult richement gardé: charretiers estoient moult joyeulx, pource qu'ilz estoient bien payés de leurs gaiges, et les gens d'armes estoient, et Guillaume des Barres faisoit l'arrière garde à dix mille hommes. Lors s'en vint le roy à Péronne, où ilz mirent les prinsonniers flamans et aussi furent menées les cordes que les Flamans firent venir, dont l'on dit qu'il en y a encore grant nombre. Le roy séjourna là trois jours, et firent refferrer leurs chevaulx et rabillier les harnois: et le roy fist rabiller sa gent, car le roy avoit encore volenté de guerroier pour secourir ses enfans, dont il avoit le cueur en grant destresse. Et envoya tantost les messaigiers devers eulx en chacune partie, pour leur faire assavoir les bonnes nouvelles et aussi qu'il en peulst scavoir des leurs. Mais tantost luy fut dit et eut nouvelles de chacun d'eulx, comme ce propre jour que le roy Phelippe avait eu bataille aux Flamans, tous ses quatre filz avoient eu journée contre leurs enne-

mis ès quatre parties où ilz estoient allés et avoient eu la journée pour eulx par la grace de Dieu : et eurent victoire sur leurs ennemis et amenèrent prisonniers les princes, lesquelx y estoient allés pour deffence du royaulme de France.

Comment le bon roy Phelippe eut nouvelles de ses quatre filz et qu'ilz avoient eu tous quatre victoire contre leurs ennemis et les amenoient prisonniers à Paris.



C'est à scavoir que Loys, filz du roy de France, se combatit à Mâcon au duc de Bréban, au duc de Guerles et au conte de Julliers et les vainquit en champt et les prints prisonniers. Item Phelippe, le second filz du roy, se combatit en Normandie, au roy d'Angleterre, au roy

d'Escosse et au prince de Galles et les desconfit, dont ilz furent moult dolens et les amena prisonnier. Item Auffort, conte de Poitiers III. filz du roy, se combatit en Gascoigne et desconfit les Portingalois et prinst Thierri, le roy de Portingal, qui estoit frère de Ferrant, conte de Flandres. Item charles IIII. se combatit au Bugre d'Avignon, lequel estoit parent de Ferrant. Et les quatre filz firent présens de leurs nobles prisonniers. Le roy séjourna trois jours à Péronne et au quatriesme jour, il prist son chemin droit à Paris: mais ains son partement, il commanda au prévost de Péronne, que il fist décoller Regnault, conte de Boulongne, qui c'estoit combatu à luy follement, car il estoit son homme, et luy avoit fait homaige, et ainssi le fist le prévost, comme le roy luy avoit commandé: et le roy mena droictement Ferrant à Paris en prinson, et tous les princes et barons que ilz avoient prins en la bataille. Et au VI. jour après la bataille, à ung jour de mardi, estoit le roy en son palais à Paris, que touz ses quatre filz arrivèrent avecques leurs prisonniers et la fut faicte joie moult grande pour la victoire que Dieu leur avoit donnée. Lors tint le roy court planière et le lendemain après la messe du roy, le roy entra en sa chambre du conseil, où furent tous les XII. pers de France, excepté Ferrant, le conte de Flandres qui estoit en prinson, en moult grande destresse et appella le roy ses fils et leur dist: « Beaulx enfans, nous debvons bien « louer Dieu qui nous a ainssi noblement donné secours

« à nostre besoing; car oncques-mais la couronne de
« France ne fust si haultement honorée; car nous avons
« des prisonniers asses et largement que nous pourrons
« faire mourir, sil nous plaist, ou les mettre à ranson:
« mais par Dieu! dist le roy Phelippe, je leur feray
« grace en l'onneur de Dieu, qui nous a donné telle
« victoire: car se ne fust la souveraine grace, moi mesmes
« eusse esté mort en champt. Pour l'onneur de nous et
« du royaulme, ilz seront mis hors de prinson, excepté
« Ferrant, conte de Flandres, et Thierri son frère, roy
« de Portingal. » Lors parla le roy à ses IIII filz qu'ilz
feissent mettre hors de prinson Jehan, roy d'Angleterre
et le roy d'Escosse, le prince de Gallles, Clément, bugre
d'Avignon, Henri duc de Bréban, le conte de Julliers, le
quc de Guerles, qui tous estoient en prinson au chastelet
de Paris, et furent iceulx princes amenés devers le
roy en plain palais, par le prévost de Paris. Et quant
les prinsonniers furent venus devant le roy, ilz eurent
moult grant paour, pour ce qu'ilz ne scavoient que
l'on vouloit faire d'eulx; car ilz estoient en doubte que
le roy ne les fist mourir, pource qu'ilz avoient grandement
mesprins envers luy. Et quant Phelippe, le roy
de France, les vit tous prins devant luy, en plain parlement,
il les appella chacun par son nom et leur dist
bien fierement. « Vous voies et apperceves clerment
« que vous m'aves guéreoié et fait dommaige sans cause
« et par moult grant oultrage, et en estes moult villainement
« déçeuz : car c'estoit raison et estes mes prison-

« niers pour faire de vous tout à ma volenté. Et pource,
« vous me jureres sur le nom de Dieu et sur tout son
« pouvoir que vous me dires vérité chacun de vous :
« s'il eust esté ainssi advenu que la fortune eust esté
« telle, que mes quatre filz qui estoient alles sur vous
« eussent esté par vous prins et conquis en bataille, que
« vous en eussies fait selon que en aves en pensée ? »
Premièrement respondit le roy Jehan d'Angleterre.
« Par le mien serment, ilz n'eussent jà eu mal ne des-
« plaisir ; mais jaimais ne fussent escappés de ma prin-
« son, que vous ne m'eussies quittement renduez mes
« terres de Normandie et de Gascoigne et aussi que Fer-
« rant, conte de Flandres, fust dedens son tenement et
« que vous luy eussies rendues ses huit contés, que vous
« tenes en vostre main, et si me jureries sur le Saint-
« Sacrement que jaimais n'y rechaiveries aulcune droic-
« ture. » Et quant le roy Phelippe de France, eut ouye
la responce du roy Jehan d'Angleterre, il voulut ouyr la
responce de chaiscun des aultres prinsonniers qui sem-
blablement luy respondirent par telles parolles que le
roy Jehan d'Angleterre. Lors leur respondit, le roy en
général, Phelippe, roy de France, séant en son parle-
ment : « Seigneurs, par mon serment, nous vous pro-
« mectrons que vous eschapperes sans mort et aussi sans
« tourment, fors Thierry, qui a trop mesprins envers
« moy, car il est mon serf racheté. » Et commanda
Phelippe, le roy de France, que l'on luy amenast de-
vant luy en présent le roy Thierry lequel y fut amené

et luy fist incontinent la teste coupper et puis fut enterré à Saint-Ignoscent.

Comment le roy de France, aprés ce qu'il eut fait coupper la teste à Thierri, roy de Portingal, delivra tous les prinsonniers sans payer ranson.



Et après ce que le roy eut fait coupper la teste à Thierry, il deslivra tous les prinsonniers, sans paier ranson, et leur donna congié de eulx en aller en leurs contrées. Mais aincois, il leur fist jurer que jamais jour de leur vie, ilz ne guerroiroient le royaulme de France. Et jura le roy anglois que toutes les villes et cités qu'il avoit conquises ou royaulme de France, qu'il les laisseroit quittement au roy de France : et tous les aultres seigneurs jurèrent et promisdrent au roy de France

que jamais ilz ne feroient guerre au roy, ne que jamais ilz ne seroient en aide, ne reconfort au conte de Flandres, ne au roy d'Angleterre. Et eulx et tous les aultres furent deslivrés et s'en allèrent chascun en sa terre moult joyeusement : mais depuis en y eut aulcuns qui se parjurèrent et rompirent leurs sermens.

Comment Phelippe-le-Long qui estoit filloul au roy de France requist au roy son parrain que il luy voulsist donner Ferrant, conte de Flandres, qui estoit parent de Phelippe-le-Long.

Phelippe, roy de France, après ce qu'il deslivra ses prisonniers, sans payer ranson, et qu'il eut fait décoller Thierri, roy de Portingal et Régnault, conte de Boulongne, et qu'il eut fait tenir prisonnier Ferrant, conte de Flandres, qui fut frère au roy de Portingal, le roy avoit ung filloul qui se nommait Phelippe-le-Long, qui fut aymé du roy de France, car il estoit moult noble chevalier, et estoit conte de Senliz, lequel avoit servi le roy plus de xv ans et estoit cousin de Ferrant, le conte de Flandres. Lequel Phelippe fut moult dolent que Ferrant fut ainssi emprisonné, lequel se gecta à genonx devant le roy son parrain et luy dist : « Sire, « par Dieu ! je suis vostre filloul et vostre homme, et si « vous ay servi quinze ans passés et m'aves promis a « faire moult de biens et pource je vous supply que ilz « vous plaise moi donner un seul don, s'il vous vient

« à gré, au non de filloulaige. » Lors le roy le fist lever, et luy dist qu'il demandast tel don comment il vouldroit et il auroit, se il estoit raisonnable. « Parrain, « dist Phelippe-le-Long, je vous demande Ferrant le « conte de Flandres, et qu'il soit quittement deslivré « de vostre prison, ainssi comme vous aves délivres « les aultres prinsonniers : et vous seres servi et hon- « noré : et pour ce qu'il est mon cousin frère de mo- « naisne, je vous supplie qu'il vous plaise à le moy « donner en santé et en vie. » Adoncques le roy Phelippe de France se print moult fort à penser : et aussi au redressier, il dit à son filloul qu'il luy aymast beaucoup mieulx donner cincq cens marcz d'or, qu'il luy eust demandé aultre chose que Ferrant, pource qu'il estoit vers luy faulcement parjure : mais toutesfois, il luy accorda par tel couvenant que Phelippe-le-Long l'emmeneroit en Portingal et que Ferrant en fust roy, s'il voulait et que jamais de Flandres il ne tindroit pié.

Comment Phelippe-le-Long s'en alla au Goulet sur Saine quérir Ferrant le conte de Flandres qui là estoit en prison.

Phelippe-le-Long, filloul du roy de France, respondit au roy : « Sire, à voustre plaisir ; mais plaise « vous à moy en donner les lettres sellées de voz seaulx» que le roy luy octroya. Lors Phelippe-le-Long prins congié du roy et se partit du palais, acompaigné de cent chevaliers que escuiers, et s'en vint en Normandie à la

tour du Goulet sur Saine, auprès de Vernon, où le roy de France avait fait emprisonner Ferrant le conte : et alla Phelippe-le-Long à la tour du Goulet, par ung petit batel : car aultrement, on n'y povoit aller et présenta Phelippe-le-Long au chastellain du Goulet les lettres du roy de France, qui moult l'onnoura et lui bailla les clefz de la prison où estoit Ferrant : et tantost Phelippe-le-Long entra dedens la prison, où estoit Ferrant et dist à Ferrant : « Beau cousin, je viens à vous céans « parler secrètement et ay tant au roy de France que vous « seres hors de prison, et le m'a acordé par tel couvenant « que jamais du païs de Flandres vous ne tiendres plain « pié, ne aussi jamais vous ne demanderes au païs de « France : mais vous vous en poves aller en Portingal et « vous en seres roy, se il vient à tallant, car le roy a fait « décoller votre frère. » Et luy compta Phelippe-le-Long toute la grant desconfiture que les enfans du roy avoient faicte sur le roy d'Angleterre et aussi sus tous les aultres seigneurs qui cuidoient destruire le royaulme de France.

Comment le conte de Flandres qui estoit encores en prison menassoit le roy.

Ferrant de Portingal fut bien marri, quant il entendit et demanda s'il estoit vray que son frère fust mort et que la chose fust telle : « Par Dieu ! dist Phelippe, ce est toute la « pure vérité. » — « Cousin, se dist Ferrant, je voy bien que vous me aymez, et se je vis longuement, vous y aures

proffint : mais par celluy Dieu qui fut en croix peiné, se je puis jamais retourner en Portingal, ainçois qu'il soit ung an accompli, ne passé, je feray tant mon prochas, que le roy de France sera tué et tous ses enfans, ne jamais nulz n'en sera déporté, et seres roy de France pour le bien qne vous me voulez » — « Cousin, se dist « Phelippe-le-Long, vous voulez fort grant honneur. » Mais en son cœur, il se effroia moult, que son parrain le roy de France fut ainssi par Ferrant menassé luy et ses enfans. Lors dist au conte : « Ferrant, vous me « attendres icy, et je iray quérir mes gens qui sont de- « moures là oultre la rivière de Saine et puis je vous « vous conduiray jusques où vous vouldres aller. » Et quant Phelippe fut à la porte de la prison, il dist : « Ha : sire, qui voules-vous chastier? » Tantost Phelippe-le-Long tira l'uis du guichet de la prison et ferma le varroul et rendist les clefz au chastelain du Goulet et luy dist que à personne nulle quelconques il ne rendist Ferrant, mais le gardast bien et tenist la prison.

Comment Phelippe-le-Long passa Saine et laissa le conte de Flandres au Goulet sur Saine et rendit au roy le don qu'il luy avoit fait de Ferrant.

Adonc Phelippe-le-Long passa Saine et s'en retourna devers le roy à Paris et luy dist : « Sire, je vous rens v. « cens mille mercy, et gré du don que vous me feistes « na guières du conte de Flandres mon cousin, et dont « tout les temps de ma vie, je vous serviray : mais,

« sire, il s'est vanté devant moy, en la prison que s'il « s'en povoit estre retourné en Portingal, que ains « qu'il fust ung an accompli, que vous et tous vos « enfans series occis et tués et me feroit roy de France « coronné: mais, sire, jà à Dieu ne plaise! que je « puisse sur vous faire aulcune faulceté car j'aymeroye « mieulx qu'il fust encores au forches, que vous fussiez « ainssi par luy deshonnouré. » — « Par Saint-Denis, « dist le roy, vous me sembles preudomme, en retour « de ce don je vous donne la conté de Noyon ainssi que « vous la tiendres de moy. » Et luy en donna ses lettres, sellées de sez seaulx. Et après que Phelippe-le-Long eut remercié le roy son parrain de ce don, il s'en partit et s'en alla à Noyon et en prin les féaultés et les hommaiges; et le roy Phelippe de France demoura à Paris, et tantost après envoya quérir ses princes, ducz et barons de sa terre, et leur fist asçavoir qu'il vouloit faire jugement de Ferrant, conte de Flandres, qui tenoit en prison. Quant ilz furent tous venus et assemblés, ilz eurent grant désir de sçavoir de quelle mort il feroit morir Ferrant: car il estoit merveilleusement hay de plusieurs grans seigneurs et aultres gens de la court du roy: et est vray que au mandement du roy, Phelippe-le-Long, filloul du roy et conte de Noyon, estoit venu. Et luy commanda le roy que il allast quérir Ferrant qui encores estoit au Goullet sur Saine et qu'il le luy amenast à Paris, pour en faire jugement de ce qu'il avoit mesprins envers luy. Lors se achemina Phelippe-le-Long,

filloul du roy, et bailla le roy bien sept cens hommes armés arbélestiers et bien quatre vingt archiers et s'en alla au Goulet sur Saine. A ce temps fut moult grant nouvelle que le conte de Flandres seroit jugié et y vint moult de gens de grans et de petis, mesmement les pastoureaulx des champs y vindrent et laissèrent leurs berbis. Car Ferrant estoit hay de toutes gens, pource que tant de fois il avoit fait mal au roy de France; et quant Phelippe-le-Long fut venu au Goulet luy et sa compagnie, il mist hors de prinson le conte de Flandres et le fist monter sus ung moult beau destrier qui fut moult bien paré et cuida bien Ferrant que l'on le menast en son païs de Portingal, mais il fut mené droictement à Paris et aussi quant il fut à l'entrée, il fut moult convoyé, ainssi comme par mocquerie: car mains bons bourgeois et maintes bonnes bourgeoises et aussi tout le clergié de Paris et dames et damoiselles et aussi pucelles allèrent à l'encontre de luy et y menèrent plusieurs menestriers jouans de leurs instrumens, qui crioient haultement: « Bien soit venu Ferrant! le preux et hardiz qui sera « roy de France couronné, bénist et sacré: » et luy disoient par mocquerie: « Ferrant, sire, mectes paix « au païs et entres en ville avec vostre grant ost: » Mais il en eut si grant ire, que a bien peu qu'il ne en raiga tout vif. Il fut mené tout droit au grant palais de Paris devant le roy de France.

Comment Phelippe, roy de France, fist emprisonner Ferrant au chastel du Louvre et le fist mettre en une chappe de plomb à Paris.

Et quand le roy le vit, le sang luy mua et araisonna Ferrant et luy dist ; « Ferrant, on voit tout clèrement « que tu es parjure, et ay le cueur moult dolent de ce « que as ouvré si faulcement. Quar quant tu vins « premièrement de vers moy, tu me servis très-bien à « à ton commencement et je te mariay moult haulte-« ment à la contesse de Flandres, et euz le tenement « de XIIII. contés; et me promis et iuras par loyaulté « que jamais contre mon royaulme tu ne ferois, ne porte-« rois guerre et tu vois bien clèrement que tu t'es par-« juré : car tu me voulois faulcement murtrir moy et mes « enfans : mais au plaisir de Dieu, la chose est aultre-« ment allée, car je te tiens en ma prison ; mais je te con-« jure que tu me dies vérité. Se tu me tenoys aussi bien « prisonnier, comme je te tiens en ma prison à Paris « en ton pais de Flandres, que ferois-tu de moy, je te « prie, ne m'en selles riens? » Quant Ferrant entendit la parolle du roy, il se prinst follement à soubrire et respondit au roy aigrement : « Sire par mon serrement, « je vous en diray la vérité par celluy Dieu qui fist le « firmament et partout son povoir et aussi par le sacre-« ment. Se je vous tenoie, aussi bien comme vous me te-« nez, vous ne series racheté pour tout l'or du monde, que « vous ne fussies pendu ou la teste trenchée. » Et quant

le roi entendit le mauvais couraige et l'outraige de Ferrant, il s'esmerveilla moult, comme Ferrant ousoit ainsi parler à luy : et se remembra le roy que jadis il avoit eu compaignie charnelle à la merre de Ferrant et que depuis elle luy avait mandé que Ferrant estoit son filz naturellement et pensa le roy moult longuement et dist à luy mesme qu'il ne le pouvoit croire, et que s'il fut son filz naturel, n'eust peu endurer qu'il luy portast guerre ne ennuy; « Non pourtant, dist le roy, nature ne se desment « point, quant à luy ; car il est tel que estre doibt. » Et le regarda le roy, pensant moult longuement et luy dist asses attrempement. « Par ma foy! dist le roy, « Ferrant tu me haiz mortellement, qui me vouldroies « ainssi villainement faire morir. Mais je te vouldroie « tenir plus raisonnablement et te garderay, se je puis, « que jamais tu ne guerroiras moy, ne mon royaulme, « et te bailleray ung tel vestement, que se tu povois « vivre cent ans, tu ne l'enpireras pas du gros d'ung « denier. » Et fist tantost le roy faire une chappe de plomb de dix piez de long et autant de large, et estoit toute ronde, et dedans moult planchée de bois et couverte de palmes de fer et par dessoubz estoit de plomb espessé : estoit grant ydeur à regarder la chappe. Et fut Ferrant le conte de Flandres bouté dedens et ne peussent II. cens hommes mouvoir, ne crouller celle chappe; et fut la chappe fermée diversement que le roy gardoit et bailla le roy Ferrant à garder à quatre hommes; et luy fut baillé lit, linge, table et tréteaulx et tout ce qui ap-

partient, et si eut dedens la chappe de plomb une chambre aisiée faite moult subtillement. Et quant le roy de France eut ainssi fait emprisonner Ferrant, il envoya quérir l'evesque de Paris et luy fist apporter les sainctes reliques et jura Dieu et le Saint-baptesme et sur le Saint-Sacrement que, tant que il seroit roy de France, pour or, ne pour argent, ne pour chose qu'ilz luy advint, ne pour prière, ne aussi pour menasses ne pour guerres, que Ferrant n'échapperoit de la chappe, où il estoit mis. Et quant Ferrant entendit le serment du roy, il eut moult grant paour et aussi se repentit moult forment de ce qu'il avoit fait : mais il en estoit trop tart. Et cuida bien de mourir dedens icelle chappe de plomb ; mais depuis il en issit.

Comment le Bugre d'Avignon qui estoit parent à Ferrant, conte de Flandres, entreprinst la guerre contre le roy de France.

En ce temps que Ferrant eut esté ainssi emprisonné et que le bugre d'Avignon s'en fut retourné, lequel estoit oncle à Ferrant, auquel le roy avoit donné congié et délivré de prison, il ouyt lez nouvelles comment le roy avoit fait mettre Ferrant en la chappe de plomb. Le bugre d'Avignon jura Dieu que son serment que il avoit fait, il ne luy en challoit et qu'il s'en vengeroit à son povoir à feu et à charbon. Et assembla ses gens depuis lez mons de Mon-

joust jusque à Besanson et furent bien quarante mille, quantilz furent tous assemblés : et entrèrent en la terre du roy jusques au pont Saint-Esperit, et ardirent et destruirent tout le païs. Et à l'encontre allèrent le conte de Monbrison, le daulphin de Vienne qui luy deffendirent le païs avecques grant nombre de genz. Et tantost envoièrent quérir le roy Phelippe de France pour venir secourir sa terre. Et quant le roy entendit ses nouvelles que le bugre d'Avignon luy destruioit sa terre et qu'il s'estoit ainssi parjuré vers luy, il se seigna moult fort, et dist : « Dieu de paradis! se j'eusse fait mourir se traistre, je « n'en eusse pas maintenant ceste plainte. » Lors Phelippe, roy de France, assembla ses gens et ses batailles, et tant qu'ilz furent bien cent mille, et laissa le gouvernement du royaulme à ses quatre filz et leur commanda qu'ilz prinsent bien garde de Ferrant. Le roy Phelippe de France partit de Paris et passa Gastinois et Burgoingne et s'en alla à Lion sur le Rosne, et puis s'en alla à Vienne et de Vienne s'en alla au pont Saint-Esperit, où il trouva le daulphin de Vienne à grant force de gens, et le bugre d'Avignon estoit de l'aultre part du pont qui estoit moult courroucé qu'il ne povoit passer. Et aussi ce fut en l'an de grace mil deux cens et seze, que le dit noble roy de France et aussi son noble ost passèrent au pont Saint-Esperit, au moys de septembre : les arbélestriers passèrent tout devant, criant : *moultjoye Saint-Denis!* et à l'encontre d'eulx, trouvèrent le bugre d'Avignon, et là fut moult dur assault qui dura moult longue-

ment et y eut mains hommes mors ; mais les François par leur force conquestèrent le passaige du pont et couvint que le bugre d'Avignon s'en fuit en Avignon et y eut de ses gens mains mors en fuiant : car Guillaume des Barres et Guillaume de Montigni en misdrent mains à mort. Et tantost le roy et ses gens s'en allèrent devant Avignon et asseigèrent le bugre d'Avignon et fist tantost dressier des engins qui abatirent maintes maisons dedens Avignon, dont les gens de la ville furent moult effroiés. Et jura le roy de France que jamais d'ilec ne partiroit, jusques à tant qu'il eust prinse la ville et le bugre dedens et en faire toute à sa voulenté !

Comment Henri de Haultefueille cuida trahir Phelippe roy de France.

Et estoit avecques le roy Henri de Haultefueille, qui escouta la parolle du roy et estoit celluy Henri, filz de Jehan de Haultefueille, par lequel Baudoin, conte de Flandres, avoit esté trahi en Jhérusalem, et estoit cousin germain au bugre d'Avignon, qui fut moult dolent de la menasse du roy et dist au roy : « Sire, entendes à moy, s'il vous plaist à moy croire ; « je vous conseilleray bien » — « Sire, se dist Henri, je me « suis advisé que ceste ville est moult forte, et qu'elle ne « sera jà prinse, s'elle n'est afamée ; et se elle est bien gar- « nie, vous y demoureres bien long-temps; et le bugre est « bien fier et fort, et tant qu'il puisse, il ne se rendra ; « mais, Sire, se je vous ousoie dire, vous n'estes pas

« bien advisé et ne sçaves bonnement pourquoy il est
« vers vous rebelle, et si s'en povoit excuser et pource
« que je suis son parent, j'auroie grant joye qu'il fust
« accordé à vous, mais que n'en fussies de riens marri.
« Si vous prie et requiers que vous me donnes congié que
« j'aille par devers luy pour sçavoir sa voulenté. » Le roy
luy respondist : « Il me plaist bien, or tost alles; mais
« gardes bien que vous n'affermes de riens le bugre
« qu'il ne viengne devers nous faire toute nostre vo-
« lenté. » — « Sire, se dist le trastre, tout ainssi sera
« comme vous aves commandé. » Tout seul sans com-
paignie s'en entra Henri de Haultefueille en la ville de
Avignon, deverz le bugre son cousin et parla à luy et
luy dist : » Beau cousin, vous me congnoisses asses et
« suis vostre parent. Jehan, le conte d'Auvergne fut
« mon père; mais je suis moult dolent que vous estes
« en ce péril, car le roy de France a juré à Dieu et ses
« sainctz que jamais le siège ne partira de devant Avi-
« gnon, tant qu'il ait la ville prinse, et fait de vous sa
« volenté : et pource, je suis venu devers vous, pour
« sçavoir se vous vous voules excuser envers luy et
« pource je vous apprendra comment vous pourres
« excuser envers luy : mais vous me jureres que la chose
« sera tenue secrète. » Lors luy dist le bugre d'Avignon :
« Beau cousin, sées-vous cy auprès de moy; je vous
« doy aymer moult chèrement, quant vous aymes mon
« prouffit, et aussi je sçay bien que vous estes mon
« parent. » Henri de Haultefueille conseilla au bugre

d'Avignon et luy dist que s'il povoit tenir la ville jusques à Pasques, que la force de l'iver l'en feroit retourner et tout son ost; et aultrement ne le sçavoit conseiller, se ce n'estoit pas traison que aulcuneffois a mestier et « Je « luy advise et luy diray comment au cas que dedens « le jour des grans pasques vous ne verres partir le « siège de devant Avignon, envoies ung propre mes- « saigier au roy luy requerre tresves jusques à xv. jours « ou à ung moys; tant que vous puisses parler à luy pour « vous accorder, et luy dictes que vous estes bien dolent « qu'il a tel destourbier et que trop de fois vous l'aves « fait couroucé et luy alles crier mercy par devant les « barons et luy offres l'amende, ainssi comme il la voul- « dra jugier et luy rendes lez clefz de la ville, par tel « convenant qu'il les vous rendra arrière et luy promectes « que dedens ung mois vous tendres vostre corps prison- « nier à Paris et nous y ferons bien le roy accorder : car il « vous cuidera avoir prisonnier, et tantost qu'il se voul- « dra deslogier, les barons et chevaliers de son ost se des- « partiront et s'en iront chascun en son païs et ne demou- « rera avecques luy, si non sa gent priver et quant il « s'en yra, je le feray espier quel chemin il tiendra; et « tantost vous l'ensuivres et irez audevant par ung aultre « chemin avec quatre mille hommes et chevaucherons « nuyt et jour, nous serons mussés ès boys et aussi pour- « res vous prendre le roy qui de rien ne se gardera, et « aures en vostre dangier tous les plus haulx barons et « par ainssi pourra estre Ferrant vostre nepveu mis dehors

« de la chappe de plomb. » Lors le bugre d'Avignon tint le conseil que son cousin luy donna et le mercia moult et luy donna congié de s'en retourner devers le roy. Lors s'en vint Henri de Haultefueille devers le roy et luy dist : « Sire, le bugre d'Avignon est moult maloustru, « car en vérité, se je n'eusse esté son parent, il m'eust « fait mourir et m'a dit qu'il ne vous craint vous, ne « vostre puissance d'ung festu : sire, gardez vous qu'il ne vous coure sus. »

Comment le conte d'Auvergne envoia ung messaigier à Ferrant dire qu'il feroit tant qu'il seroit hors de la chappe de plomb.

Et après que le conte d'Auvergne fut en ses tentes et qu'il fut désarmé, il appella ung varlet qui estoit moult soubtil et estoit natif de Flandres, et le appella Henri premièrement et luy dist : « Tu sçauras bien aller à « Paris où le conte Ferrant estoit en prinson au chastel « du Louvre. Tu yras devers luy et luy diras de par moy « qu'il ne soit de riens esbahi et que le bugre d'Avignon et « moy avons telle chose bastie et entreprinse, dont il « sera mis hors de prinson, et le roy Phelippe en sera « mort et occis et luy dy, se ilz nous peult aulcunement « aider, qu'il se advise et qu'il envoye quérir en Flan- « dres secour et tous ses amis et pource qu'il ne peult « envoyer lestres, ne escripre, qu'il te die tout son se- « cret. » Lors le varlet luy promist qu'il feroit son plaisir. Le varlet s'en alla à Paris et s'en alla droit à la tour du

Louvre, il fust bien congneu et fist acroire qu'il venoit là pour quérir service et y fut moult liement repceu et séjourna illec sincq ou six jours, tant qu'il peult parler à Ferrant et fist tant qu'il eut place à parler à luy et luy dist en briefz motz tout son affaire. Lors devint Ferrant moult pensif et dist à luy mesmes : « Vray Dieu de « paradis ! ceste traison ne me vaudroit riens et se le roy « estoit par eulx mort ou desconfit, il m'en pourroit « estre du pis, ne jà pourtant en seroye délivré et si « diroient les gens que ce fait auroit esté bati pour moy; « et pourtant j'en seroie plus haï de Dieu et du monde : « mais ainssi ne ira pas, se Dieu plaist, et se je puis : « car je redoubte fort la mort du roy de France, pour « ce que par moy la guerre commença premièrement. » Et aussi Ferrant pensa moult longuement à sa mère, qui naguières lui avoit mandé que Phelippe le roy de France estoit son père et pourtant dist Ferrant que jà à la mort du roy ne se consentiroit, et que s'il peult, il luy destourbera. Non pour tant il n'en fist aulcun semblant au varlet, et le renvoya à Henri de Haubtefueille et lui dist qu'il le recommandast à luy et qu'il pensast de son fait accomplir et que se ainssi pouvoit advenir, qu'il le guerdonneroit bien.

Comment Ferrant qui estoit en la chappe de plomb envoya quérir Loys, le conte d'Artois, qui estoit filz du roy de France et luy compta la traison que Henri de Haultefueille avoit en pensée de faire au roy son père.

Et après que le varlet s'en fut parti, Ferrant appella ung de ses privés servans qui alla quérir le conte d'Artoys , l'ung des filz du roy, lequel vint devant Ferrant et luy demanda qu'il luy vouloit, et qu'il ne luy célast riens. Lors dist Ferrant : « Par la Vierge Marie : je sçay « aulcunes merveilleuses nouvelles , dont voustre père « sera mort, se Dieu n'y met remède, et tout par traison : « et se vous tant aymes le roy que vous ayes le cœur tant « que de le deffendre , et vous me jures sus les sainctz « que se la chose est mise en vérité, que je auray mercy « et rauray ma terre qui m'est appartenant, et je vous « conteray toute la grand traison qui est en pensée de faire « contre le roy : mais je vous jure sur Dieu, se vous ne « me prometez que vous me seres en aide à ma des-« livrance, jà jour que je soye homme vivant pour « mourir ci endroit, vous n'en scaures riens de par « moy. » Et quant le conte l'entendist, il se esmerveilla, pource qu'il ne sçavoit s'il disoit vray ou non, ne à quoy il alloit pensant. Lors luy respondit Loys : » Par « celuy Dieu en qui nous sommes croians, se vous « poves prononcier ce que vous alles disant, je vous « feray tantost oster de ceste chappe et aures toute

« voustre terre à voustre plaisir. » — « Sire, se dist Ferrant, je n'en demande plus. » Lors Ferrant compta à Loys d'Artois toute la grand traison, comme Henri de Haultefueille conte d'Auvergne et le bugre d'Avignon avoient pensée de faire mourir le roy à douleur, à la Pasque ensuivant. Lors se dist le dit Ferrant : « Envoyes ung mes- « saigier par devers vostre père et que Henri de Haulte- « fueille soit pris et attrappé et tous ses parens et amis « en prinson et qu'ilz soient examinez de cette traison, « et s'ilz ne cognoissent le fait, si me pendez au gibet. »

Comment Loys d'Artois, filz du roy de France, escripvit à son père en Avignon la traison que Henri de Haultefueille vouloit faire.

Loys fist tantost transmettre unes lettres à son père contenantes en effait la traison ; et quant le roy les eut veue, il fist tantost emprisonner le conte de Haultefueille et plusieurs aultres de ses parens qui tantost congneurent la traison, ainssi que Ferrant l'avoit devisée, et tantost comme ilz eurent ainsi congneue la traison, le roy les fist pendre par devant Avignon au gibet : mais le bugre d'Avignon en fust si effroié que luy et tout son ost yssirent hors de la ville et coururent sus aux François : mais les François les rencontrèrent tellement que le bugre et ses filz et plus de xx grans seigneurs furent prins et pendus avecques Henri de Haultefueille et ses gens : mais ainçois qu'ilz confessassent la traïson,

ilz furent examinés bien diligamment et proprement. Comme Ferrant l'avoit dit, ilz confessèrent au roy ; et et ceulx qui peurent eschapper de l'estour s'en fuirent en la ville et leur tint le roy le siège moult diversement par l'espasse d'ung mois, et en la fin se rendirent au roy de France à faire tout à sa voulenté et les repçeut le roy à mercy et en repçeut les hommaiges et les feaultés, et puis s'en retourna en France à moult grant joye.

Comment la royne de Portingal, mère de Ferrant, vint à Paris et comment elle dist au roy de France que Ferrant estoit son filz et qu'il en eut pitié.

Phelippe, roy de France, demanda si toust qu'il fut venu, que Ferrant faisoit, et s'il estoit point eschappé : et on luy respondit que non ; dont il fut moult asseuré et lendemain il vint en son parlement. Ainssi comme en ce temps estoit venue dame Béatrix, royne de Portingal, mère de Ferrant, conte de Flandres, qui s'en vint en parlement et salua le roy moult doulcement, et se gecta à genoux à terre devant le roy Phelippe. Et tantost le roy la salua et la fist seoir de costé luy, au dist parlement. Lors la royne de Portingal qui avoit le cueur moult dolent de son filz Ferrant, parla au roy par ytelz motz, comment cy après pourres ouyr, et luy dist : « Sire, j'ay le cueur moult dolent que vous tenez mon « enfant Ferrant en si estroicte prison, et par Dieu ! « Sire, vous me en mesprises moult grandement. Et « semble que vostre nature vous desmente : car vous

« sçaves bien de certain qu'ilz est mon filz Ferrant et
« que sont ses parens. Sire, puissant roy, s'il a mesprins,
« retenez moy à l'amande pour luy : car il s'en repent
« de bon cueur, et pour l'amande, jc vous donne ce
« que j'ay au monde vaillant, et s'il est par vous doul-
« cement déporté, vous le poves bien faire, vous sça-
« ves comme nature le vous doibt naturellement ap-
« prendre. » Et quant le roy l'entendit, il souspira
moult forment de ce que la royne de Portingal luy avoit
mis en remembrence : mais il luy souvint trop des maulx
que Ferrant luy avoit fait, et de ce que tant de fois il
s'estoit parjuré envers luy, et respondit à la royne et lui
dist : « Dame, j'entens bien ce que vous m'aves dit :
« mais Ferrant à tant mesprins envers moy, que encore
« ay-je jugié sur luy trop doulcement, et ne le puis
« deslivrer du hault serment que j'ay fait et vous def-
» fens que jamais vous ne m'en parles plus. » Quant
la dame Béatrix entendit la responce du roy, elle com-
menca moult tendrement à plourer et puis s'escria
moult haultement, et dist : « Roy, l'amour est mau-
« valse qui fait villainement, et vray roy doibt tenir
« son couvenant : mais l'on voit tout clèrement qu'il
« n'est mie ainsi. » Lors Loys, filz du roy de France,
entendit la parolle de la dame et ne sçavoit qu'elle vou-
loit signifier, et ne l'osa demander à la dame ; mais il
luy dits : « Madame, alles en vostre hostel, sans faire
« murmurement: car je vous jure sur Dieu ainçois qui soit
« deux jours, je le vous rendray deslivré en santé et en vie. »

Et la convoya Loys, filz du roy de France, jusques à son hostel et puis s'en retourna au grant palais royal.

Comment Phelippe, roy de France, délaissa à son filz Loys sa coronne et son royaulme.

Et quant le roy eut disné Loys, son filz, parla à luy moult doulcement et luy dist que le conte Ferrant luy avoit dicté et révélée toute la trahison que Henri de Haultefeuille avoit entreprinse de faire, et comment Ferrant l'avait gardé de mort; et pource il avoit promis à Ferrant qu'il le deslivreroit de la prinson. Adonc le roy pensa moult longuement et sçeut moult bon gré à Ferrant qu'il avoit ainssi ouvré et se pensa bonnement qu'il estoit de son engendrement, et dist en soupirant qu'il se repentoit qu'il avoit ainssi juré sur Ferrant et si cruellement. Lors luy dist son filz. « Sire, penses tout « aultrement, car j'ay trouvé le tour par bonne voye « comment voustre serment sera sauvé et comment « Ferrant sera deslivré.» Adonc deffendit le roy à son filz et luy dist qu'il ne réquist sur aulcun blasme.

« Nenny, se dist Loys, mais sire, alles vous seoir et « tenes parlement avecques vos pers. » Et lors Loys, filz du roy, quant il vit son père en parlement accompaigné de ses pers, il s'enclina tout bas devant le roy et luy dist : « Sire, vous sçaves tout clèrement com- « ment par moy vous fustes deslivré de la traison de- « vant Avignon et pource, mon très-chier sire, je vous

« demande ung don pour ce service et pour mon advan-
« cement, et pource, je vous supply qu'il vous plaise à le
« moy donner. » Lors luy respondit le roy Phelippe :
« Loys, dist-il, je me recorde que vous m'aves loyaul-
« lement servi et pource je vous donne le don. » —
« Voire, se dit Loys, mais, sire, vous le me promettes
« par vostre foy et serment, » — « Par ma foy ! dist le
« roy, je le vous donne ; mais que ne me demandes Fer-
« rant, conte de Flandres, car honnorablement je ne le
« vous puis donner. » — Sire, se dist Loys, je ne vous de-
« mande point, mais il vous plaira à ouïr ma volenté. Il y a
« jà long-temps que vous fustes coronné et que vous
« estez roy de France et que jà aves tenu la coronne de
« France, et a plus de trente et sept ans, et estes vieulx et
« ancien et aves bien mestier de repos. Je vous demande
« en don la coronne et le royaulme de France et qu'il
« vous plaise à moy donner ce don, et y gardes vos-
« tre serment. » Et quand le roy l'entendit, il dist haul-
tement qu'on luy aportast sa coronne et quant il eut
entre ses mains, il demanda à ses pers se par droit il
povoit résiner sa coronne à l'ung de ses filz et qu'il en
jugassent à leur regarct. Lesquelz luy respondirent : »
« Sire, ouy vrayement. » Lors Phelippe le roy dist à son
filz : « Beau filz, j'eusse esté bien saige, quant vous me
« demandastes le don, j'eusse excepté mon royaulme :
« Mais on voit souvent que le père vers son filz d'a-
« mour est aveugle : or prenez la coronne, car je la vous

« donne. » Lors Loys son filz s'enclina à ses piez et le roy luy assist la coronne sur le chiefz.

Comment Loys, quant son père luy eut résiné la coronne et son royaulme, il deslivra Ferrant de la chappe de plomb.

Adonc appella Loys les pers et les barons et leur demanda, puisque son père s'estait à luy desmi de la coronne de France, s'il en povoit faire à sa guise et du royaulme et de la coronne : et il luy respondirent qu'il le povoit faire. Lors Loys envoya quérir Ferrant qu'il luy fut amené en son palais, et quant Ferrant vit Loys en estat royal, il en fut effroié : car il ne sçavoit que c'éstoit. Lors se agenoulla devant le roy et lui cria merçy pour Dieu ! et qu'il luy voulsist tenir ce que il luy avoit promis. « Ferrant, se dïst Loys je voy bien que vous estes de « vos meffais repentans, et que vous avez assez enduré de « paine et de torment ; et pource que vous aves mon- « seigneur mon père respité de mort, je vous deslivre « de la chappe de plomb, et vous rens vos terres, « tout ce qui en est par de là la rivière de l'Escault : « mais sçachies bien que par dessà n'en aures riens. » « —Sire, se dist Ferrant, je ne vous demande par mieulx « qne ce qu'il vous plaira à moy octroyer. » Et quant Phelippe, le roy de France, vit que Loys son filz avoit ainssi deslivré Ferrant, il luy dist . « Il appert « bien par voustre sentence que vous avez délivré Fer- « rant, et si luy aves rendu son tenement, si gardes

« bien que après il ne vous en face dolent. «—Père, se dist
« Loys, je m'en suis acquité; or face ce qu'il aura en
« pensée, car selon ce qu'il fera, nous nous conseillerons.

Comment Ferrant, quant il fut délivré, s'en partit de Paris.

Ferrant, le conte de Flandres, pour la doubte qu'il eut du roy Philippe de France, ce partit de Paris tantoust droit à l'eure de nonne et sa mère s'en alla après luy, faisant moult grand joye et avoient en leur compaignie vint chevaliers et maintz aultres serviteurs, et prindrent leur chemin droit à Noyon, où ilz se herbegèrent. Et là estoit Phelippe-le-Long, conte de Noyon, qui festoia grandement le conte de Flandres et luy demanda comment il issit de la chartre du roy : et Ferrant luy compta comment il avait esté délivré.

Comment Phelippe-le-Long, filloul du roy de France et conte de Noyon, fist mourir Ferrant, conte de Flandres, pource qu'il avoit menassé le roy.

« Pais, par Dieu! dist Ferrant, Phelippe, beau-cou-
« sin, j'ay le cueur bien dolent de ce que le roy de
« France m'a ainsi desconfit et emprisonné villaine-
« ment : mais, par Dieu! se je puis vivre jusques à
« ung an, tel m'a nuit et grevé, que je feray dolent; et
« aussi feray telle guerre que je feray mourir le roy
« villainement : et aussi auray ma terre entièrement,

« jusques au pont à Choisi; là ma terre se extent, dont « le roy a fait dons à vous et à aultruy tout à son ta- « lant. » Et quant Phelippe-le-long entendit l'orgueil de Ferrant, il en fut moult dolent; et aussi manda tantost le prévost de Noyon et qu'il venist à luy avecques cent hommes armés bien richement pour mectre la main à ung homme bien hardiment. Adoncques Phelippe-le-Long dist au prévost qu'il mist Ferrant et ses gens en l'arrest et qu'il mist Ferrant en la grosse tour de Noyon : mais Ferrant se deffendit moult hardiement, et tant fist qu'il eut quatre des sergens audevant dist prévost mors et aussi fut Ferrant moult grandement blessié et fut mis en prinson en la tour, et Phelippe-le-Long donna bon asseurement à la mère de Ferrant, et tantost Phelippe-le-Long manda au roy de France par les lettres pourquoy et par quelle cause Ferrant avait esté aresté prinsonnier : dont le roy Phelippe fut moult joyeulx, et aussi bien tantost Loys, filz du devant roy de France, manda tous les pers de France et aussi les fist assembler à Paris au palais; et aussi là estoit Phelippe son père, qui tant estoit redoubté.

Comment Loys rendit la coronne à son père, pource que Ferrant avoit esté aresté de par Phelippe-le-Long.

Loys dist à son père : « Sire entendes à moy. Le « royaulme de France me fut de par vous donné et le

« vons demanday affin que Ferrant fust mis hors de
« prinson de la chappe de plomb, et est vray que il
« s'en alloit en Flandres et estoit deslivré; mais par sa
« folie, il est arresté prinsonnier à Noycn : car il s'es-
« toit vanté devant Phelippe-le-Long vostre filloul,
« qui gréveroit le royaulme de France et vous feroit
« mourir à dueil et à tourment : et pour celle cause
« voustre filloul la fait tenir prinsonnier. Et pour ce,
« je vous rens voustre couronne et le royaulme de
« France, qu'il vous à pleu à moy donner : car jamais
« tant que vous vivres, roy ne me clameroy, car j'ay
« fait du royaume ce que j'avoye en pensée. » Le roy
luy respondit : « Beaulx filz, puis qu'il vous plaist, je
« reprens le royaulme à voustre volenté. » Et reprint
des barons toutes les feaultés. Et en ce temps estoit le
conte Ferrant prisonnier à Noyon qui estoit moult du-
rement navré et le gardoit sa mère moult curieuse-
ment : mais tantost le conte Ferrant mourut en la
prinson et Phelippe-le-Long en rendit le corps à la
mère et dist : « Que Dieu fust loué de sa mort, et que
« jamais ne guerroieroit son parrain, le roy de France;
« mais c'estoit grand dommaige qu'il n'estoit bien
« entalenté de servir son seigneur, le roy de France;
« car il fust encore en vie et fust honnoré et prisé de
« de maintz hommes : et pource que je estoie son pa-
« rent, j'en suis moult couroucé.» — « Par Dieu! dist la
royne sa mère, Ferrant estoit trop fier : car par la
Vierge Marie! il estoit filz du roy de France et fut de

son corps au mien engendré, de quoi Phelippe-le-long fust moult esmerveillé et fist mectre le corps dehors de la chartre et richement embasmer et à moult noble compaignie le fist porter en Flandres et mener par sa mère, qui le mena droit à Lisle en Flandres, où ilz trouvèrent Jehanne la comtesse qui estait moult durement couroucée, pource que son mari estoit mort si villainement. Et dist la comtesse en plourant : « Ferrant de « haute seigneurie, j'ay perdu en vous honneste com- « paignie : par Dieu ! dist elle, qui vous a mis à « mort, c'il ne vous aymoit mye, mais par Dieu ! se je « puis, vostre mort sera vengée.

Ferrant fut enterré dedens une abbaye et demoura sa femme dame et comtesse de Flandres et se fist haultement servir : mais ainçois que l'année fust accomplie, elle s'en alla en France moult richement accompaignié et alla devers le roy qui la festoya moult richement et la pria qu'elle voulsist prendre mari dont elle s'en escondit peu. Elle reprint ung homme qui fut de grande lignée, qui estoit conte de Savoye, que l'espousa à Paris et poya le roy les nopces, et puis le conte et la contesse sen allèrent à Lisle en Flandres et la contesse repçeut les hommaiges qui gracieusement maintint sa terre. Et en icelle année que le conte de Savoye espousa la contesse de Flandres, Phelippe le conquéreur, roy de France dont cy-devant est parlé trespassa de cest siècle et fut enterré à Saint-Denis en France. Et après Loys son filz fut benist et sacré roy de France,

lequel Loys eut quatre filz. Le premier eut nom Loys, le second eut nom Robert, qui fut conte d'Arthois, le tiers eut nom Phelippe, le quart eut nom Charles, qui estoit le plusné. Robert s'en alla en la conté d'Arthois et les aultres demourèrent avecques leur père et fut en l'en de nostre seigneur mil deux cens et vingt et ung que Loys filz de Phelippe fut coronné à Rains roy de France et régna quinze ans et fut moult redoubté et gouverna bien le royaulme de France.

En ce temps Ernoul, conte de Savoye, eut espousé Jehanne contesse de Flandres et fut moult aymé de grans et de petis. Et regna avec sa femme IIII. ans et au cinquiesme an il trespassa : et aussi n'avait la contesse filz, ne fille, et demoura vesve. Et aussi advint ung jour que Jehanne la contesse se dormoit seulle en ung lit, car elles avoient mené grant joye, elle et Marguerite sa seur; et aussi bien Bouchart d'Auvergne qui aymoit par amours la devant dicte Marguerite et aussi ainssi comme Jehanne la devant dicte contesse se dormoit seulle, et mourut soudainement sur son lit, dont il y eut grans couroux au pays de Flandres. Et après la mort de Jehanne la contesse, Marguerite sa seur, fut contesse de Flandres, qui maintint bien sa terre et fut moult redoubtée et dist ung jour à Bouchart d'Auvergne qui estoit son amy, que jamais jour de sa vie, il n'auroit sa compaignie, s'il ne faisoit tant qu'elle fust sa femme espousée; ne que luy, ne ses enfans bastars ne tiendroient plain pié du païs de Flandres

et lui dist qu'il allast à Romme pour soy dispenser, ou si non elle luy feroit oster l'ame du corps. Lors luy respondit Bouchart. » Puis qu'il vous vient à plaisir, je yray à Romme : mais je ne sçay se j'en pourray estre dispencé, car je suis diacre, et si ne me fault que l'ordre de prestre ; dont la dame fut moult esmerveillée, car oncquesmais elle n'en avoit riens sceu, et dist la dame à Bouchart : « Ne vous doubtez de riens, car vous feres à Romme toust « voustre plaisir : mais que vous veuilles donner joyaulx « or et argent, les clers ne demandent aultre chose, et « je vous donneray asses chevance, car je vous don- « rai dix stanniers d'escalecte et quatre de monnoye, « pour faire les payemens et dix mille florins à faire « vos despens ; et faictes tant que le Pape ait ung no- « ble présent et aussi tous les cardinaulx, et si payes « les clercs bien et courtoisement et ainsi pourres vous « accomplir vostre besongne. »

Or partit Bouchart lendemain à dix chevaliers de nom et trente escuiers et aussi mena avec luy moult de bons clers pour le conseiller et s'en vint à Romme devers le Pape, en moult noble arroy. Et demeura à Romme ung an entier, et donna maintz beaulx joyaulx et maintz beaulx présens et fist tant qu'il parla au Pape et luy compta la cause qui l'avoit amené là. Et luy demanda le Pape qu'il estoit, et Bouchart respondit : « Très-Saint Père, je suis filz au conte de Blois, du « païs de France, et ay demouré en Flandres avecques « une dame qui fust fille au conte Baudoin de Flan-

« dres, qui a eu deux beaulx filz de mon engendre-
« ment : et aussi luy est de n'a guieres la conté de
« Flandres escheue par droit héritaige, et elle me
« veult prendre à mari, afin que nos enfans puissent
« succéder à l'éritaige de leur mère, si vous plaise, Tres-
« Saint-Père, à m'en donner le don et moy à ce dispencer. »
« Et qui le te deffent, dist le Pape, s'il n'a entre vous
« deux aulcun empechement? — « Tres-Saint Père,
« se dist Bouchart, vraiement je ne le vous selleray
« point. Sire, j'ay esté ordonné diacre, et pource, Sire,
« on m'a dist que je aye dispence de vous. » — « Bou-
« chart, dist le Saint-Père, tu ne peulz jamais espou-
« ser femme, car tu as desjay espousé Saincte-Esglise,
« quant tu fus sacré diacre, et pource, je te deffens
« que tu n'en parles plus. » Dont Bouchart eust moult
grant couroux au cueur, et requist au Pape, puisqu'il
ne povoit estre despencé, qu'il luy pleust à dipenser ses
deux filz, ou qu'ilz peussent estres prestres, si leur ve-
noit à tallant. Laquelle chose le Pape luy octroya et
les dispensa, et luy en donna lettres et s'en retourna
en Flandres et trova que Marguerite sa mye, la contesse
de Flandres, estoit grosse d'enfant qu'elle avoit jà
porté six moys. Et quand Bouchart le sçeut, il en fut
moult dolent et luy dist qu'elle estoit ensaincte d'ung
chevalier nommé Guillaume de Dompierre. Bouchart
s'en alla à Paris pour eschever à la dame, car la dame
l'eut accueilli en haine, et demoura Bouchart l'espasse
d'ung mois à Paris, ou maladie le print dont il mourut.

Et quand il fut mort, il fut moult plouré de ses filz et de ses hommes, et prindent les filz la saisine de ses biens et de sez héritages; car il en furent dispencés du Pape. Et s'en retournèrent en Flandres avecques leur mère qui leur donna à sa mort deux petis parisis.

Comment Marguerite, la contesse de Flandres, espousa Guillaume de Dompierre.

Et tantost après Marguerite espousa Guillaume de Dompierre qui fut conte de Flandres et ne vesquit guerres; car il fut empoisonné; et eut de luy II. filz dont l'ung fut nommé Gui, qui fut conte de Flandres. Et en ce temps morut Jehan roy d'Angleterre. Les enfans de la contesse de Flandres furent moult riches et moult bien endoctrinés; car leur mère tenoit quatre riches contés, c'est assavoir : Flandres, la conté de Hainault Olande et Los, et fut le païs en paix quinze ans et furent les quatre filz grans et fourniz, et portèrent les armes et estoient moult doubtés et estoient tous quatre chevaliers et Baudoin le quart estoit clerc bien bénéficié et estoit chanoine de Tournay et de Louvain, et estoit doyen de Cambray, et Jehan son frère fut marié moult richement à la fille du conte de Zélande; et les deux enfans de Guillaume de Dompierre eurent deux contez, à l'ung fut la conté de Guienne et à l'aultre fut la conté de Boulongne. Mais Gui le puisné n'eut

point de femme, et estoit chéri et aymé et luy estoit souvent donné le pris des armes.

Comment Marguerite, la puisné du conte Baudoin qui estoit contesse de la conté de Flandres, mena ses enfans à Paris pour leur partaige.

Marguerite de Flandres fut moult belle dame et garda bien ses terres, ses villes et sa gent. Mais les frères tansoient bien souvent l'ung à l'aultre. Les plus jeunes appelloient les aisnés bastars, et qu'ilz ne tiendroient jà plain pié de terre. La mère entendit souvent leur estrif, et en fut plusieurs fois marrie ; car elle avoit grant paour qu'ilz ne s'entretuassent et voua à Dieu qu'elle iroit à Paris et là, par droit jugement, partiroit ses enfans ; et fut moult richement accompaigné de cent chevaliers et de trois cens escuiers et vint en plain parlement. Mais ses enfans ne savoient pourquoy elle y estoit venue. Le roy Loys la festoia moult honorablement et la fist seoir en cousté de luy et compta au roy comment ses enfans estoient souvent en debat pour son tenement : « Et « pour ce, Sire, en mon vivant leur vueil partir devant « vous, voire par tel couvenant que jamais de ma vie « ilz n'en tiendront plain pié. » Et présentement la dame partit Flandres à son filz aisné, que elle avoit eut de Guillaume de Dompierre qui avoit esté son mari : et Gui son frère qui estoit le plus jeune aura Zélande et Los. « Et pource que Bouchart a fait dispenser ses deux filz, « et pource qu'il en y a ung accordé à saint esglise et

« à troys grosses prébendes, il luy peult bien souffire et « son frère tiendra la conté de Haignault. » Et quant Baudoin entendit les parties que sa mère avoit faictes, ilz dist pour avencer son frère que puisque le Saint-Père les avoit legitimés à terre tenir, que Jehan estoit l'aisné qui debvoit avoir la conté de Flandres. Mais il fut dit par sentence de parlement que puisque le Saint-Père n'avoit voulu dispenser Bouchart d'espouser la mère, qu'il ne povoit hérité aux païs de Flandres. Adonc se print Baudoin moult fort à couroucer et dist tout en hault en plain parlement en la présence du roy : « Par « Dieu! dist Baudoin, je me puis bien vanter que « ma dame de mère est la plus riche putain que l'on « peulst trouver en cristienté ; et puisqu'elle si nomme, « je l'y puis bien nommer. » Lors le roy et les barons commencèrent fort à rire et quant Marguerite la contesse eut entendu son filz parler à elle, elle en fut moult dolente et couroucée, et print congié du roy et s'en alla en Flandres et mena avecques elle son filz Gui et Guillaume qu'elle avoit eu de Guillaume de Dompierre. Mais les aultres deux qu'elle avoit eu de Bouchart ne voulurent point aller avecques elle, mais ilz allèrent demourer en Hainault et firent fonder le chastel de Beaumont en Hainault.

Comment Jehan et Baudoin firent crier en Tarace ung tournay où plusieurs seigneurs et barons se trouvèrent.

Jehan et Baudoin qui estoit filz de Bouchart furent en Hainault moult haultement honorés et firent crier ung tournay en Tarrasse et y vindrent plusieurs contes et aussi y allèrent le conte de Flandres et son frère Guillaume. Et Jehan le conte de Hainault donna à disner à tous les seigneurs qui là estoient; et à ce disner advint que le conte de Flandres qui fut filz de Dompiere morut d'ung advertin qui luy vint en la teste, dont la feste fut moult grandement troublée : et se despartit le tournay et s'en alla chascun en son païs. Et Gui le frère de Guillaume de Dompierre alla prendre la sasine de la conté de Flandres. Et en ce temps le sire de Béthune avoit une belle fille, le plus belle que on peult trouver entre les autres femmes. Et la prinst le conte Gui tellement à aymer, et la voulsist tant presser, qu'il voulut qu'elle fist sa voulenté : mais elle fut saige et s'en excusa moult bien, et advint qu'elle le dist à son père que le conte Gui vouloit avoir sa compaignie oultre sa voulenté, et que pour Dieu il y mist remède, et que jà homme du monde ne habiteroit à elle, s'elle n'estoit sa femme espousée : « et si me faisoit deshonneur, « vous en series villainement blasmé, et je en seroie du « tout deshonnorée. Et jamais ce fait ne pourroit estre « amendé, car il est votre seigneur, vous ne pouves

« contredire encontre luy. Et pource, ce feroit bon « que vous me menissies en tel lieu, où je seroie seu- « rement. » Lors luy respondit son père doulcement et luy dist : « Fille, ne vous effroies point, et ne vous « esmouves de ce chastel, et je iray devers luy et y « mectray remède. » Adonc le sire de Bethune s'en alla devers Gui, conte de Flandres, et luy dist : « Sire, je « suis vostre homme et tiens de vous Bethune et l'ay jà « tenu plus de trente ans passés, et a servi vous et vos « prédecesseurs, dont j'ay moult amandé et suis bien « riche homme là : merci Dieu ! lequel ait merci des « ames trespassées et pource, je vous requiers qu'il « vous plaise à moy donner ung don, c'est que j'aye « congé de vendre mes meubles et héritaiges. Car il « m'en couvient fuir en estranges païs et ne demoure- « roie en ce païs pour tont mon héritaige, ung an « accompli ; et pource, sire, que vous voules deshon- « nouré ma fille oultre sa voulenté, dont se seroit ung « tres grant peché et malfait. »

Comment Gui le conte de Flandres espousa la fille au sire de Béthune.

Et quant Gui l'entendit, il en fut moult effroié et ne luy sçeut que dire, ne que respondre ; et pensa moult longuement et luy respondit asses courtoisement : « Sire « de Bethune, s'y je ayme voustre fille, nature le me « donne et apprent : car je ne puis oster mon cueur

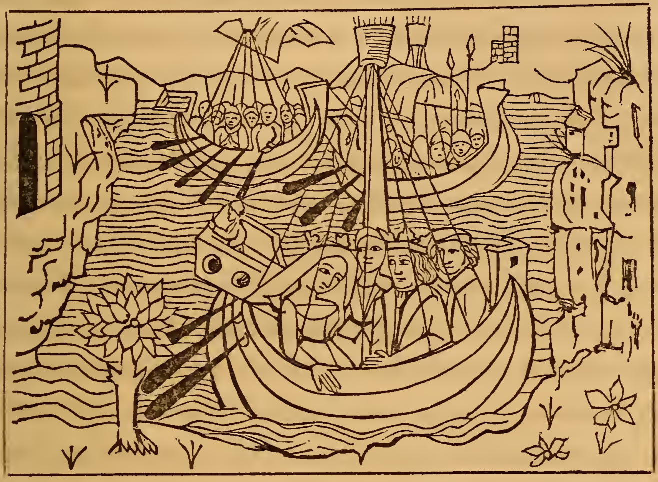
« d'elle. Or soies tous en paix, car je vous jure sur ma « foy et serment, se vous la me voules octroier et me « vueille, je la prendray à femme de loïal mariage, « vueille ou non ma mère et mes parens. » — « Sire, sedist « le sire de Bethune, je le vueil bonnement, et si sçay bien « qu'il plaira à ma fille et aussi aura tout ce qui m'appar« tient. » Et ainssi fut le mariaige ordonné. Mais la mère du conte en fut moult couroucée, car elle vouloit marier son filz plus haultement; mais en la fin il convint qu'elle l'endurast. Lors le conte de Flandre espousa la dame qui eut ung enfant d'elle qui eut nom Robert, qui vesquit longuement et fut sire de Bethune et fut moult fier et hardi. Et puis eut la dame ung aultre filz qui fut nommé Guillaume *Patre-Nostre*, pource que il alloit souvent à l'esglise; et au tiers an, la dame en eut ung aultre qui fut nommé Phelippe qui eut moult de hardiement et grêva moult le royaulme de France, et en la quarte année eut ung aultre filz, qui fut nommé Guillaume, qui fut moult preudomme et fut seigneur de Mortaigne. Le conte Gui de Flandres règna avecques sa femme xv ans, et furent leurs enfans bien endoctrinés et puis morut la dame et trespassa en Flandres, dont le païs en fut moult couroucé. En ce temps trespassa le père de la dame, et le conte Gui de Flandres print pour ses filz toutes les pocessions, et puis se maria à la seur du conte de Lucembourc; et en eut trois fils qui furent nommés les enfans de Pamur, qui puis grevèrent le royaulme de France et en plusieurs manierez.

Comment Loys, le roy de France, mourut et comme son filz Loys fut bénist et sacré roy de france.

En ce temps le comte Gui de Flandre se fut remarié, Loys le roy qui deslivra Ferrant de la chappe de plomb morut, et Loys son fils aisné fut roy de France, le plus preudomme qu'on peult trouver et tant qu'il fut saint en paradis. Il vesquit longuement et gouverna bien le royaulme de France. Et espousa une dame qui eut non Jehanne, fille au conte de Provence, qui honora et ayma forment saincte esglise; et fut dix ans avecques elle sans engendré enfans, dont ils estoient moult dolens : car il n'atoucha oncquez à aultre femme charnelement, car luy et sa femme s'entreaymoient forment. Si advint une nuyt que Saint-Loys se dormoit avec sa femme moult doulcement et luy vint une advision d'une voix qni luy disoit que il assemblast ses hommes et allast tontost oultre mer conquerre le Saint-Sépulcre, au non de pénitance, pour avoir saulvement : et quant il fut esveillé, il pensa moult à son songe. Mais il ne le dist nullement à la royne sa femme et alla à son confesseur et luy dist tout son advision et le confesseur luy dit : « Sire, songes ne « sont que vanitez, n'y prenes jà garde. » L'autre nuyt ensuivant la vision luy revint comme devant et luy dist la voix que se il ne alloit oultre mer, que il mouroit soudainement : dont le roy en eut moult grant paour, et s'en alla à son confesseur et luy dist de re-

chief son advision et luy dist le confesseur : « Sire, « pour Dieu ! ne vous esmayes point, tout songe « n'est que vanité et fantasie. » Dont s'en retourna le roy en son palais tousjours pensant en son advision et ne peut le jour boire ne mengier bien peu ; et la tierce nuit, il vint au roy Loys et luy dist que s'il n'alloit briefvement oultre mer, quil mouroit bientost et n'auroit jà enfant de sa femme. Et quant il fut esveillé, il fut en grigneur paour que devant. Lendemain au matin le roy Loys envoya ung messaigier au Pape et rescript toute son advision et luy requist pour Dieu ! quil fist faire croisée au païs de France et qu'il voulait aller oultre mer, et meneroit tous ceulx qu'il pourroit finer. Mais le Pape ne se fist que rire de ce songe et dist que ce n'estoit que fantasie · mais pour la révérence du roy de France et pour l'exaulcement de saincte esglise, il envoya en France ung cardinal et luy bailla lettre et bulles et alla le roy Saint-Loys à l'encontre de luy et luy fist grant honneur et grant révérence : et tantost le roy manda tous ses hommes partout son royaulme et tous ses amis dessà et delà, et le roy de Navarre y vint qui grans gens amena, et leur presta la foy le cardinal, et leur dist qui vouldroient prendre la croisée, qu'il la prinst, et il seroit absoulz de paine de coulpe et seroit l'ame de luy saulvée.

Comment le roy Saint-Loys et plusieurs aultres grans seigneurs se croisèrent.



Le roy Saint-Loys se croisa le premier et après luy se croisa le roy Charles de Cécille et le roy de Navarre, le roy de Machlorgues, Gui le conte de Flandres, Robert le conte d'Arthois. Et quant le roy Saint-Loys fut garni et avitaillé moult richement, le roy et son ost se mist au chemin et mena avecques luy la royne Jehanne de Provence et allèrent par terre jusques au port de Marseille, et trouvèrent leur navière toute prest et toute garnie; et puis montèrent en mer et les seigna et bénist le cardinal et puis prins son chemin par Sçavoye et s'en alla à Romme. Et le roy Saint-Loys et son bernaige s'en allèrent singlant par la dicte haulte mer. Et fut en voaige la noble royne ensaincte d'enfant, dont le

roy et la royne furent moult joyeulx. Et tant nagèrent par haulte mer, que à la grace de Dieu, ilz arrivèrent au port Damiète et gectèrent leurs ancres et se misdrent à terre : car il en avoient grand désir, pour le debatement de mer et estoient bien cent mille cristiens d'armes bien ordonnez. Et en ce temps dedenz la ville Damiete avoit ung sarrazin qui se nommoit Anthidonos, qui fut né du païs de Brandes ; et quand il apperçeut les crestiens qui estoient décendus au port, il en fut moult esmerveillé. Car des cristiens, il ne se donnoit aulcunement garde, et aussi il n'avoit pas ses gens mandé, ne semons, ne si n'estoit pas garni pour soy tenir long temps. Le roy Saint-Loys assiéga tantost la ville et jura Dieu que jamais d'ilec ne partiroit, tant qu'il eust la ville ou qu'il fut dedens entré.

Tantost le roy Saint-Loys fist lever engins qui gectoient grosses pierres dedens la ville, dont les Sarrazins furent moult esbahis, pource qu'il n'avoient pas accoustumé à voir telle chose, et pource firent ung conseil entre eulx qu'il s'en fuiroient par nuyt au grant chastel du Fare tout coyement, femmes et enfans, et qu'ilz emporteroient de leur bien et de leurs joyaulx ce qu'ilz en pourroient emporter. A la quarte nuyt, entre la grant mer et le moulin, ilz issirent de la ville et s'en allèrent au grant chastel, où il n'a de Damiete que quatre lieues. Et le lendemain les gens du conte de Flandres qui estoient logiés devant l'une des portes coururent à la porte pour assaillir, et pource qui tro-

vèrent la porte et la ville de Damiete en ce point desgarnie, ilz cuidèrent bien estre vendus et trahis. Toutes fois ilz congneurent tantost après le fait, comme ceulx de Damiete s'en estoient fuis par nuyt au grant chastel du Fare. Lors le roy et son ost entrèrent en la ville tout à leur volenté; car ilz ne trouvèrent personne qui les destourbast, et trouvèrent la ville moult rychemeut garnie de vin et de tous biens; mais peu y en avoit de froment. Le roy Saint-Loys se loga au grant palais Damiette et Jehanne sa femme qui estoit ensaincte d'enfant et auprès de luy fut logé le roy de Navarre, le roy Machlorgues et celluy de Cécille et le conte de Flandres et plusieurs aultres grans seigneurs; et furent en celle ville quatre jours seullement, et puis jura le roy qu'il iroit après eulx mectre le siège devant le grant chastel du Fare. Lors partit le roy à cent mille hommez et laissa la royne en Damiete qui estoit ensainte d'enfant et luy laissa grant quantité de gens à la garder et luy pria la royne qu'il luy pleust retourner tantost vers elle. Le roy et son ost s'en allèrent devant le chastel du Fare, lequel il assièga et jura par Jhesu-Crist que jamais ilz ne partiroit d'ilec, tant qu'il eust prins le chastel là, où il tenoit le siège moult fort et moult estroit.

Comment la royne de France enfanta d'ung enfant qui fut nommé Jehan Tristan.

Tantost la noble royne eut le mal d'enfantement qu'il luy dura quatre jours et troys nuys. En réclamant Dieu

et Saint Jehan-Baptiste, elle eut ung beau filz qui fut nommé Jehan, car par avant elle avait dist se c'estoit ung filz, qu'il fut nommé Jehan et que ce c'estoit une fille, qu'elle fust nommée Jehanne, et qu'elle donnoit l'enfant qu'elle avoit à monseigneur Saint Jehan-Baptiste. Et celluy Jehan, dont Dieu la deslivra, aporta du ventre à sa mère une croix vermeille sur la droite espaulle, aussi en signifiant que il estoit venu sur terre par la grace de Dieu et que il seroit encors roy. L'évesque de Paris le baptisa sur fons et fut nommé Jehan. Mais l'une des dames luy bailla ung surnom, pource que à sa nativité, il avoit donné tant de paine à sa mère et le nomma Jehan-Tristan. Et quant il fut baptissé, il fut joyeusement apporté à sa mère et demanda se on luy avoit mis nom Jehan; et on luy dist que ouy, par son commandement. Mais on luy avoit mis ung surnom Jehan Tristan, pour la paine qu'il avoit faicte à sa mère. « Par Dieu! dist la mère, il me plaist bien : jà « pire ne soit il que vaillant Tristan : et s'il plaist à « Dieu, je le nourriray de mon laict pour l'amour de « son père. »

Comment Jhehan Tristan fut robbé par ung esclave et porté au soudan.

En ce temps avoit en Damiete une esclave espie, qui avoit espié le royaulme de France et s'en estoit venue en Damiete avec le roy en son navière et l'avoit le souldan envoiée de cà la mer, pour espier la cristienté, pource

que c'estoit la plus saige sarrazine que l'on peult trouver. Car il avoit entreprins de venir à Romme pour destruire la Cristienté, se il n'estoit ainssi que le noble roy de France n'eust volenté de secourir Romme; car en celluy temps le royaulme de France estoit la fleur de tout le monde, et nul ne s'i prenoit qui ne fust desconfit et pource le souldan redoubtoit les gens de France. L'esclave s'en alloit entre les Cristiens, comme pélérine, et disoit que jamais jour qu'elle vesquist ne cesseroit de adourer ymaiges et crucifix, et pour ce la royne de France luy donnoit voulentiers de ses biens, et pource qu'elle luy devisoit de plusieurs grans royaulmes le contenement des gens du païs. Si advint une nuyt que, affin que la royne peulst myeulx reposer, les nourrices emportèrent l'enfant en une aultre chambre, et le mirent en ung noble bersel, et firent endormir l'enfant. Et quant il fut endormi, ilz tirèrent l'uys après eulx, et s'en allèrent visiter la royne, et l'enfant demoura seul en la chambre. L'esclave qui s'avisa que l'enfant estoit en la chambre tout seul, pensa comment elle pourroit embler l'enfant, et que, s'elle le povoit livrer au Souldan, il la pourroit cuillir en bien grant amour, et tantost prinst l'enfant bien souef, puis issit de la ville le plus tost qu'elle peult, et prinst son chemin verz Turquie, et faisoit l'enfant alaicter aux femmes qu'elle trouvoit et s'en alla vers Babillonne, tout le grant chemin. Et quant les nourrices de la royne l'eurent celle nuit servie, l'une d'icelles

retourna en la chambre, où ilz avoient mis l'enfant; mais elle ne le trouva pas, et tantost appella sa compaignie et luy dist en soupirant: « Nostre vie est finée, « nostre enfant est perdu ! » — « Par la Vierge hono- « rée ! non est, si Dieu plaist ! belle amye, ung des gens « de céans la prins pour esbatement, et fut moult grant « folie à nous de le lasser ainsi seul. » Ils allèrent cà et là partout l'ostel, mais nouvelles, ilz n'en sçeurent trouver. Chascun vint et courut à la noise: l'ung brait, l'aultre crie. « Et Dieu! dist la royne, que peult cecy « estre ? je croy que noz gens sont desconfiz, ou les Sar- « razins ont ceste entreprinse. Se j'ay perdu monseigneur, « jamais je n'en seroie joyeuse et aussi je suis à mal aise « de mon enfant. Hélas ! où sont alles mes gens ? Pour- « quoy m'ont ilz ainsi lassé seulle ? » Lors s'escria la royne haultement et les femmes vindrent qui luy dirent: « Hélas ! dame, pourquoy criez vous ainsi ? » et la estoit une jeune pucelle, mal enseignée, qui luy compta tout le fait comment l'enfant estoit perdu. Lors se pasma la royne en son lit, et quant elle fut revenue, elle s'escria haultement: « Ha ! ha ! monseigneur Saint- « Jehan-Baptiste ! rende moy mon enfant qui en bap- « tesme fut nommé vostre nom. Je le vous laisse en « garde. » et depuis elle le vit en moult grant joye, mais oncques son père ne le vit. Les dames pleuroient entour la royne moult tendrement. Ils s'avisèrent que l'esclave mauvaise avoit emblé l'enfant secrètement, mais ilz ne l'eussent sçeu où quérir et saiches que la

royne ne souffrit nullement que les nourrices eussent pource aulcun mal. Et tantost la royne rescripvit au roy les douloureuses nouvelles qui estoient advenues de leur enfant; mais le messaigier trouva telles nouvelles en chemin, que il ne peut parler au roy.

Comment le roy Saint-Loys fut prins devant le Fare et fut mené dedens le chastel prisonnier.

Or en celle propre nuyt que Jehan Tristan fut emblé, estoit issu du chastel du Fare quatre cens mille Sarrazins qui estoient venus aux tentes des Cristiens et boutèrent le feu partout : et par vive force le roy fut prins, lié et mené au chastel du Fare et fut livré au roy Machidones. « Lors, dist Machidones, entens à moy, roy « Loys, par la foy que tu doibs à vostre loy, se tu me « tenois ainssi comme je te tiens, que ferois tu de » moy? » — Par ma foy, dist Loys, se vous ne voul- « liez croire en Dieu, qui en la croix fut pendu, je vous « feroies oster le chief de dessus les espaulles. » — « Certes, dist Machidonez, ainssi sera-il de toy, se tu « ne adoures maintenant nostre Mahommet. » Et tantost fist apporter Mahommet et n'avoit si grand homme en treze royaulmes que estoit l'imaige qui estoit de fin or; et furent devant l'ymaige apportés trente cyerges, et fut le palais plain de tous coustez de Sarrazins qui se gectèrent à genoux devant l'ymaige. Mais Loys le roy de France demoura en estant; et quant les Sarrazins eurent finé leur oroison, Machidones appella le roy de

France et luy dist : qu'il relenquist la loy cristienne, et qu'il adourast Mahom et qu'il le feroit grant seigneur et riche, « ou présent je te feray coupper la teste. » — « Certainement, dist le roy Loys à Machidones, tu « peulz faire de ma chair toute ta volenté; mais tu n'as » nulle puissance sur l'ame, mais Jhesu-Crist seulle« ment, et qui en luy ne croit, il est dampné en en« fer, et Dieu ou tu croix, je n'en donneroie pas ung « denier, se n'estoit pour l'or qu'il y a entour; car il n'a « pouvoir en plus que une pierre. »

Comment Machidones commanda que l'on couppast la teste au roy Saint-Loys et comment il fut mis à ranson.

Tantost Machidones commanda que l'on couppast la teste à Loys, roy de France : mais l'admiral de Perce appella le soudan et luy dit : « Sire, se le roy de France « est occis, et que poves vous gaigner? Les François « feront ung aultre roy à leur volenté; mais tant que « vous tiendres cestuy en prinson, vous les tiendres en « subjection, et aures pax avecques eulx, veullent ou « non, et lez ferez retourner en leurs païs et pour « cestuy roy vous aures tant d'or, come vous voul« dres demander. » — « Admiral, dit le souldan, vous « dictes bien. » Lors le souldan appella le roy Loys « et luy dist : « Roy françois, veulx tu croire en « Mahom ? » — « Nenny, dit le bon roy, pour en

« estre ars. » — « Par Mahom! dist le souldan, « tu ez preudomme en ta loy; car certainement « ainssi seroit-il de moy, j'aymeroye mieulx mourir et « finer de cest siècle, que je renoyasse Mahom qui tous « nous doibt saulver. Mais se tu veulx faire ainssi come « je te diray, je te lerray aller en vie et en santé. Tu as « des prisonniers que tu peulx mieulx aimer que tes « hommes ont prins, tu les me feras rendre, et puis tu « en feras tantost oultre mer raller tes gens, et tu de-« mouras ycy et je te feray bien garder, et me promec-« tras que tu tiendras ma prison loyalement, jusques « à ce que tu me feras deslivrer trois cens mille besans « de bon pois, de fin or, et se ainssi le me veulx pro-« mectre, je te feray ta vie respiter. » — « Sarrazin, « dist Loys, il convient que je te accorde, veuille ou non; « mais sur ce, il convient que vous octroiez à mes amis, « sauf aller et venir. » — « Par Mahon! dit le souldan, « je le vueil. » Et bailla au roy ung messaigier et un sauf-conduit.

Comment le roy Saint-Loys manda ses barons et ses gens pour venir parler à luy ou chastel du Fare.

Tantost le roy de France rescripvit et manda Robert d'Arthois son frère, le roy de Navarre, le roy Charles de Cécille, le duc d'Anjou, le conte d'Estampes, qui estoit moult bel homme, qu'ilz venissent parler à luy en la ville du Fare. Le messaigier alla en l'ost des Cristiens

par devers les princes dessus nommés, et leur bailla les lettres du roy et tantost vindrent devers le roy au chastel du Fare. « Seigneurs, dist le roy, je suis pri-
« sonnier au roy Machidones et je ne puis nullement
« eschapper, sans payer une moult grande ranson, et
« pource je vueil ouvrer par vostre conseil, car il me
« demande si grant ranson que je ne sçay comment il
« pourra estre payer. Et premierement il veult que tous
« les prisonniers sarrazins luy soyent rendus, et déli-
« vrés et que tous les Cristiens s'en revoisent oultre mer
« par delà, sans jamais faire guerre, ne encombrier;
« et si veult avoir pour ma ranson troys cens mille
« besans d'or, ou qu'il me fera mourir. » — « Sire,
« dist Robert son frère, de cela ne vous esmaies de
« riens, car vostre royaulme est grant et riche, et y a
« maintz grans riches hommes et maintz gros marchans
« et maintz riches bourgois et maintes riches bougoises.
« Nous leur ferons ouvrir leurs trésors et tantost vostre
« ranson sera payé. » — « Frère, se dist le roy Saint-
« Loys, jà Dieu ne vueille que nous fassons nos hom-
« mes tailler par ceste manière: je aymeroie myeulx
« mourir en ceste prinson. Vous pourres mieulx finer
« et exploicter de ma ranson. Il y a en l'esglise de Saint-
« Dénis en France ung crucifix qui est tout fait et forgé
« de fin or, que mes antécesseurs ont fait faire pour
« le parement de l'esglise. Vous prendres d'icelluy
« crucifix, s'il en est mestier; et aussi, mes très bons
« amys, vous voiez bien mon très-grant désir et aussi

« toute mon espérance est en vous. Je vous prie que « vous et vos gens vous enralles oultre mer, et emmenez « Jehanne ma femme, et vous requier que vous en « penses très-bien; et se elle est achouchée de son « enfant, que il me soit bien gardé. » Les barons luy promidrent que ainssi le feroient; mais de l'enfant ilz ne luy en dirent aulcunes nouvelles et prindrent congié du roy doulens et moult couroucés.

Comment les princes et seigneurs partirent du Fare et de Damiete et ramenèrent la royne en France.

Les François firent adouber leurz nef et s'en retournèrent en Damiete où la noble royne estoit moult dolente. Robert d'Artois vint devers elle, et luy conta tout l'affaire du roy et firent tantost appareiller leurs navières et se mirent en mer et vindrent au plaisir de Dieu au port de Marseille, et s'en retourna chascun en son païs. Et la royne de France fut moult noblement amenée à Paris par le conte d'Arthois, et du roy de Cécille, et du duc d'Anjou et du conte d'Estampes. Et adoncques quant la royne et les seigneurs dessus nommés furent venus à Paris, les trésors du roy furent ouvers pour la ranson et aussi tous les princes y habendonnèrent tous leurs trésors : mais tout ne peult pas souffire. Adoncques mandèrent l'abbé de Saint-Denis et luy dist Charles de Cécille : « Vous aves en vostre esglise de « Saint-Denis ung crucifix d'or qui piescà fust fait par les

« seigneurs de France et vous sçaves bien que le roy a « grant mestier de ayde, et pource, il couvient que « icelluy crucifix soit employé à la ranson du roy, et « il vous sera bien restauré. » Lors respondit l'abbé : « Seigneurs, prenes tout à voustre plaisir. » Tantost fut le crucifix apporté à Paris et luy fut osté l'ung des bras par le maistre monnoyeur et le forga en besans d'or; mais par la grace de Dieu, il foisonna tant que toute la ranson en fut poyé et acquitée, et si en demoura tant, que le maistre monnoyeur en fut payé de sa paine et cincq cens livres vaillant, dont l'on fist refaire ung aultre bras au devant dist crucifix, et puis furent envoyés en Damiete les troys cens mille besans d'or pour la ranson du roy.

Comment le roy fut deslivré de prinson de la main des Sarrazins et s'en retourna en France.

Quant le souldan Machidones eut repçeu les trois cens mille besans d'or, il tint bien ses convenances et envoia et délivra de prison le roy Saint-Loys. Quant il fut venu en France, il fut moult festoyé et ne peult oncques celer la royne comme son filz avoit esté emblé : mais le roy loua Dieu de ses fortunez, et en icelle année qu'il fut retourné, la royne eut filz qui fut nommé Phelippe et gouverna moult longuement le royaulme de France et se maria à la seur du roy d'Aragon. En ce temps Jehan Tristan estoit nourri avecques les Babilo-

niciens en l'ostel du souldan Saladin qui moult forment l'aymoit et le faisoit haultement nourrir. L'enfant devint bel et creut et amenda; et ains qu'il eust dix ans, il fut moult bien endoctriné et sçavoit asses des jeux des tables et des eschatz, et chevauchoit jà chevaulx et palefrois; et estoit bien prisé et doubté de toutes gens. Le souldan faisoit accroire que sa femme l'avoit porté et aussi sa femme le nommoit pour son enfant.

Comment le Saint Père envoya la croisée en France, par quoy aussi se croisa le roy Saint Loys et plusieurs autres seigneurs et barons du royaulme de France.

En ce temps fut le roy Saint Loys avecques sa femme à Paris, qui eurent ung beau filz qui fut nommé Phelippe, qui fut saige et aussi courtois; et fut marié à Perrète d'Aragon, en la quelle il engendra deux filz et fut Phelippe-le-Bel et aussi bien Charles de Vallois, qui puis eurent moult d'ennemis en Flandres. Et aussi en icelluy temps envoya le Saint Père de Romme la croisée pour exaulcer la foy de Dieu. Et adoncques se croisa le devant dit roy Saint Loys et aussi Robert d'Arthoys son frère, le conte de Saint-Pol, le conte de Flandres et le sire de Chastillon en Barroys, et plus de mille aultres chevaliers pour exaulcer la foy de Jhésu-Crist. Le bon Saint Loys entreprint le voyaige de Thimes sur les mescréans et laissa sa femme et Philippe son filz

pour gouverner le royaulme de France et partit le roy et s'en alla en Thimes, bien à quarante mille hommes et boutèrent partout feu et flambe : mais les Sarrazins avoient ouy parler de la croisée et pource s'assemblèrent pour aller contre les Cristiens, et avoient ung roy qui se nommoit Adamas et demouroit en la cité de Jacque que le roy assiéga.

Comment le roy sarrazin vint combattre les Cristiens.

Il advint que le Sarrazin yssit de la cité et cincq cens Sarrazins et se combatit moult fièrement aux Cristiens, tellement que les Sarrazins furent desconfiz, et il en eut bien de mors deux cens et plus, et le demourant se retrahit en la ville et laissèrent les portes ouvertes pour attraire les Cristiens malicieusement : et le conte d'Arthois poursuivoit les Sarrazins et trouva la porte ouverte et se bouta dedens, luy et cincq cens Cristiens et plusieurs autres bon François. Et quant les Sarrazins virent qu'il en avoit asses dedens, il laissèrent avaller la porte coullisse. Ainssi furent les Cristiens enclos qui n'eurent de mort oncques garant, car ilz moururent tous à paine et à douleur, qui n'estoient point les pires François, mais les meilleurs. Et là mourut Robert d'Arthois, frère au roy, Hue de Saint-Pol, et Henri de Chastillon, et cinq cens barons qui estoient moult grans seigneurs : tous les desarmèrent et les mirent tous nus,

et pour faire aux Cristiens plus de desplaisir, ilz ruèrent les corps aux fossés de la ville. Et quant le roy Saint-



Loys vit le grant oultraige que les Sarrazins faisoient, il en eut tel dueil qu'il en perdit sa vigueur et cheut en tres-grant maladie. Et luy prièrent ses gens qu'il se voulsist mectre au retour : mais il jura Dieu que jamais d'ilec ne se départiroit, tant qu'il eust vangence des Cristiens. Mais Saint-Loys cheut en telle maladie qu'il mourut. Ainsi fut mort le bon roy Saint-Loys en Thimes et s'enpartirent ses gens et emportèrent le corps du roy au païs de France en v moys et demy. Et fut le roy enterré à Saint-Denis en France, et puis on coronna roy son filz celluy qui avoit espousé la seur au roy d'Aragon, qui de luy eut deux filz, se fut Phelippe-le-Bel et Charles de Valloys. En ce temps fut nourry Jehan

Tristan en Babillonne, lequel estoit son frère, car le souldan l'aymoit moult forment pour la bonté et grant beaulté de luy, et pour son gracieulx contenement; et le tenoit pour son filz; et aussi cuidoit Jehan Tristan qu'il fust fils au souldan et aussi le cuidoient les Sarrazins qui en estoient plus grandement hardiz.

Comment Jehan Tristan qui pour lors tenoit la loy payenne, lequel fut desrobé de l'esclave en Damiète et desconfit Labigault.



Il advint que en ce temps il se esmeut guerre entre Labigault de Damas et le souldan, et s'en vint Labigault chevauchant vers le souldan à XL mille hommes qui destruirent la terre du souldan, dont le souldan estoit corroucé durement. Adonc luy dist Jehan Tristan:

« Monseigneur mon père, ne vous esbaisses point : si « vous me voules bailler de vos gens, je yray combatre « Labigault et le vous rendray ou mort ou prins. » — « Beau filz, je le vous accorde et se vous le faictes, « vous aures à tousjours l'amour de moy. » Lors luy bailla XL. mille homme et alla sur Labigault et le vainquit en champt, et print Jehan Tristan Labigault, et le rendit au souldan ; et acquist telle grace qu'il fut moult aymé du souldan, et de sa gent. « Père, se dist Jehan « Tristan, je vous doy bien servir, quant je suis vostre « filz ; et si ay vingt ans de age et pource ung homme « en sa jeunesse se doibt monstrer en païs, et pourçe « je le vous di, beau père, que vous soies à repos en « vostre païs, et ne sont de vous nullement requis. « Plaise vouz à moy donner de vostre gent, et je iray « conquerre le royaulme de France ; car je en vueil « estre roy et ne fineray jamais, tant que j'en soye « saisy. » — « Par Mahon ! dist le souldan, vous estes « preux, beau filz, je vous livre cent mille hommes « à tout vostre plaisir. » Et tantost fut leur herre aprestée et se mirent en mer. Au XXX. jour il arrivèrent au port de Brandes, et illec descendirent à terre et ardirent tout le païs, et ardirent esglises et crucifix, et tuèrent hommes, femmes et enfans, car Jehan Tristan n'avoit de riens pitié : car en despit de Dieu et de la loy cristienne, il en fist morir plus de dix mille en grant destresse. Mais il ne sçavoit pas de quel père il estoit engendré, car se il eut esté bien informé, il

n'eust pas ainssi destruit les Cristiens. Les Cristiens qui peurent eschaper s'en fuyrent à Naples devers Charles de Cécille, frère du roy Saint Loys, et estoit Jehan Tristan son nepveu.

Comment le Saint Père de Romme manda ses gens de toutes pars pour aller contre les Sarrazins.

Lors dist Charles de Cécille que au plaisir de Dieu il en penseroit; et print deux messaigiers dont il envoya l'ung devers le Pape à Romme et l'aultre quérir ses gens et souldoyers par tous païs. Tantost le Pape fist faires bulles et manda secours par tous les Cristiens et manda Tousquens et Lombars, archevesques, avecques, abbez, prélas, chainoines, prestres et clercs coronnés et chascun venist à Romme pour secourir la cristienté. Lors vindrent Cristiens de toutes pars. Lors se partit le Pape de Romme et tous les cardinaulx. L'estendars de Saint-Pierre de Romme fist le Pape dressier et prindrent le chemin droit à Naples. Et Charles de Cécille alla en l'encontre du Pape, et le festoya moult grandement en son palais, et puis ordonnèrent leur ost à aller vers Calabre, et s'en allèrent loger près de l'ost des Sarrazins, et fist le Pape dresser ung eschaffaut et prescha aux Cristiens la loy de Jhesu-Crist et leur donna absolution. Et puis s'en allèrent les Cristiens armer et adouber et se mirent en six batailles, et en chascune bataille eut dix mille hommes et les Sarrazins estoient bien deux cens mille, et fut là bataille moult durement com-

mencée. Et Jehan Tristan crioit moult haultement : « *Jherusalem* » et disoit en son cry. « Frères payens, « deffendes vous et pourtant vous aures m'amour, et si « je puis avoir l'onneur de ceste bataille, je m'en iray « tantost faire coronner à Romme et m'en iray en « France et vous donneray chasteaulx et cité. » Et estoit fort desmeuré envers les Cristiens. Adoncques le roy de Cécille, quant il apperceut Jehan Tristan, il se dressa vers luy et le cuida férir. Mais Jehan Tristan gauchit, que Charles de Cécille ne le peult oncques toucher, mais toutes fois à celle entreprinse Charles de Cécille mist maintz hommes à mort et à douleur. Mais quant Jehan Tristan vit la grande entreprinse, que Charles de Cécille mist maintz Sarrazin à mort, il se dressa vers luy et par moult grant talant luy dist : « Faulx « roy de Cécille, tournez vous vers moy : car je vous « deffens Puille, Calabre, Constance, Rommenie : car « se je puis, je les conquerray et n'en tiendres jamais « plain pié, et seray à Paris roy coronné de France, « car Salladin mon père qui m'a donné le royaulme, « m'a cy envoyé. » Et quant Charles de Cécille l'entendit, il luy respondit par moult grant mal talent : « Par « Dieu ! faulx Sarrazin, vous ne viendres jà à tant « que du royaulme de France vous ayes la seigneurie : « et est trop grant orgueil à vous de vous en vanter, « car pour si petit de gens que vous aves amenés, vous « ne le pourries conquérir : car Jhesu-Crist l'a en sa garde « et le va deffendant et pour ce il ne doibt avoir doubte

« de nul homme vivant. » Et dist garde toy de moy, Sarrazin. « Et tantost s'entrecoururent sus, mais ils ne sçavoient pas qu'ilz fussent si près de lignage l'ung de l'aultre. Mais ilz férirent de grans coups l'ung sur l'aultre, sans qu'ilz s'antreprinssent à mal faire; et lors le roy Charles appella Tristan et luy dist : « Sarrazin, « tu es moult fort, » — « Et par Mahom ! dist Tristan, « aussi es tu, et me semble que tu soies roy coronné « et pource, se tu as tant de hardiement en toy que tu « oses entreprandre bataille seul à seul encontre moy, « je le te accorderay, par tel couvenant que qui sera « vaincu, perdra tous ses honneurs et seigneuries et « s'en iront ses gens, dont ilz sont venus. » — « Par « ma foy ! dist Charles de Cécille, et je le octroye et « soit à tant laissée la bataille d'une partie et d'aultre, « et soient donnés tresves tantost entre vous, tant « comme il te plaira : car je ne viz oncques Sarrazin « parler si villainement. » Et tantost firent retraire leurs gens d'une partie et d'aultre et furent donnéez les tresves de chascune partie lendemain tout le jour, et fist crier Jehan Tristan par son ost qu'il se vouloit combatre au roy de Cécille seul à seul, et qu'il n'y eust si hardy qui rompist les tresves : et s'il estoit vaincu, que chascun reprint son navière et s'en allast en son païs : lesquelz luy accordèrent et luy dirent que jà la cristienté ne dureroit contre luy. Et tantost Charles de Cécille s'en alla devers le Saint-Père et luy compta tout le fait de la bataille; lequel en eut grant

joye et se revestit et chanta messe devant luy et l'absoult de paine et de coulpe. Et après le roy de Cécille s'en alla contre Jehan Tristan qui vint moult noblement contre luy. Et tantost Charles de Cécille cria haultement : « Sarrazin, je vous deffie de Dieu, qui en la croix fust pendu. » — « Et je croy, dist Jehan Tristan, « des quatre Dieux esquelz je croy, c'est Mahon, Ta- « vargant, Jupin et Appolin. » Lors s'entreférirent de coups et tindrent la bataille moult longuement ensemble : mais par la grace de Dieu, ilz ne blessèrent l'ung l'aultre, et aussi il n'apparut à leurs armes, n'en plus que s'il n'eussent oncques couru sus. Jehan Tristan, qui eut moult de hardiement, s'en retourna en sus du roy Charles de Cécille et luy dist : « Cristien, je croy que tu « ouvres envers moy par aulcun enchantement, car je ne « te puis nullement grever. » — « Sarrazin, dist Charles, « tu as fol entendement : oncques je ne fus enchanteur, « ne moy, ne mes parens ; mais je m'esmerveille gran- « dement de toy, pource que je ne te puis empirer, « ne grever : mais pourtant tu ne me trouveras pas « récrant envers toy, car j'ay droit et tu as tort. » — « Par Mahom ! dist Jehan Tristan, je vous feray mou- « rir de mal mort. » Adoncques se prindrent à férir l'ung sur l'aultre moult horiblement, tant que à bien peu le cueur ne leur failloit à tous deux. Et advint que en icelle heure descendit ung oraige sur eulx, en maniere de feu, tellement que tous deux cheurent à terre, comme esperdus. Et en ceste oraige avoit ung ange qui

parloit à eulx moult doulcement et leur dist qu'ilz cessassent celle guerre, et qu'il leur commandoit de par Dieu et de par la Vierge Marie qu'ilz fussent bons amys ensemble, et que ilz estoient tous deux parens et amys de chair, et que Charles de Cécille estoit oncle de Jehan Tristan, qui fut filz de Saint-Loys de France qui mourut en Thimes, et fut icelluy Tristan emblé à sa femme en la ville de Damiète d'une esclave et fut porté au souldan de Babillonne qui le tenoit pour son filz et a longuement relenqui Dieu et sa loy, pource qu'il n'en avoit point congnoissance, et que les Sarrazins l'avoyent introduit à la loy Mahommet : mais dores en avant il croyra en la loy de Jhesu-Crist. Et à tant s'en partit l'ange. Et quant ilz furent relevés par la grace de Dieu, ilz eurent congnoissance l'ung de l'aultre et s'entrefirent moult grant joye et rendirent graces à Dieu et se mirent par accort en l'ost des Cristiens. Et alla le Pape à l'encontre de luy et demanda à Charles de Cécille qui estoit ce Sarrazin qu'il amenoit avecques luy, et Charles de Cécille luy respondit: « Tres-Saint Père, c'est Jehan Tristan, filz « du roy Saint-Loys, lequel fut emblé à sa mere en « Damiète, ainssi comme par l'ange de paradis il nous « a esté révélé. » — « Beau filz, dist le Saint Père, « Dieu en soit adouré. » — « Oncle, dist Jehan Tristan, « plaise vous à moy montrer celluy que vous appelles « le Sains-Père. » — « Beau nepveu, dist le roy Charles, « il doibt estre honoré de tout les Cristiens: car « Dieu de paradis luy a donné tel povoir, qui nous

« peult absouldre de tous noz péchiez, et est de par « Dieu ordonné Pape de Romme. » Et tantost Jehan Tristan luy cheut ès piés, et luy requist pardon de ce que si longuement il avoit vers Dieu meffait. « Beau « filz, dist le Pape, du povoir et de l'auctorité de Dieu, « je le vous pardonne. » Et le seigna et confirma de nouvel, pource qu'il avoit esté baptisé et lavé en Damiète, et là fut des barons grant joye demenée.

Comment Jehan Tristan fut amené en France et comment chascun s'en tourna en leurs contrées.

Et quant les Sarrazins sçeurent que Jehan Tristan c'estoit accordé aux Cristiens, et qu'il estoit Cristienne, ilz s'en retournèrent en leurs contrées moult dolens. Et le Pape et ses gens s'en retournèrent à Romme, et Charles de Cécille et Jehan Tristan s'en allèrent à Naples, où ilz séjournèrent douze jours pour eulx reposer. Et puis Charles de Cécille avecques grant quantité de gens s'en alla en France et mena avecques luy Jehan Tristan ct allèrent devers le roy à Paris en plain palais, où estoient les douze pers de France pour vray jugement. Et quant le roy Phelippe apperçeut son oncle, il se leva contre lui, et le salua moult doulcement et le fist aseoir de cousté luy et puis luy demanda de tout son affaire qu'il avoit eut encontre les Sarrazins. Et Charles luy compta commment il estoit allé et fist seoir Tristan de cousté luy et dist au roy de France : « Sire, « roy et nepveu, mon païs et mes villes ont esté laide-

« ment destruites et mes hommes tués : car les Sarrazins
« estoient arrivés sus ma terre, et les conduisoit cestuy
« homme et ne fut oncques né de mère plus preux de
« luy : mais la mercy Dieu ! par la voix d'un ange,
« nous nous sommes accordés luy et moy, et compta
« l'ange par le vouloir de Dieu, comme c'estoit Jehan
« Tristan qui fut né en Damiète et fut emblé par une
« esclave et porté au souldan et le nourit moult doulce-
« ment et le tenoit estre son enfant, et aussi faisoit sa
« femme : et luy avoit baillé et deslivré ses gens, pour
« venir conquérir France et vouloit estre roy coronné :
« et il n'avoit mye tort, car il est vostre frère aisné et
« croit fermement en Dieu; si en faictes à vostre volenté.»
Et quant le roy l'entendit, ilz en rendit grace à Dieu que
« son frère estoit ainssi retourné. « Et vueil qu'il ait le
« royaulme de France, car il est mon frère aisné, et
« l'ayme mieulx que je ne ferois quatre royaulmes. »
Adonc la royne et les barons qui là estoient furent esle-
vés contre Tristan et dist la royne à Charles de Cécille :
« Voulez vous que mon filz Phelippe soit ainsi desposé
« du royaulme? — « Par Dieu ! dist Charles de Cécille,
« ma dame, je suis bien informé de Dieu. » Et compta
à la royne tout ce que l'ange luy avoit dist. « Certes,
« dit la royne, je vous en croy asses, non pourtant mon
« cueur ne sera jà assuré, se il n'est aultrement par
« moy congneu et advisé. » — « Dame, dist Charles
« de Cécille, faictes en vostre plaisir, car tousjours aux
« femmes il fault faire leur volenté. » Lors la royne

appela Jehan Tristan et luy dist : « Se vous estes mon « filz, je le congnoistray bien, car Jehan le mien filz « apporta une croix vermeille sur la destre espaulle. » —« Par ma foy! dit Jehan Tristan, j'ay encore la croix « et la poves bien veoir clèrement. » Et se despoilla tout nu devant la royne et devant tous les barons et monstra la croix, laquelle estoit plus noire que charbon et en plusieurs lieulx vermeille, ainssi comme s'il eust eu cloux boutez parmy. Et quant la royne vit la croix, le cueur luy mua et loua Dieu moult doulcement et tendit les mains vers le ciel et dist que vrayement c'estoit son filz Tristan, qui luy avoit esté emblé en Damiète. Lors fust Jehan Tristan moult honoré et le festoia moult noblement son frère le roy de France, et luy dist. «Par Dieu ! jà par moy ne vous sera retenu le royaul-« me de France, car il est vostre, et Dieu et rason le veult.»

Comment Jehan Tristan reffusa la corone et aussi le royaulme de France.

Jehan Tristan respondit doulcement au roy Phelippe son frère : « Par Dieu ! dist il, je n'en feray riens, s'il « n'est jugié par les douze pers de France. » Lesquelz furent tantost assemblez pour icelle cause, et jurèrent tous une voix que le droit appartenoit assez clèrement, que Jehan Tristan eut le royaulme et qu'il estoit l'aisné et que nul ne luy povoit tollir par loyal jugement. « Seigneurz, dist Tristan, je m'y accorde, et le juge-« ment est bon qui l'entent raisonnablement : et pour-

« tant j'ay perdu estre roy de France, car vrayement
« je suis le plus jeune, car il n'a pas encore deux mois
« que je ne congnoissoie ne Dieu, ne sa loy, et pource
« à bon entendement, je ne estoye pas encore, ne puis-
« que je n'avoye congnoissance de Dieu : et pource,
« par droite raison, mon frère est l'aisné et pource en
« ce plain parlement, je luy quicte le royaulme et les
« appartenances : mais je luy demande ung don à ce
« commencement, c'est que il me ayde à conquérir le
« royaulme de Tarce et mectre hors les Sarrazins. »

Comment le roy Phelippe et Jehan Tristan, avecques plusieurs aultres princes, seigneurs et barons, allèrent conquester le royaulme de Tarce.



Adonc luy octroia le roy Phelippe de bon cueur et manda ses gens de partout son royaulme et y vint Gui,

le conte de Flandres et Robert de Béthune et plusieurs aultres contes et ducz du royaulme, tant qu'il furent quarante mille et partirent de Paris et prindrent leur chemin droit en Tarce et arrivèrent tantost sur les payens de Tarce. Mais une espie l'alla tantost dire à Maladius qui pour lors estoit roy de Tarce, le plus fier que l'on peult trouver. Et quant Maladius entendit que les Cristiens estoient arrivés sur luy, et qu'ilz ardoient et destruioient tout le pays, il jura Mahom qu'il iroit sur les Cristiens, et se partit bien à quarante mille hommes et s'entrerencontrèrent, et y eut moult fière bataille. Helaine, la fille Maladius, estoit sur les murs de la cité et avoit ouy dire que pour l'amour d'elle Jehan Tristan estoit venu conquerre le royaulme de Tarce, car elle l'avoit veu aultresfois, quant il demoura avecques le souldan Saladin qui estoit oncle de la dame, qui créoit en Dieu fermement et aymoit Tristant parfaictement; et disoit la belle bien souvent que sans Tristan elle ne povoit vivre bonnement, et s'en rendit du tout en Dieu en qui Tristan créoit : et Tristan estoit en l'estour où il se combatit durement et portoit proprement les armes de France, fors qu'il y avoit en différance ung croissant d'argent.

Comment Jehan Tristan fut prins et emprisonné.

Et se prouvoit durement contre les Sarrazins et cryoyt haultement: *Mont-Joie Saint-Denis!* et couvint par force que les Sarrazins fussent resortis et en

demoura sur le chemin bien dix mille mors. Et les aultres s'en retirèrent en la cité, et entra Tristan avecques les Sarrazins, sans avoir nulz de ses compaignons. Et tantost les Sarrazins levèrent le pont tournis, et Tristan demoura dedens encloz et prins et fust mis en chartre et réclama Dieu moult doulcement: car il sçavoit bien que les Sarrazins luy feroient moult de despitz. A Helaine la belle fut compté et dit comme Jehan Tristan avoit esté prins, et tantost entra en sa chambre et manda le chartrier, lequel estoit bon preudons et vint à elle et luy dist dame Helaine : « mon amyi, je croy que « vous croyes en Jhesu-Crist et vous aves Tristan en garde. « Je vous prie que vous facies que je parle à luy secrète- « ment. » — « Dame, dist le chartrier, je feray voulentiers « voustre commandement. » Et amena Tristan et le festoia moult doulcement : et le fist vestir de vestement plaisans et puis parlèrent ensemble comment ilz pourroient tous trois en icelle nuyt yssir de la ville secrètement, et seroient la dame et Melior baptizés, et prendroit Jehan Tristan Helaine à femme. Lors estoit le roy Maladius en son palais, et dist à ses gens. « Nous avons « Tristan prisonnier, que Saladin nourrit doulcement, « et il a amené les François dedens Tarce, pour avoir « ma terre : et pource, je vueil que vous me conseille, « se je le feroy mourir, ou se je le deslivrera par ran- « son. » — « Sire, dirent ses gens, vous disneres, et « puis nous vous en rendrons responce. » Et ung payen, qui de malle heure fut né, entra au palais et

avoit bien entendu Tristan et dame Helaine. « Sire, dist « il, sçaichez que Helaine vostre fille et Tristan se sont « accordés ensemble, et les a Melior enfermés dedens « une chambre privement, et parlent moult fort du « prophète qui fut en croix pendu. Et par Dieu! Sire, « se vous n'y prenez garde, vous en serez déçeu; car « je les ay bien ouys et escoutés parler. » Mais à peu que Maladius n'en enraiga et entra dedens la chambre où ilz estoient enfermés, tenant l'espée au poing. Et là fut prins Tristan tout désarmé, et fut mené au palais et puis dist Maladius : « Or escoutes seigneurs : il est mal « advisé, qui se fie en femme : je le dis pour ma fille que « vous voiez cy, qui sçait bien que Tristan est mon ennemy « et que il tent que je soye deshérité; et si elle se est « donnée à luy ainssi follement, comme vous povez veoir « clèrement. » Lors respondit la fille et dist au roy Maladius : « Sire, jà rien ne vous sera cellé, car je croy en « Dieu qui en croix fut pendu : et pource, Sire, pour « vostre saulvement, je vous supply que vouz y vueilles « croire : car se vouz estiez bien informé de la loy Jhésu-« Crist, vous ne priseries la loy Mahon deux deniers; et « aussi voicy Tristan qui est de moy aymé, qui est frère « au grand roy des François qui me prendra à femme, se « vous y consentes. » — « Folle, dist Maladius, mal fustes « vous oncques née, qui ainssi voules diffamer nostre « loy. Par Mahon! dist il, vous le compareres, ne jamais « n'en feres trahison. » Tantost le roy fist faire deux croix et fist forgier six cloux pesans et agus, et fist

armer cent hommes, où il fust luy mesmes et fist mener Tristan, Melior et Helaine par dehors de la ville, asses près des fossés, sus une montée, tant que les Cristiens les veoient de leurs tentes; mais ilz ne sçavoient à quoy c'estoit bon, et là fust despouillé Tristan tout nu, et fut estendu sur la croix et furent durement cloué, tout ainssi comme fut Dieu au jour de sa passion. Jehan Tristan réclamoit moult souvent Dieu et fut levé en croix contre hault. Et là se pasma et luy faillit le cueur, et en telle manière fut Melior encloué, et Helaine fut durement liée au pié de la croix de Tristan, son amy, qui souvent réclamoit Dieu et la Vierge Marie; car elle n'avoit aultre espérance que de y mourir.

Comment Robert de Béthune qui venoit de fouraige avecques grande quantité de gens, qui ostèrent Jehan Tristan, Helaine et aussi Melior de la croix.

Robert de Béthune qui venoit de fouraige et grande compaignie avecques luy qui passoit asses près d'illec escouta la voix de Helaine qui réclamoit Dieu et Nostre-Dame. « Seigneurs, se dist Robert, j'ay une voix escou-
« tée qui semble voix de femme qui haultement ré-
« clame la mère de Dieu ; et je voy sur celle montaigne
« gens d'armes assemblés; je me doubte que ce ne soient
« payens qui aient prins aulcuns de noz gens qu'ilz
« font là angoisseusement mourir. Et mon âme soit
« sauvée ! je y vueil aller veoir que c'est : or baisses la

« bannière qu'elle ne soit advisée , et chevauchons « parmy ceste montée, et se nous povons tollir l'entrée « de la porte, jamais nul n'en eschappera sans avoir « mal journée. » Mais tantost les Sarrazins de la cité advisèrent les Cristiens et crièrent haultement : « Noble « roy, entres en la ville, ou vous estes mort : car nous « voyons venir de Cristiens une moult grande quan- « tité. » et tantost les Sarrazins se mirent en la cité et fermèrent la porte. Et tantost Robert de Béthune, qui estoit moult courroucé de ce que le roy leur estoit ainssi eschappé, descendit à terre et voulut deslier Helaine : mais elle luy dist : « Premierement, pour Dieu ! « osté celle croix, car Jehan-Tristan y a sa char penée : « et en celle autre pent ung homme de bon renom, « qui croit en Jhésu-Crist et en sa loy. » Et tantost fut osté de la croix Jehan-Tristan et Melior, qui avoient leurs cueurs moult fort matez et affoiblis : et aussi Helaine desliée de la croix et tantost alla moult doulcement baiser Jehan-Tristan et furent emportés en l'ost des Cristiens et fut le roy de France moult courroucé, quand il vit ainsi son frère Jehan-Tristan tourmenté. Non pourtant il loua Dieu de ce qu'il estoit encore vif. Tantost le roy manda les mires, les meilleurz qu'on peult trouver, qui luy jurèrent et promirent qu'il luy rendroient Jehan-Tristan, Melior et Helaine sains et guéris en brief temps. Et lors requist au roy Helaine baptesme, et tantost l'évesque de Paris la baptiza et ne luy changa point son nom; et aussi fut Melior baptizé

et fut le roy parrain et Charles de Cécille qui sus fons les nomma.

Comment Jehan Tristan espousa la belle Helaine.

Et en icelle propre journée, Jehan Tristan espoussa Helaine et le roy fist Melior chevalier et luy donna grant terre, et lendemain Maladius yssit de la cité avecques LX. mille hommes et allèrent contre les François moult orguilleusement. Et tantost Phelippe le bon roy de France, Charles de Cécille, son oncle, Gui le conte de Flandres, Robert de Béthune, le conte de Saint-Pol, le conte de Forest et les aultres François coururent sus bien fièrement aux Sarrazins et tant que à ceste entreprinse, il y eust plus de dix mille payens mors. Le roy Maladius fut moult couroucé et donna tel coup au conte de Forest que il rua à terre tout plat mort : mais les Cristiens se portèrent si bien et si vaillamment, qu'il couvint par force que les Sarrazins tournassent en fuite ; et prinrent la ville les Cristiens et aussi firent des gens de la ville tout à leur volenté et aussi de leurs biens. Et le roy Maladius s'en tourna fuiant, dont Phelippe, le roy de France, fut bien couroucé et dist : « Pour Dieu ! que l'on allast après, et tant que le conte du Maine actaignit Maladius et se retourna Maladius contre luy et luy donna tel coup qui le tua tout mort, et s'en commença à fuir de rechief, et le conte d'Estampes le poursuivit tellement, qu'il apperçeut Maladius et luy escria qui retournast, ou si non

qu'il le turoit en fuiant. Lequel Maladius se retourna, et férit tellement le noble conte d'Estampes d'une lance qu'il luy fit perdre la vie; et s'en retourna Maladius fuiant, mais le roy de France et ses gens le poursuirent toujours et tant que Guillaume de Chastillon les passa tous et actaignit Maladius en une vallée et luy dist : « Faulx payen, il vous convient retourner. » Et lors retourna Maladius et donna tel coup à Guillaume, que il le fit cheoir de dessus son cheval et luy rompit ung bras et s'en retourna, fuiant comme devant, pour la doubte que il avait du roy et jura Jehan Tristan qu'il le poursuiroit jusques à la mort.

Comment Jehan Tristan poursuivit Maladius à force d'esperons, tant qu'il eut vaincu.



Et trouva Maladius à l'issue d'ung bois et lui dist : « Sarrazin, retournez le corps! que Dieu vous maul-

« die. » Et tantost Maladius se retourna, et apperçeut bien que c'estoit Jehan Tristan à ce qu'il portoit à ses armes ung croissant d'argent, et fut Maladius moult esbay, quant il le vit armé; car il cuidoit qu'il fut mort: mais toutes fois, dist-il, que il ne le craignoit riens, et tira son espée toute nue et actendist Jehan Tristan moult orguilleusement, et tellement s'entreférirent d'espées, qu'il firent saillir feu des harnois : mais ilz ne se peurent aulcunement blessier. Adoncques Jehan Tristant fut moult dolent et aussi adressa tellement son espée, que il blessa le col de Maladius et tantost se ressaillit en piez, et aussi regarda vers le bois et vit venir les François qui approuchèrent forment de luy et vit bien que s'il actendoit le roy Phelippe, que il seroit mort; et appella moult doulcement Jehan Tristan et luy dist : « Franc chevalier, je me rens à toy, par tel couvenant « que tu me sauveras la vie, et je croyeray en ta loy, « car mieulx vault ton Dieu que ne fait Mahommet, « quant il t'a garanti de la croix où je t'avoie fait mec- « tre;et tu auras ma fille et toutes mes terres. » — « Par ma foy! dist Jehan Tristan, je m'i accorde, et « vous promectz ma foy et mon serment que je vous « garantiray de mort. » Lorz bailla Maladius son espée à Jehan Tristan, et tantost vint le roy Phelippe et ses gens qui eurent moult grant joye de ce que Maladius c'estoit tourné à la loy cristienne ; et le firent monter sur ung cheval et le menèrent devers la cité où il fust cristienne à moult grant joie, et ayma toute sa vie la loy de Jhésu-

Crist. Et aussi après ce quil eut esté baptisé, il donna à sa fille et aussi à Jehan Tristan le royaulme de Tarce.

Comment le roy Phelippe s'en retourna en France avecques ses gens.

Et après ce que le roy de France s'en retourna en France avecques son bernaige, et le conte Gui s'en retourna en Flandres et Robert de Béthune s'en alla à sa femme, que il espousa, qui jadis fut fille au roy de Cécille; mais il la trouva morte, dont il fut moult dolent et demoura ung beau filz qui avoit nom Charlon, que Robert de Béthune ayma forment : et tantost après se maria à la fille au duc de Bourgoingne, qui fut contesse de Nevers, en laquelle il engendra trois filz et trois filles qu'il ayma moult forment; mais en espécial il ayma mieulx son filz Charlon. Et en ce tempz, fut Flandres en paix plus de vingt ans, que il n'y eut noyse, ne guerre; et maria Robert ses filles haultement et fut l'aisnée mariée au conte de Juliers et la puisnée au duc d'Anjou et les deux filz furent beaulx bacheliers et eut nom l'aisné Loys, qui fut moult saige homme; et aussi le puisné eut nom Robert, qui fut nommé *Robert-sans-Terre*, et vesquit moult longuement. Et en ce temps Charles de Cécille, frère du roy Saint Loys, fut moult riche homme, et fist moult grant tenement : car il fut roy de Cécille et prince de la Morée et duc d'Anjou. Et advint que Manfray et Cardin et leur grant parenté esmeurent guerre contre Charles, roy de Cécille et luy gastoient tout son

païs et sa terre, pource que ilz le vouloient à force conquerre : et chascun jour ses barons de sa terre s'en venoient complaindre à luy, lesquelz luy dirent que il mandast secours au roy de France : et il manda Robert de Béthune, qui jadis avoit espousé la fille au duc de Bourgoingne, et luy dist qu'il gardast bien Charlon son filz, car il en feroit son héritier, car il n'avoit aultre enfant de son engendrement.

Comment le roy de Cécille envoya ung messaigier devers le sire de Béthune pour le venir secourir.



Adoncques luy dirent ses hommes qu'il se voulsist haster. Lors il envoya ung messaigier par devers Robert de Béthune son gendre, et tantost que Robert de Béthune eust entendu le messaigier, il fist assembler gens le

plus que il peult finer, et mena avecques luy le seigneur de Tournay, le conte de Julliers, Gauthier de Saint-Omer et Hugues de Saint-Venant, et aussi dez souldoiers tant qu'il en peult trouver, tant qu'il en assembla bien dix mille. Et quant Robert de Béthune s'en voulut partir, il s'en alla par devers sa femme et luy dist qu'il s'en alloit en Puille et en Calabre aider secourir le bon roy de Cécille, et luy pria moult doulcement qu'elle voulsit bien penser de ses enfans et en espécial de Charlon son filz qui, au plaisir de Dieu, seroit roy de Cécille; et sa femme luy promist que elle luy garderoit bien et loyalement.

Comment Robert de Béthune et Robert d'Artois s'en allèrent en Calabre pour secourir le bon roy de Cécile.



Lors se partirent Robert de Béthune et Robert d'Arthois et s'en allèrent à Rome, pour avoir absolution du

Pape; et puis partirent de Rome et firent tant qu'ilz trouvèrent Charles de Cécille qui eut moult grant joie de leur venue, et eurent conseil que ils livroient bataille jour nommé à Mamfray et à Cardin, et les envoièrent deffier. En icelle bataille se porta si bien Charles de Cécille et Robert d'Arthois, Robert de Béthune et les François et les Flamands, que Mamfray et Cardin furent desconfitz; et si fut Cardin mort à deuil et à tourment, et Mamfray fut prins et rendu à Charles de Cécille qui luy fist coupper la teste. Charles de Cécille quant il eut gagné la bataille, il mercia Robert d'Arthois et Robert de Béthune et luy dist qu'il voulsist bien penser de Charlon son filz et que après sa mort, il seroit son héritier : dont Robert de Béthune le mercia, et print congié de luy, et prinst son chemin droit à venir en Flandres. Et en ce temps, le fils de Robert de Béthune disgnoit avecques sa marrâtre, mais au second mes dont il fut servi, il fut empoisonné et son âme partit de son corps. Et tantost la dame cheut toute pasmée et s'écria à haulte voix : « Dame Saincte Marie! que pour-« ray-je faire? qui a mis à mort Charlon? par Dieu! « il ne me aymoit mye, il n'y a riens de mon fait, et « si en seray honnye : car son père dira que je l'ay fait « mourir et me fera destruire à deuil et à tourment. » Lors fist la dame prendre douze des cuisiniers de l'ostel pour leur faire confesser le murtre. Mais nul n'en voulut riens conffesser, mais non obstant des douze la dame en fist prendre six et furent les gens biens esbaïs, que

l'on ne povoit sçavoir qui avoit ce fait. Tantost la contesse manda Guion, le conte de Flandre, père de son mari, et mirent Charlon en terre, en la canonnière de Saint-Bertran. Et Robert de Béthune s'en vint le soir à Arras, où il fut bien festoyé des bourgeois de la ville, et luy fust compté comment son filz estoit mort. « Et Dieu !
« dist Robert, sa marrâtre l'a fait mourir, affin que ses
« enfans aient bon héritaige : mais par Dieu ! elle en
« mourra villainement. » Lors se partit et s'en alla à Béthune bien couroucé : et tantost ung escuier se partit de la compaignie, et s'en vint à Béthune par devers la dame et luy dist que son mari venoit par devers elle couroucé de son filz. Lors la dame appela Guion, le conte de Flandres, père de son mari, et luy pria que pour Dieu, il la voulsist excuser par devers son seigneur, car elle avoit grant doubte de luy. Et le conte de Flandres luy respondit, et luy dist : « Dame, je ne vouldreie
« paz pour riens, que vostre corps fust mal mis, et
« pour ce je vous conseille que vous mectez en une
« chambre, jusques à tant que son ire soit passée, et
« que ne venes point, se je ne vous mande. » — Sire,
« dist la dame, je feray vostre commandement. » Lors le conte Gui s'en alla à l'encontre de Robert son filz et à l'encontrement, ilz s'entre firent grant joie. Le conte de Flandres demanda à Robert que faisoit Charles de Cécille : « Sire, dist Robert, il a esté deslivré au plaisir
« de Dieu, de tous ses ennemis : mais, sire, plaise vous
« me compter de la mort de Charlon, comme il a esté

« faulcement murtri. » — Beau filz, se dist le conte, « vous le sçaures asses à temps. Pour Dieu! appaissies « voustre ire: car il fault prendre en gré ce que Dieu « envoye. » Et s'en vindrent en plourant à Béthune: mais la dame s'en yssit à son malleur, et s'en vint à Robert et luy dist: « Monseigneur, vous soies le très-bien venu: pour Dieu! dictes moy comment il vous est. » — « Faulce femme, dist Robert, vous avez fait « mourir Charlon, mon filz : mais par Dieu! vous « en aures tel loyer, comme je vous ay promis. » Adoncques Robert saillit et la print par les cheveulx et la rua à terre et la férit du pié au visaige, tant que le sang en saillit: et tantost les barons y coururent qui les despartirent et relevèrent la dame. Et ainssi comme elle s'en cuida fuyr, Robert se eschappa à ceulx que le tenoient, et trouva ung frain de bride doré et luy en donna tel coup sur la teste, qu'il luy fist la cervelle saillir. et cheut la dame toute morte. « Par Dieu! dist le conte de Flandrez, beau filz, vous avez trop failly, et en pourres estre reprins des amys de la dame. » — « Ne vous en chaille, père. » Lors fut la dame honnorablement enterrée. Mais son mari n'y voulut aller, ainçois mauldisoit le corps et la dame, et demenoit grant dueil. Robert fist ainssi mourir sa femme de douloureuse mort: mais tantost le fait fut compté au duc de Bourgoingne, qui jura son serment et sur tout le povoir de Dieu, que Robert le compareroit chièrement, et manda tout son bernaige. Et première-

ment vint à luy le duc de Bretaigne, le conte de Savoye, Hoste, le conte de Bourgoingne, le sire de Charrolois et le conte de Forest et tant qu'ilz furent bien deux cens chevaliers et s'en vindrent à Paris. Le lendemain le duc de Bourgoingne s'en alla plaindre au roy de France comment Robert son gendre avoit murtie sa fille faulcement, et qu'il vouloit prouver son corps contre le sien. Et quant le roy l'entendit, il fut bien couroucé, et dist au duc de Bourgoingne que il manderoit Robert de Béthune à Paris, pour venir faire droit à sa court. En ce temps le conte de Flandres, père de Robert de Bethune, fut à Paris, auquel le roy dist qu'il convenoit que Robert son filz venist à Paris, pour soy excuser de ce que le duc de Bourgoigne l'accusoit de la mort de sa fille. « Sire, dist Guion, à vostre commandement, il « viendra. » Lors le conte de Flandres envoya le duc de Bréban quérir Robert qu'il venist à Paris soy excuser de la mort de sa femme, ou sa terre perdra et en sera banni. Lors le duc de Bréban alla par devers Robert de Béthune, et luy dist que il estoit de nécessité et que son père luy mandoit qu'il venist à Paris, devers le roy de France, pour soy excuser contre le duc de Bourgoingne. Et lors il dist au duc de Bréban qu'il yroit à Paris bien hardiement, et qu'il ne craignoit riens le duc de Bourgoingne. Et tantost s'en vint à Paris devers le roy, avecques noble compaignie, et s'en alla devant toute la baronnie qui là estoit. Et adonques Robert s'enclina devant le roy, et luy fist les hon-

neurs. Mais aussitost que le duc de Bourgoingne le vit, il le appella murtrier et luy dist que faulcement il avoit fait mourir sa fille et qu'il le vouloit prouver contre luy par ung champion, qui pour luy estoit jà armé. « Certes, se dist Robert de Béthune, vous mentes ; oncques « je ne fis murtre et à tort vous m'en accusez, et m'en « deffendray contre vous, s'il en est jugié contre moy, « qu'il y ait gaige. » Et incontinant, il fut jugié du cas que il couvenait que Robert s'en deffendist contre le duc de Bourgoingne. Lors ung noble chevalier fier et moult hardy saillit en piez pour le duc de Bourgoingne, et quant Robert le vit, tout le sang luy mua. Et le roy luy dits qu'il quérist champion et que il en estoit besoing. Adoncques Robert regarda ses chevaliers tout entour de luy : mais il n'y eut oncquez ung qui se presentast pour luy : car ilz ne congnoissoient bien Guillaume de Monsignon et le redoubtoient fort. Lors se leva Robert par moult grant mal talant et dist au roy : « Sire, je y metz proprement mon corps : car je me « fie mieulx en moy, que en nul aultres. » Jà ne si fust combattu Robert. Mais le sire de Chasteau Villain saillit en piez pour Robert, et les princes baillèrent bon pleiges de accomplir la bataille à ung jour nommé. Et fut le champt prins ès près de Saint-Germain, et y apporta l'évesque de Beaulvois les reliques. Et la vindrent les champpions armés moult richement, et se combatirent ensemble moult durement, et rompirent leurs latterres et tant que Guillaume de Monsignon embrassa le

sire de Chasteau Vilain par le corps, et le rua à terre, dont il pésa moult à Robert de Béthune.

Lors tira Guillaume sa dague et volut crever les yeulx au sire de Chasteau Vilain : mais la royne se alla mectre à genoux devant le roy, et luy pria moult doulcement qu'il fist despartir les deux champions, et que pour l'amour de Dieu, il les fist accorder : car se justice en estoit faicte, il en pourroit mouvoir telle guerre et si grant destruction de peuple que jamais ne pourroit estre appaissée. « Dame, dist le roy, vous aves « bonne raison, et je le vous octroie : car Robert est « vostre parent, et se vous luy aides, vous n'avez que « raison. » Lors le roy appela ses deux filz, ce fut Phelippe-le-Belle et Charles de Valloys, et leurs commanda qu'ilz les allassent oster les deux champions du campt, et qu'ilz les menassent en prison au Chastellet : mais le duc de Bourgoigne en fut moult dolent et dist : « Sire, pourquoy ne faictes vous justice et que vous « me gardes mon droit ? » — « Par Dieu ! dist le roy, « c'est mon penser que voustre droit soit gardé : mais je « vous prie que vous pardonnes à Robert pour ses enfans « qui sont vos nepveux : et s'ilz avoient deshonneurs, pour « vous, vous en seriez blasmé. » Lors se enclina le duc devant le roy, et pardonna à Robert tout le meffeit et puis s'en retournèrent chascun en leur contrée. Et après advint de merveilles asses : car le bon roy Phelippe de France mourut en Arragon, où il estait allé, quant Pierre d'Arragon fut du pape condampné; et fut le

corps du roy porté en France et fut enterré à Saint-Denis. Puis fut roy Phelippe-le-Bel, et fut l'an de grace mil deux cens et quatre vingt et douze. DEO GRATIAS.

Cy finist ce présent livre intitulé le livre Baudoyn conte de Flandrez et de Ferrant filz au roy de Portingal, qui après fut conte de Flandres, contenant aulcunes cronicques du roy Phelippe de France et de ses quatre filz, et aussi du roy Saint-Loys et de son filz Jean Tristan qu'ilz firent encontre les Sarrazins. Imprimé à Chambéry par Antoine Neyret, l'an de grace mil quatre cens octante et cincq le x jour de décembre.



FRAGMENT

DE L'HISTOIRE

DE

GILION DE TRASIGNYES

ET DE DAME MARIE SA FEMME,

D'APRÈS LE MANUSCRIT

DE LA BIBLIOTHÈQUE D'IÉNA.

INTRODUCTION.

Les haulz et coraigeuz faiz des nobles et vertueuses personnes sont dignes d'estre racontez et escrips, tant et afin de leur bailler et accroistre nom immortel par renomée et souveraine louenge, comme aussi pour esmouvoir et enflamber les cuers des lisans et escoutans, à éviter et fuir œuvres vicieuses deshonnestes et vitupérables et emprandre et acomplir choses honnestes et glorieuses, méritoires de vivre en perpétuel mémoire. Comme il soit ainsi que environ à deux ans je passasse par la conté de Haynnau, ouquel pays a eu par cy devant et encores a de point de tres noble et vaillant chevalerie, ainsi comme par les livres des croniques et anciennes histoires est apparant, entre lesquelles au passer que je feys par abbaye assez ancienne, où je vis trois tombes haultes eslevées, et s'appelle l'abbaye de l'Olive. Et pour ce que dès ma première jeunece, ay esté desirant et suis de savoir les

haulz faiz avenuz par les nobles et vertueuz hommes du temps passé, moy estant en la dicte abbaye, enquis et demanday les noms d'iceulz trespassez qui dessoubz les trois tumbes gisoient. Dit me fu par l'abbé et couvent que les corps de deux nobles et vaillans dames et leur mari ou milieu d'elles estoient là en sépulture. Leurs noms et surnom me nommèrent et les vey par escript au tour de leurs tombes. Quant je euz veu et leu l'eppitaffe d'iceulz trespassez, je sceu que le tresvaillant chevalier Gilion de Trasignyes y estoit en sépulture, ou milieu de deux nobles et vertueuses dames en son vivant ses campaignes et espouses, dont l'une avoit esté fille au Soudan de Babilonnes. Parquoy je ne me peu assez esmerveillier. Je requis très instaument à l'abbé et au couvent que plus amplement, me voulsissent raconter et dire comment le dit seigneur de Trasignyes avait eue la dicte fille du Souldan et amenée ou pays de Hayznau. Alors l'abbé par ung de ses religieux me fist apporter ung petit livre en parchemin, escript d'une tres ancienne lettre moult obscure en langue ytalienne. Et après quant j'euz leu et bien entendu la matiere qui me sembla estre bien belle et piteable à oïr, je prins la paine et labeur de transmuer le contenu ou dit livret en langue franchoise. Et aussi que les haulz faiz que fist et acheva les tresvaillant et preu chevalier Gilion de Trasignyes et ses deuz filz et leurs grans proesses ne soyent extains, mais augmentez, afin que a tousjours — mais en soit perpétuel memoire,

pource que je scay acertes que ceste histoire sera moult plaisant à oïr à vous, treshault tresexcellent et trespuissant prince, et mon tresredoubté seigneur, Phelippe par la grace de Dieu, duc de Bourgoigne, de Brabant, de Lottrieh et de Lembourg, conte de Flandres, d'Artois, de Bourgoigne, Palatin, Haynau, Hollande, Zellande et de Namur, marquis du Saint-Empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines. Jà soit ce que ne soye clerc, ne homme, pour savoir mettre par escript, ne bien aorner le langaige, comme bien appartendroit à l'istoire, pourquoy treshumblement je supplie à vous, mon tres redoubté seigneur, que ma simplece vueilliez tenir pour excusée.

SOMMAIRE

DES DIFFÉRENTS CHAPITRES.

(*) En ces deux endroits, se trouvent dans le manuscrit des lacunes qui font supposer que le copiste du manuscrit d'Iéna, n'a pu lire celui qu'il transcrivait.

DERNIER CHAPITRE.

Comment les enfans de Trasignyes se devisèrent à leur père et du retour qu'ilz firent en Haynau.

Ainsi, comme vous oyez, les deux enffans de Trasignyes trouvèrent Gilion leur père en la cité de Babilonne, où moult grant joye fu faicte pour leur venue. Alors les deux enfans dirent et racontèrent à leur père toutes leurs adventures ainsi que advenues leur estoyent. Ilz lui racontèrent comment ilz vindrent en Cypre et de leur partement, puis comment sarrasins, larrons et coursaires de mer les prindrent et les depportèrent, c'est assavoir Gérard fu mené vers le roy Margant en Esclavonnie, et moi, dist Jehan, par devers le roy Fabur ; puis de la bataille que l'un à l'encontre de l'autre avaient faicte et comment ilz s'estoient recongneuz. Tout ce que advenu leur estoit depuis ce qu'ilz estoient de leur premiere jounesse, jusques alors, racontèrent à leur père sans riens y oublier. Quant Gilion oya ses deux enfans raconter leurs aventures, trop ne se peut esmerveiller, veu la grant jounece en quoy il estoyent. Moult dévoutement

en prist à regracier nostre seigneur, et dit que bien devoit avoir grant joye au cuer, quant nostre seigneur lui avoit envoyé telz deux enfans. Se la joye et la feste que firent à ce jour le père et les deux enffans ensemble, vous vouloye raconter, trop vous pourroye ennuier à le vous dire. Alors Gilion leur jura et promist que s'il povoit en maniere quelconque soy deppartir délà au plutost qu'il pouvroit, s'en yroit par delà au pays de Haynau. « Ne scay bonnement comment ce pourra faire. Grant joye auroye en mon cuer se tant povoye faire vers le Souldan que aler m'en lassast. Se aucun moyen n'y puis trouver à l'aide de nostre seigneur, si trouveray je tour et manière. » — « Sire, ce dist Gracyenne, saichiez que sans moy ne partirez; vous m'avez prise à femme et espousée. Par vous et par vostre moyen seray ès sains fons baptisée et levée, selon la loy de Jhésu-Crist. Jamais jour que j'aye à vivre, ne vous lairray, mais iray avec vous et serviray vostre première dame et espouse, tant que Dieu par sa grace me donra au corps la vie. » — « Belle ce dist Gilion, parole ne pourriez dire qui mieulx me venist à plaisir. » Tout en lermoyant se baisèrent l'un l'autre. Quant Hertan les entendi, il leur dist tout en hault que avec eulz et en leur compaignie yroit, et que nul fors Dieu ne l'en sauroit destourber. Ainsi comme ensemble le père et les enfans faisoyent si grant joye en la chambre de Gracyenne, le Souldan y survint auquel fu raconté et dit la manière comment le père et les enfans s'estoient recongneuz, puis après

mot après autre par Gilion et ses enfans lui fu raconté et dit toutes les adventures qu'ilz avoyent eues, depuis le temps que premier s'estoyent partir du pays de Haynnau dont ilz estoyent. Quant le Souldan les eut entenduz et oiz, assez ne se peut esmerveiller. Moult grant joye et honneur fist aux deux enffans. Pour l'amour d'eulx et de leur père voult cellui jour tenir court plénière. La feste dura VI jours. Quant ce vint au septième, les roy et admiraulx qui l'estoyent venuz servir, prindrent congié du Souldan et s'en ala chacung en sa contrée. Gilion et ses deux filz furent environ demi an ensemble, demourans avec le Souldan depuis que là furent venuz. Si advint ung jour que le Souldan est appuyé aux fenestres de son palais. Si vint Gilion vers lui et lui dist moult humblement : — « Sire, verité est que aujourduy n'est prince si grant ou monde, croyant en vostre loy, que si hardy soit ne ozé de vous faire ne esmouvoir guerre. Toute vostre empire et voz royaumes, mesmement ceulx de voz amis, sont en bonne paix et seure. Nul home n'est vivant qui courrocier vous voulsist, et pour ce, sire, que certainement je scay que pour l'eure estes en paix, vous vouldroye requérir et prier sur tous les plaisirs que oncques vous puiz avoir faiz, que jusques en mon pays de Haynnau, dont je suis, mes deux enfans avec moy nous laissiez aler. Car pour certain, je cuidoye que ma femme qui est leur mère feust trespassée de ceste mortele vie. Au mieulx que j'ay peu, vous ay moult loyaument servy. Avec moy vouldray

mener Gracyenne ma femme et pareillement Hertan, en vous promectant sur ma foy et sur la loy de Jhésu-Crist, où je suis croyant, que se aucune guerre et affaires vous surviennent et vous le me faictes savoir, jamais jour après ce n'arresteray en mon pays, que vers vous ne viengne pour vous servir, ainsi comme j'ay eu de coustume et que autreffoys ay fait. » Quant le Souldan entendi Gilion il fu moult dolant et triste longue espace demoura en pensée. Puis respondi à Gilion que sur ceste requeste avoit advis et s'en conseilleroit à ses barons et assez tost lui en feroit response. « Sire, dit Gilion, ainsi soit qu'il vous plaira. » Alors le Souldan se tira à part en une chambre où il avoit mandé ses barons et conseillers, ausqu'elz il depposa et leur dist la requeste que par Gilion lui avoit esté faicte. Dont tous furent esmerveilliez; grant parlement firent ensemble, mais enfin furent d'accord, et tous d'une conclusion, ainsi comme Dieu le voult consentir, que le Souldan en povoit laisser aler Gilion, en prenant sa foy et promesse de retourner par delà en Babilonne, ou cas que le Souldan eust guerre, en lui faisant savoir. Après lequel conseil tenu, le Souldan et eulx tous revindrent au palais, où ilz trouvèrent Gilion et ses enfans qui en grant doubte attendoient la response. Quant le Souldan fu là venu, il appella Gilion et lui dist que à son conseil avoit parlé. Lesquelz lui et eulx estoient d'accord que en son palais lui sa femme ses deux filx et Hertan avec eulx s'en alassent, pour veu que il feroit

serment sur sa loy que, se le Souldan avoit aucun affaire et il lui feist savoir, que toutes choses laissées, il retourneroit en Babilonne pour le servir. Laquelle chose Gilion promist au Souldan de ainsi le faire et entretenir, et l'en remercya. Si se apprestèrent et garnirent de ce que mestier leur fu. Moult grans et riches dons à merveilles le Souldan fist à Gilion, à sa femme et à ses deux filz. Tant leur donna or et richesses que merveille seroit de le dire. Quant ilz furent apprestez du tout et garniz de guides et de gens pour les conduire, ilz firent trousser et baguer leur trésor et richesses sur chevaulx et mules, chameoulx et dromadaires. Quant ilz furent tous prest pour partir, ilz prindrent congié du Souldan lequel se ratendry moult fort, priant à Gilion que sa fille Gracyenne eust pour recommandée. Laquelle il baisa au deppartir moult tendrement plourant, puis embrassa Gilion et ses deux filz et les recommanda en la garde du Mahom. Puis prindrent congié des barons, desquelz ilz furent convoyez quatre lieues loing de la ville. Moult grand dueil demèrent en Babilonne, quant de Gilion veyrent le deppartement et de Gracyenne sa femme. Quant aux champs se trouvèrent, ils se misdrent à chemin et passèrent les désers et vindrent à Gazère. Puis vindrent en Bethléem, où ilz alèrent fere leurs offrandes. Après vindrent en la sainte cité de Jhérusalem, ou ilz baisèrent le saint sepulcre de nostre seigneur et y firent de moult belles offrandes. Puis le landemain sen partirent

et vindrent à Napelouze, après passèrent par Jemin et vindrent en Nazaret, au lieu où l'angle Gabriel apporta la nonciation à la vierge Marie, où ilz firent leurs devocions et offrandres. Le landemain vindrent gésir en la cité d'Acre. Quant là venuz furent, les gens du Souldan qui avec eulx estoient, firent prandre et arrester une nef de Jennes, sur laquelle Gilion sa femme ses deux filz et Hertan montèrent. Après ce qu'ilz eurent bagué leurs bagues, ilz prindrent congié des gens du Souldan qui jusques là les avoyent conduiz et menez. Le patron dela nef fu moult joyeux de Gilion pour ce que par le Souldan lui et sa compaignie lui estoyent si fort recommendez. Moult grant désir avoit de complaire au Souldan. Et pour ce s'enforcoit de faire plaisir et service à Gilion et à ceulx de sa compaignie. Le temps estoit bel et cler. Quant ce vint bien matin, au point du jour, le patron fist lever les ancres et faire voile, et où le vent se bouta qui fu doulx et les mena en jour et demi au port de Limoson en Chippre, où à ce jour estoit le roy auquel tost fu la nouvelle noncée que sur la nef de Jennes estoient arrivez les deux freres, qui autreffoiz en sa guerre l'avoient si loiaument servi. Quant le roy en fu advertis, il y envoya son connestable et grant foison de chevaliers, et leur commanda que les deux frères lui amenassent et tous ceulx qui avec eulx estoyent. Quant au port furent venuz, ilz trouverent Gilion sa femme et ses deux enfans descenduz à terre. Si vindrent vers les deux enfans et les embras-

sèrent et conjoyirent moult en leur demandant qui estoit le chevalier que avec eulx veoyent. Ilz leur respondirent que c'estoit leur père, que si longtemps avoyent quis. Alors vindrent à Gilion ; si le bienvingnèrent et aussi firent ilz Gracyenne sa femme. Tous ensemble vindrent vers le roy qui les receut en grant liesse, en demandant aux enfans de leur adventure et comment ilz avoient fait depuis que de lui s'estoyent deppartiz. Jehan lui prinst à raconter toutes leurs fortunes et aventures qu'ilz avoyent eu, depuis que de Chippre s'estoyent deppartiz. Puis lui raconta comment leur père avoient trouvé en Babilonne, qui là estoit avec eulx. Quant le roy vey et qu'il sçeust que c'estoit Gilion leur père, il l'embrassa et lui fist moult grant chière et à lui et à sa femme Gracyenne, en le remerciant des grans services que par ses deux filz lui avoyent esté faiz. « Sire, ce dist Gilion, moult me plaist et agrée, s'ilz vous ont fait service, qui à vous soit aggréable. » Alors de toutes pars furent festoyez de chevaliers et de barons. Moult grant hommage fu portée à Gracyenne de par le roy et la royne de Chippre et moult grans dons et présens furent donnez à Gilion et à ses enfans. Quant là eurent sejourné VI jours, ils prindrent congié du roy et s'en partirent. Par le connestable et seigneurs de la court furent convoyez jusques en leur navire, moult bien les pourveurent de vins, de chars, de pain fres et de bescuit. Le connestable prist congié de Gilion, de ses deux filz et de Hertan, et

s'en partirent. Après ce que Gilion fu monté en sa nef, sa femme, ses deux filz et Hertan, quant ce vint à la mienuit, le patron fist faire voile, où le vent se bouta. Lequel fu bon vent et doulx. Tant nagèrent par mer, que sans nulle fortune avoir, arrivèrent en pou de jours au port de Naples. Quant là furent arrivez, ilz descendèrent à terre, si achatèrent chevaulx et mulez, pour eulx tous et pour porter leurs bagues. Puis prindrent congié de leur patron et le payèrent tres bien, dont il les remercia. Après ce que deux jours en à Naples se furent réfreschiz, ilz se misdrent à chemin vers Rome. Quant là furent arrivez, ilz vindrent descendre en une hostellerie, où de l'oste et hostesse furent moult bien receuz. Puis le lendemain matin, vindrent vers le père saint, auquel Gilion, Gracyenne et Hertan se confessèrent et leur baillia absolucion de leurs péchiez. Puis dedans l'église saint Pierre, où on fist apprester une grant cuve remplie d'eaue, en laquelle le père saint baptisa la belle Gracyenne et Hertan, sans ce que son nom lui feust mué ne changié. Mais Hertan eut nom Henry et dist l'escristure où le livre que de ce fait mencion, que une heure apres ce que Hertan fu baptisié, il morut. Dont Gilion Gracyenne et les deux filz Jehan et Gérard furent moult dolans. Si le firent enterrer en l'eglise Saint Pierre, et lui firent faire son service moult notablement. Après la mort duquel Hertan et son service fait, Gilion ayant prins congié du père saint s'en parti de Rome, et vindrent à chevaucher par Tos-

cane et Lombardie tant qu'ilz vindrent ès mons de Monjou, qu'ilz passèrent et vindrent en Savoye après en Bourgoigne. Puis vindrent en Namur, delà entrerent en Brabant. Quant là furent arrivez, Gilion prinst ung gentilhomme de sa compaignie, lequel il avoit trouvé en chemin au venir qu'il avoit fait de Rome. Si l'envoya vers Trasignyes, pour noncier sa venue à madame Marie sa femme. Le gentilhomme desirant faire service à Gilion, hastivement s'en parti, et fist tant qu'il arriva ou chastel de Trasignyes. Quant là fu arrivé, comme homme saige et attrempé, salua la dame et lui dist qu'il avoit ouï dire que ses deux filz avoient trouvé Gilion leur père, et que en brief temps devoyent retourner pardecà; pas ne lui voult dire que par Gilion feust là envoyé, pour ce que autreffoiz femmes sont mortes de joye. Quant la dame entendi le messaige, elle lui fist moult grant chière et moult diligemment lui encquist se point sçavoit se pardecà mer estoient. L'escuier respondi que non; mais bien disoit qu'il avoit veu homme qui à eulx avoit parlé. Ainsi plus de trois heures, laissa la dame en ce point pensant à la venue de son mary et de ses deux filz, puis après lui dist: « Madame soyez certaine et seure que demain après disner aurez Gilion vostre mary et vos deux enfans en ce chastel de Trasignyes. » « A mon ami, dist la dame, est il ainsi comme vous dites? » «Madame, dist l'escuier, la vérité vous ay contée.» Alors de la grant joye que la dame eut elle en embrassa l'escuier, et lui fist moult grant chière. Puis fist tendre

et parer son hostel et envoya quérir les chevaliers et escuiers ses voisins et leurs femmes et leurs filles pour l'accompagner à la venue de son mary. Tous y vindrent, quant par elle furent mandez, ayans grant liesse au cuer des nouvelles. Quant ce vint le lendemain après disner, Gilion et sa compagnie arrivèrent ou chastel de Trasignyes. Quant là furent arrivez, ilz misdirent pied à terre. La noble dame moult noblement accompaigné vint au devant de son seigneur. Lequel elle prinst entre ses bras et le baisa assez de foiz. Puis la noble dame vint baisier ses deux enfans, puis baisa et festoya la belle Gracyenne. Le soupper fut prest si s'assèyrent à table. Gilion s'asseyst au milieu de ses deux femmes et fu tout le soupper servi par ses deux filz. Puis quant ce vint après soupper, et qu'ilz furent levez de table moult courtoisement, Gilion parla à dame Marie sa femme et lui dist : « Ma très chière amye, moi estant pardelà mer, fu rapporté et dit par ung chevalier qui se nommoit Amaury que vous estiez trespassée et morte d'enffant. Dont pour le grant doleur que j'en eu à souffrir, feys veu et serment de non jamais retorner pardecà, puisque estiez trespassée. Si me remariay pardela à ceste noble dame que véez y présent, laquelle m'a sauvé la vie. Piecà feusse mort, s'elle ne feust. A Romme l'ay fait baptisier. A toujoursmais par elle serez loyaument servie, ne jamais nul jour, tant que ou corps auray la vie, n'auray atouchement à elle, se devant elle n'aliez de vie à trespas. » « Sire,

ce dist la dame de Trasignyes, puisque ainsi est que vous dites que ceste dame avez espousée, et que par elle avez eu sauve la vie, jà Dieu ne plaise que jamais avec vous j'aye atouchement ne compaignie. Ains me vouldray rendre au plaisir de nostre seigneur en une abbay de nonnains, et tout le temps de ma vie prieray Dieu pour vous. » « Dame, ce dist Gracyenne; jà Dieu ne plaise que jà jour de ma vie, vous face tort de vostre loyal seigneur. » Si furent les dames tout d'un consentement et d'un accord, que toutes deux le lendemain se rendirent et misdrent à servire Dieu en l'abbaye de l'Olive, où elles demourèrent tout le temps de leur vie sans en ysser. Et d'autre part, Gilion de Trasignyes, par le consentement du conte de Haynnau et des barons, depparti et donna à ses deux enffans toutes ses terres et seigneuries. Puis, se parti de Trasignyes et s'en ala à l'abbaye de Cambron, servir nostre seigneur ouquel lieu, par plusieurs fois, le conte de Haynnau et les barons ses parens et amis le vindrent revisiter, eux esmerveillans des aventures qu'il avait eues en son temps. En cellui an mesmes morurent les deux dames femmes de Gilion de Trasignyes et dist l'istoire que après leur mort, Gilion fist lever trois tumbes en la chapelle de Herlemont, dont l'une esleu pour lui et voult gessir ou milieu de ses deux femmes. Moult bien renta la chappelle, afin que à tous joursmais, on y priast pour lui et pour ses deux dames ses femmes et espouses. Ung an après ou environ le trespas d'elles,

vint un messagier de par le souldan qui envoya quérir Gilion pour ce que après ce que plusieurs roys sarrasins sçeurent pour vérité que Gilion estoit depparti, ilz esmeurent grant guerre au souldan, pourquoy hastivement, comme vous ayez, le souldan l'envoya quérir. Pourquoy Gilion jura et fist serment que il le iroit secourir et que plus beau service ne pourroit faire à Dieu, que destruire et mettre mort ceulx qui en luy ne sont croyans. Si s'appresta et vint à Trasignyes prinst or et argent pour ses despens faire, et s'en parti lui vi^{e}. Ses enfans le convoyèrent, puis tout en plourant prindrent congié de lui. Gilion s'exploicta tant par ses journées, tant par terre que par mer, qu'il vint et arriva en Babilonne où du souldan fut receu à grant joie.

Il maintint la guerre du souldan en tele manière qu'il subjuga et mist en l'obéissance du souldan tous ses ennemis. Mais en une bataille fut navré d'une moult grant playe, pourquoy il le convint aliter. Et pour celui veant que à sa fin venoit et que impossible lui estoit de reschapper, requist au souldan moult instaument, que après son trepas son cuer feust osté de son corps et porté à Trasignyes et en la tumbe que pour lui estoit faicte, séant ou milieu de ses deux femmes. Le souldan tout en plourant lui promist de ainsi le faire. Laquelle chose il feist et fu son cuer apporté et mis en la tumbe que pour lui avoit faict faire. Et cy fine la vraye histoire du preu Gilion de Trasignyes; duquel qui plus au vray en vouldra savoir, si voise en l'abbaye de l'Olive, où

son cuer gist entre les tumbes de ses deux femmes ausquelz Dieu face mercy.

AMEN.

GLOSSAIRE.

A

ACERTES, certainement, certes.

ACTRAIT, *d'actraire, atraire, altraire;* attirer, exciter, préparer : *attrahere :* de là le substantif *attraits. Actraire à sa cordelle,* P. 24, (*corde, cordelle, attache*) mettre de son parti.

ADOUBER, accommoder, boucher, radouber, ajuster, orner, parer, habiller, armer des vêtements et armes de la chevalerie : *Adaptare.*

ADVERTIN, caprice, boutade, fantaisie.

AINÇOIS, AINÇOYS; volontiers, aussi-tôt, avant, avant que, mais, plutôt, en attendant, auparavant, d'abord, au contraire; *antequam.*

AINS, adv. mais, jamais, auparavant, plus, plutôt. Ce mot vient du latin *ante*, dont les Italiens ont fait *antis* et *anzi*, les Espagnols *antes,* les Picards *einchieux* et *ancheux.*

A

AFFOLLER, *affolier;* blesser le cœur, devenir presque fou d'amour, rendre passionné, perdre l'esprit. Ce mot signifie ici, p. 61. blesser de manière à ne pouvoir parfaitement guérir : en bas. lat. *affolare* Les lois punissaient bien plus sévèrement ceux qui *affolaient* que ceux qui *blessaient.*

AMANDER, profiter, corriger, améliorer; *emendare.*

AMBLE, *amblée;* enlèvement de force, marche, petit pas d'un cheval; *ambulatio : palefroi qui allait l'amble,* p. 17 c. à. d. qui avait bonne allure.

ANNEL, anneau, bague.

AORNER, *adorner;* du latin *adornare*, orner.

APOYER (s'), s'appuyer.

APPENCER (s'), s'imaginer, se mettre en tête.

ARAISONNER, *araisner;* parler raison, faire rendre compte, entretenir, dialoguer, haran-

guer ; en bas. lat. *arajare ;* Barbezan le croit composé du verbe *ratiocinari.*

ARDER, *ardoir, ardoire, ardre;* brûler, briller, rougir; de *ardere.*

ARNOIS, *harnoise, harneux ;* armure complète, ornement; meubles et ustensiles de ménage; bagage, outils; en bas. lat. *harnesium.*

ARRAM, parait être un vieil accusatif d'*Arras,* à la manière des Latins.

ATTREMPEMENT, modérément, tranquillement : *temperanter.*

AULTER, *aultre*, autre, de *alter.*

AUTOUR, oiseau de proie.

AVALLER, descendre, diminuer, écouler, abaisser, laisser tomber, mettre à sec, mettre bas, accoucher; *ad vallem,* en basse lat. *avallare.* En France les habitants des Pays-Bas étaient désignés sous le nom d'*Avalois.*

B.

BAILLER, *baillier;* donner, prêter, porter : *bajulare.*

BAGUER, emballer, faire des paquets : (*de bacca ?*).

BAN, territoire d'une seigneurie; proclamation, conseil de gens de guerre, cri public, appel fait par le roi à sa noblesse d'aller à la guerre; défense, ordonnance, édit; en bas. lat. *bannum.* Il signifie aussi peine, punition, exil, bannissement.

BASSINET, chapeau de fer, en forme de bassine, qu'un certain nombre de soldats portaient; de *bassinus.*

BERNAIGE, bernage, train, équipage d'un grand seigneur, assemblée de barons.

BESTIAL, *bestiaire,* livre ou traité des animaux. Guillaume de Normandie mit en rimes, en 1212, le *bestiaire* ou l'histoire des animaux moralisée.

BOURDE, fausseté, plaisanterie, mensonge, sornette.

BOUTER, mettre, presser, pousser.

BROCHER, avancer, piquer un cheval avec des éperons; *broches, brochettes,* éperons.

C.

CANONNIÈRE, page 187, réunion de chanoines, du mot *canonicus ;* de *Saint-Bertran,* sans doute de St.-Bertin, célèbre abbaye de St.-Omer.

CHAPPE, cage.

CHARTRE, chatre; prison, de *carcer.*

CHAULT (il ne me) : il ne m'importe; du verbe *chaloir,* prendre soin, se soucier; *calere.*

CHEVANCE, bien, faculté, héritage, possession; ruse, expé-

rience, richesse, bonne fortune : *faire chevance*, amasser des richesses.

CHEVAUCHEUR, *chevauchier ;* cavalier, écuyer, courrier, homme qui monte un cheval.

CHÉVIR, sévir se venger.

COCTE, *cotte*, petit manteau qui ne descendait que jusqu'au nombril.

CONJOYER, se réjouir ensemble; *congaudere.*

CONTIENNEMENT, contenance, extérieur, physique : *continere.*

COUAR, lache, poltron; de coüe, *cauda*, parce que les animaux qui craignent, portent la queue entre les jambes.

COULPE, faute : *culpa.*

COUVINT, covint, convint, de *couvenir*, promettre, assurer un pacte, faire un traité, une condition : *Convenire.*

COY, *coye ;* tranquille, ferme, paisible, calme. *De pied coy*, de pied ferme : *quietus.* De là *coyement*, tranquillement.

CUIDER, penser, croire, s'imaginer, présumer, se persuader, être d'avis; *cogitare.*

D.

DEFOULER, *deffouler;* mépriser, opprimer, fouler aux pieds.

DESCONFIRE : ruiner, défaire, détruire entièrement l'ennemi : *disconficere.*

DESSIRER, déchirer.

DESTOURBER, troubler.

DESTRANCHIER, *destrancher;* couper par morceaux, trancher.

DESTRAVÉE, enfoncée, percée.

DESTOURBIER, embarras, empêchement, inquiétude; de *disturbium*, trouble.

DESTRIER, *dextrier;* cheval de main et de bataille propre à un homme d'armes, cheval dressé au manège pour les maîtres qui s'en servaient aux fêtes, aux joûtes, aux tournois et à l'armée; *dextrarius, dextralis*, parce qu'on le menait en main : il était opposé à palefroi, cheval de parade.

DIVISER, *deviser*, stipuler, convenir par écrit; discourir, causer, jurer, réciter, partager, exprimer : *dividere.*

DOUBTER, craindre, redouter, soupçonner; *dubitare.*

E.

EFFORCEMENT, effort, bravoure, violence, viol.

EMBLER, enlever.

EMBLER (s'), s'esquiver, se soustraire, s'enfuir; se dérober, se sauver : *involare ;* et, selon Ducange, de la bas. lat. *inbladare.*

EMCOMBRIER, *encombrier;* encombrement, dommage, perte, malheur; de *combrus.*

EMPERERIE, *empereris;* impératrice.

EMPRANDRE, entreprendre.

ENCLEURENT, enfermèrent; de *encloir*, *enclore*; *includere*.

ENGIN, *engein*, *engig*, *engien*; esprit, volonté, génie, invention, découverte, art, industrie; machine de guerre; *ingenium*. De là ingénieur. *Mal engin*, ruse, mauvais projet, de *malum ingenium*.

ENQUIS, *j'enquis*; de enquerre, enquérir, s'informer.

ENTALENTÉ, disposé, empressé, résolu, qui a bonne volonté.

ES, *ez*; la préposition en, dans; voici, *ecce*.

ESCHEVER, fuir, craindre, esquiver, éviter.

ESBAHIR (s'), s'étonner.

ESBATIR (s'), *s'esbaudier*, *s'esbanoyer*, *s'esbannier*; s'amuser, se récréer, se réjouir.

ESBATTEMENT, passe-temps, délassement.

ESCHATZ, *eschecs*; jouer aux échecs.

ESCHIELLE, *eschelle*; escadron, corps d'armée rangé en bataille, armée.

ESCONDIT, *d'escondire*, *escondre*, *esconduire*; empêcher, arrêter, défendre, contredire, se défendre, s'excuser. *Que vous n'en soyez escondit p.* 15, que vous ne vous en excusiez pas.

ESMAYER (s'), *s'esmaier*; s'étonner, s'ébahir, s'émerveiller, se fâcher; *mirari*.

ESPIE, espion, surveillant : *inspicere*, *aspicere*.

ESPIEU, pieu, gros bâton, massue.

ESTOUR, *estourmie*; combat, joûte, tournois, choc, mêlée : *exturbatio*.

ESTRIEF, *estrif*, *estris*; querelle, combat, différent, mêlée, discussion, dispute, contestation; *strepitus* : il se dit aussi pour peine, chagrin, contrainte.

ESVENTER (s'), se donner du vent, de l'air, respirer : *ventus*.

EXILLER, *essiller*, *essillier*; ravager, détruire, briser, bannir; mettre en pièces, de *exilis*.

EXTAINS, éteints.

F.

FAULDROIENT, manqueraient, du verbe *faillir*.

FÉRIR, frapper : *ferire*.

FILLOUL, *filleux*; filleul, enfant que l'on tient sur les fonds du baptême : *filiolus*.

FINER, *fineir*; achever, terminer, complèter, finir, mourir, détruire, cesser, user, trouver, *finire*; en bas. lat. *finare*. *Finer de l'argent*; en trouver : de là *finance*, usure, intérêt, somme d'argent.

FOISONNER, du substantif *foisson* ou *foison*, instrument à labourer la terre à la main, houe, pêle; de là sans doute *foisonner*, remuer à la pelle; à foison, en grande quantité.

FORCHE, *force ;* fourche, instrument fourchu ; *furca.*

FORMENT, fortement.

G.

GABBER, *gaber, gabeler ;* railler, se moquer ; d'où *gaberie,* dérision, moquerie ; *cavillari ;* en ital. *gabbar.*

GAUCHIR, *ganchir,* chercher à fuir, s'échapper, se détourner, s'esquiver ; donner à gauche.

GIES, *giet, gietz ;* lien, lacs, filet, attache, courroie pour attacher les oiseaux de proie ; jet ; *jactus.*

GRAINGNEUR, *grangneur, graindre,* etc ; plus grand, de *grandior ;* ces mots plus communément se prennent, non dans une idée de grandeur, mais de convenance, de mérite, de prix.

GRANT, pag. 104, grandeur, *granditas,*

GRAMMENT, grandement, longtemps. Ce mot est encore en usage en Picardie.

GREVER, *griever ;* chagriner, tourmenter, inquiéter, incommoder, affliger, nuir : *gravare.*

GUERDONNER, *guerredonner ;* récompenser, faire un présent.

H.

HAULT, contre hault, page 178, la tête en bas.

HERRE, *here,* camp, armée, train, équipage ; de l'allemand *herr.*

HEURTER, selon Barbazan, ce mot vient de *Hortari ;* de là *heurt,* signifie, choc, combat, dispute : *le souldan en heurta à sa dent,* c'est-à-dire, le soudan le provoqua en appuyant l'ongle du pouce droit sur la dent, coutume encore suivie en certaines villes d'Europe par les gens du peuple dans leurs querelles.

HOIR, héritier ; *hœres.*

HOQUETON, *hocqueton ;* espèce de chemisette courte, cotte d'armes, espèce de tunique.

I.

ILLECQUES, là, en cet endroit : *illic.*

ITEL, *iteil ;* au plur. *iteux, itieux, itex, itiex ;* tel, semblable, le même, de même : *talis.*

J.

JA, déjà.

JOUSTER, joûter, lutter, combattre ; joindre, approcher ; *juxtà.*

JOYEL, joyau, bijou.

JUS, à bas, en bas, à terre, dessous ; de *jusum,* pour *deorsùm. Ruer jus, geter jus,* jeter en bas, jeter par terre ; *mettre jus,* quitter, abandonner ; terrasser, faire mourir.

LATTERRES, latte, employé pour épée.

LERRER, *lerrier, lerreir;* laisser, abandonner, quitter; *luxare, linquere.*

LIEMENT, joyeusement, avec plaisir, gaiement : *læte.*

LOTTRIEH, pour *Lothrich,* Lothier; on sait que ce nom dérive de Lotharius, Lothaire et de l'ancien mot teutonique *rich*, royaume.

M.

MALOUSTRU, *malaastru,* mal appris, imprudent; Borel fait venir ce mot de *mala astra*, *mauvais astres,* né sous une mauvaise étoile; Duchat et Ménage le dérivent, le premier de *male astructus* et le second de *male instructus.*

MARRY, *marri,* chagrin, affligé, qui a du regret d'avoir fait une chose : *mærens.*

MERCIER, *merchier;* remercier, rendre grâce; de *miserescere ;* et payer, s'acquitter; *merere.*

MESCHENT, du verbe *méchoir,* arriver mal.

MESPRINS, de *mesprendre;* tomber en faute, pécher, mal traiter, offenser; *male apprehendere.*

MESPRISON, mépris.

MESTIER, besoin, nécessaire, utile; service, emploi, *ministerium.*

MESTRISE, *mestrie,* science, art, savoir, lumières; domination, maitrise; *magisterium:* en bas. lat. *mestera.*

MIE, mièz; pas, point, non. Ce mot est encore en usage dans le nord de la France, et dans le pays wallon, en Belgique.

MIRE, *mirre, myre,* chirurgien, médecin non consultant qui travaillait aussi de la main.

MOULT, beaucoup, plusieurs, grand nombre, fort : du lat. *multum.*

MUAST, de *muer,* changer.

MUNSSOIT, de *munssier, mucier, muchier, mucer;* cacher, ensevelir, changer, couvrir; *amicire.*

N.

NAIGER, nager, naviguer;

NAVRÉ, *nauvré, navray:* blessé, balafré, atteint d'un coup; *vulneratus.*

NEF, vaisseau, batiment: *navis.*

NENNY, *neni, nani;* non, jamais; *nenu, non.* Selon M. Huet, ce mot vient de *ne-hilum,* pour *nihilum.*

NOUVELLÉE, *nouvelle; mander nouvellée,* faire prendre des informations.

NULLI, nuls, aucuns; *nulli.*

O.

OCCIR, *occere, occcire, occier,*

assommer, assassiner, tuer, massacrer : *occidere.*

OCCISION, massacre.

ONCQUES MAIS, *onques mès*, ci-devant, avant, auparavant, jamais: *unquam.*

ORDONNER, préparer, disposer, mettre en ordre: *ordinare.*

ORLÉ, ourlé; bordé, garni: *ora.*

OST, armée, camp, guerre, expédition militaire, service que le vassal doit à son seigneur; il signifie aussi maison, hotel, d'*hospitium.*

OTTROYER, *octroyer*, accorder, permettre, consentir: *auctorisare.*

OU, *au, à le; venir ou pais; ou milieu*, au milieu.

OUVRER, travailler, opérer agir, se conduire : *operare.*

OUYOIT, entendait, écoutait, du v. *ouyr, oyr: audire.*

OYSEL, oiseau.

P

PAOUR, *paoure, paor, pavour, péor, péour*; peur, crainte, épouvante: *pavor. Paour, paoure, paovre, poure, pouvre*, signifie, pauvre, indigent, et vient alors de *pauper.*

PAR, pair, égal; *par, paris*; en bas bret. *par.*

PIESSE, *piesce*, espace de temps.

PIÈÇA, *piece*, temps, longtemps, depuis longtemps; de *spatium.*

PLANIER, plein, entier.

PLAINER, caresser avec la main.

PLAIN PIÉ, *tenir plain pié*, être souverain maître.

PLEIGES, *plege, plaige*; gage, caution, sûreté.

POINCTURÉ, peinturé, de *pingere, poindre*, peindre, *pictura*, peinture.

POINT, moment *de point;* dans ce moment, maintenant.

PREUDON, *preud'homme, preu domme, preudons, prodom*, hom me sage et prudent, homme d'expérience et de savoir, de *prudens homo.*

PROCHAS, *porchaz*; poursuite entreprise, dessein, intrigue *proquassatio.*

PROESSE, *proece*, courage fait d'armes.

Q.

QUERRE, *quérir, quérer, quérir*; chercher, demander, courir après; *quærere.*

R.

RAMANTEVOIR, faire ressouvenir, rappeler.

RAMPONNER, *rampodner, ramposner, ramproner*: railler, se moquer, blâmer, insulter, corriger.

ravaller, descendre au-delà, passer le but.

ravisé, vu, regardé, examiné.

rechaiveries, receveriez, du verbe *rechevoir*.

recreuz, laches, poltrons, négligents, paresseux; fatigués; de *recroire*, lasser, dégouter.

recrand, *recrand*; fatigué, épuisé, las.

recorder : rappeler, faire ressouvenir, rapporter; parler, enseigner, conter: *recordari*.

redressier (*au*), p. 113, lorsque son filleul se redressa, se releva.

réfection, restauration, rétablissement.

refraignit (*se*), de: *reffraingner*, *refraingner*, *refrener*: s'arrêter, mettre un frein, réprimer: *refrænare*.

relanquer, *relenquer*, quitter, abandonner: *relinquere*.

remembrer (se), se rappeler, se ressouvenir: *remembrance*, souvenir,

renoyer, *renoier*; renier, abjurer, renoncer: *renegare*.

rescoure, secourir, dégager.

reppité, *respité*, sauvé, garanti, échappé. *respire*, respiter, différer, donner du *respit*, du délai, retarder; tirer d'un danger.

resorti, p, 72, mis en fuite, chassé : ce verbe semble ici employé activement.

retraire, *retrere*, retirer, raconter, rapporter, abandonner, exposer: *retrahere*.

S.

sasine, *saisine*; possession, puissance, jouissance; saisie, nantissement, acquisition.

seigner (*se*), se signer, faire le signe de la croix.

se : si, s'il, son, sa, ses: *se dont*, *se non*, sinon, aussi ne.

semons, semonces; *semoncer*, avertir, sommer, inviter: *submonere*.

simplece, simplicité, peu d'habileté.

soef, *souefvement*; doucement, agréablement: *suaviter*.

sommier, bête de somme, cheval.

souldoiers, *soudoyours*, *soudarts*, soldats étrangers à la solde d'une ville, d'un état: *solidatus*,

souldre; paraitre, sortir comme une fontaine, se lever, prendre l'essor.

T.

talant, *tallant*, *tallant*, *talant*, *talanz*; amour, plaisir, besoin, désir, bonne volonté, bonne disposition, résolution, envie de bien faire, empressement, affection du cœur; c'est aussi le contraire, lorsqu'il est précédé du mot *mal*.

TANT, à tant : alors, pour lors.

TAUSSES, du verbe *tausser*, *tauxer* : taxer, fixer, évaluer, estimer, apprécier ; *taxare*. p. 42, *si la tausses a vostre voulenté*, ainsi taxez la (la rançon) à votre volonté.

TEMPTER, tenter s'efforcer de séduire : *tentare*.

TENDRE, tenir.

TENEMENT, chose que l'on tient, qui est en sa puissance, l'action de tenir fief, domaine, terres, biens, héritage.

TREF, *treefs*, *trez* ; poutre, solive, *trabs;* attirail de guerre, pavillon, tente.

TOLLURENT, enlevèrent, de *toller, tolir, tollir*, oter, ravir, usurper ; effacer, exercer des concussions, annuler, anéantir, détruire.

TRUAIGE, *truage*, *treuage*, *tru ;* impôt, *subsidium*, *tributum;* ce qu'on paie pour sa bienvenue ; prison, servitude, esclavage, otage. *Estre en truage* : être en prison.

TRUANDISE, *truandie*; vie misérable, action de mendier ; imposture, mensonge. *Truand,* mendiant, gueux, coquin.

V.

VERGOINGNER, *vergonder*; abuser, ravir l'honneur, deshonorer, couvrir de honte et d'infamie. De là *vergogne*, honte pudeur, retenue : *verecundia.*

VESPRE, soir : *vespera.*

VITAILLE, *victuaille*; vivres, aliments, provisions de tout ce qui est nécessaire à la vie ; *victus.*

VOISER, aller, courir, marcher de *vadere ;* d'où certains temps du verbe *aller*, je vais.

U.

UIS, *huis*; porte.

Y.

YSSIR, *issir*, *essir*, *exir*, *uscir*, sortir, s'en aller, partir : *exire.*

ERRATA.

P. 103. *Ne fe saignaient*, lisez *ne se faignaient*, ne faignaient pas, ne se cachaient pas de, etc.

P. 113. *monaisne*, lisez, *mon aisné.*

LE LIVRE

DE

BAUDOYN,

CONTE DE FLANDRE;

SUIVI DE FRAGMENTS

DU ROMAN DE TRASIGNYES.

PUBLIÉ PAR

MM. C. P. Serrure, professeur, et A. Voisin,
bibliothécaire, à l'université de Gand.

BRUXELLES,
CHEZ BERTHOT ET PÉRICHON.

1836.

